

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE  
Faculté des lettres et sciences humaines

**Le rôle de la culture  
dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie**

par  
Tatiana Romanova

Mémoire présenté à la Faculté des lettres et sciences humaines  
en vue de l'obtention du grade de  
maître ès arts (M.A.)  
Maîtrise en communication

Janvier 2017  
© Tatiana Romanova, 2017

Composition du jury

**Le rôle de la culture  
dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie**

par  
**Tatiana Romanova**

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**François Yelle**, directeur de recherche  
Département des lettres et communications  
Faculté des lettres et sciences humaines

**Karine Collette**, directrice de recherche  
Département des lettres et communications  
Faculté des lettres et sciences humaines

**Michèle Vatz-Laaroussi**, membre du jury  
École de travail social  
Faculté des lettres et sciences humaines

**Françoise Bleys**, membre du jury  
Centre des langues de l'Université de Sherbrooke  
Faculté des lettres et sciences humaines

## SOMMAIRE

Notre mémoire s'articule principalement autour des sujets suivants : intégration des immigrants, médiation culturelle, culture et surtout la culture russe dans le contexte de l'immigration. Plus spécifiquement, notre recherche porte sur le rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie. Étudier le cas des immigrants russophones à Sherbrooke nous semble très intéressant car, au premier regard, la communauté russophone de Sherbrooke semble répondre à la fois aux objectifs de la politique de la régionalisation du Québec et aux objectifs des immigrants (intégration socio-économique et culturelle dans la société d'accueil, visibilité, transmission culturelle). Alors quels sens les immigrants russophones donnent-ils à leur culture et quel rôle celle-ci joue-t-elle dans leur intégration en Estrie ?

Les témoignages de quinze immigrants russophones ont été recueillis au moyen d'entrevues individuelles et cinq observations directes ont été faites au cours des activités organisées par la communauté de la langue russe de Sherbrooke. Les données ont été analysées selon une méthode qualitative. La théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel et d'autres études dans le domaine de la communication interculturelle ont servi de base théorique pour notre recherche.

Les immigrants russophones conçoivent l'intégration réussie en termes de santé psychologique et de satisfaction générale avec la culture d'adoption (intégration psychologique), ainsi qu'en termes d'interactions efficaces avec les membres de la société hôte (intégration socioculturelle). La culture d'origine est ritualisée et favorise une attitude nostalgique. Les activités organisées par la communauté de la langue russe de l'Estrie permettent aux russophones de partager la nostalgie de leurs pays d'origine (Russie, Ukraine, Biélorussie et Kazakhstan) en tant qu'étape de l'intégration. En outre, ces activités constituent un appui informatif et psychologique pour les immigrants russophones. Finalement, l'organisation des événements ouverts aux Québécois aide à briser les stéréotypes et contribue indirectement à l'intégration.

**Mots clés :** immigration, intégration, culture, communauté, identité, russophone, communication interculturelle

## REMERCIEMENTS

Je n'aurais jamais effectué ce fascinant parcours sans l'aide précieuse de tous ceux qui m'ont appuyée ces dernières années. Je remercie tout d'abord mes codirecteurs, Karine Collette et François Yelle. Ma soif de chercher les explications aux différents phénomènes sociaux dans le contexte historique a commencé par le cours Fondements de communication de François Yelle, ce professeur exceptionnel qui m'a marquée pour toujours. Merci à Karine Collette pour son approche philanthropique et merci d'avoir toujours eu confiance en moi. Je remercie également les membres de mon jury, Françoise Bleys et Michèle Vatz-Laaroussi, pour leur regard critique.

Merci à ma famille qui m'encourage toujours dans mon parcours de citoyenne du monde. Un merci particulier à ma mère pour sa présence que je sens à des milliers de kilomètres. Merci à Jean-Christophe, mon amoureux et mon complice dans les projets les plus grandioses, d'avoir découvert en lui une âme russe, d'avoir exploré avec moi la « petite Russie » au Québec et surtout d'avoir courageusement veillé quatre heures debout pour célébrer la Pâques orthodoxe à l'église.

Merci à l'Université de Sherbrooke qui a transformé ma manière de penser et qui m'a fait rencontrer tant de merveilleuses personnes. Merci notamment à mon « parrain », Mathieu Cloutier, d'avoir commencé ma transformation en une Québécoise.

Enfin, merci à tous les participants à cette recherche qui ont nourri davantage ma curiosité. Un merci particulier à un des interlocuteurs ayant décrit cette soif insatiable d'apprendre mieux que j'aurais jamais pu le faire : « Toutes les connaissances compliquent la vue parce que ce sont les éléments qu'il faut équilibrer. Plus d'éléments il y a, plus il est difficile de trouver un équilibre. Mais plus de plaisir que vous avez en maîtrisant cet art ».

## TABLE DES MATIÈRES

<b>CHAPITRE 1 : CADRE CONTEXTUEL</b> .....	<b>3</b>
1.1 Image du Canada en Russie impériale : prémices de l’immigration russe au Canada.....	3
1.2 Histoire de l’immigration russe au Canada.....	6
1.2.1 Premiers Russes au Canada.....	6
1.2.2 La migration des Doukhobors.....	9
1.2.3 « Première vague » d’immigration russe au Canada, 1917-1939 .....	10
1.2.4 Immigration russe au Canada après la Seconde guerre mondiale : « la deuxième vague ».....	11
1.2.5 Immigration dans les années 1970 : la « troisième vague ».....	13
1.2.6 Immigration postsoviétique au Québec, 1991-2001 .....	13
1.2.7. Russophone en tant qu’identité ethnique.....	14
1.3 Contexte de l’immigration au Québec .....	14
1.3.1 Ouverture aux immigrants de l’Europe de l’Est .....	15
1.3.2 Rétention des immigrants au Québec et politique de la régionalisation .....	16
 <b>CHAPITRE 2 : PROBLÉMATIQUE</b> .....	 <b>19</b>
2.1 Évolution des sens et des enjeux de la culture pour les immigrants russophones à travers les différentes vagues d’immigration .....	20
2.2 Culture russe et orthodoxie .....	23
2.3 Communauté russophone de l’Estrie .....	26
2.4 Question de recherche.....	27
 <b>CHAPITRE 3 : CADRE THÉORIQUE</b> .....	 <b>29</b>
3.1 Approche interactionniste de la culture .....	29
3.2 Culture et communication. Culture comme partage .....	31
3.3 Médiation culturelle et culture comme modèle d’action .....	33
3.4 Identité culturelle .....	34
3.4.1 Identité culturelle et communauté imaginaire.....	34
3.4.2 Acculturation et enculturation.....	38
3.5 Stress d’acculturation.....	44
3.5.1 Concept de l’étranger .....	44
3.5.2 Choc culturel .....	45
3.5.3 Nostalgie .....	50
3.5.4 Théorie de la gestion de l’anxiété/incertitude de l’ajustement interculturel .....	51
3.5.4.1 « Causes basiques ».....	52
3.5.4.2 « Causes superficielles ».....	54
3.5.4.3 Différences interculturelles comme facteur d’ajustement .....	56
3.6 Position théorique personnelle.....	58

<b>CHAPITRE 4 : MÉTHODOLOGIE.....</b>	<b>60</b>
4.1 Entretiens individuels.....	61
4.1.1 Recrutement des participants .....	63
4.1.2 Collecte des données.....	64
4.2 Observation directe .....	65
4.2.1 Choix des activités .....	66
4.2.2 Collecte des données.....	66
4.3 Analyse des données.....	67
4.4 Limites de la méthodologie.....	68
<b>DEUXIÈME PARTIE : PRÉSENTATION DES RÉSULTATS ET ANALYSE.....</b>	<b>70</b>
<b>CHAPITRE 5 : INTÉGRATION DES IMMIGRANTS RUSSOPHONES À SHERBROOKE ....</b>	<b>71</b>
5.1 Présentation des participants.....	71
5.2 Particularités du profil des immigrants russophones à Sherbrooke .....	72
5.4 Choc culturel .....	83
5.5 Intégration réussie telle que vue par les russophones .....	93
<b>CHAPITRE 6 : RÔLE DE LA CULTURE POUR LES IMMIGRANTS RUSSOPHONES .....</b>	<b>101</b>
6.1 Place de la culture dans les pays d'origine des immigrants russophones .....	101
6.2 Les traditions orthodoxes comme culture folklorique .....	107
6.3 Nostalgie et rôle de la culture pour les russophones à l'étranger.....	110
6.4 Transmission culturelle .....	114
<b>CHAPITRE 7 : RÔLE DES ACTIVITÉS DE LA COMMUNAUTÉ DE LA LANGUE RUSSE DANS L'INTÉGRATION DES IMMIGRANTS RUSSOPHONES.....</b>	<b>119</b>
7.1 Objectifs de la communauté de la langue russe et l'intégration .....	119
7.2 Rôle des activités de Sherbrus dans l'intégration des russophones participants.....	127
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>132</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>136</b>
<b>ANNEXE I .....</b>	<b>142</b>
MESSAGE D'INVITATION .....	142
QUESTIONNAIRE .....	143
GRILLE D'ENTREVUE .....	144
GRILLE D'OBSERVATION DIRECTE DES ACTIVITÉS DE LA COMMUNAUTÉ DE LA LANGUE RUSSE DE L'ESTRIE .....	147
<b>ANNEXE II.....</b>	<b>148</b>
AFFICHES DES ÉVÉNEMENTS ORGANISÉS PAR LA COMMUNAUTÉ DE LA LANGUE RUSSE DE L'ESTRIE (SHERBRUS) .....	148

## INTRODUCTION

La régionalisation de l'immigration préoccupe le Québec depuis 1993. Cette stratégie constitue une tentative de « disperser les immigrants, indépendants et réfugiés, en dehors des grands centres métropolitains » (Vatz-Laaroussi 2011, p. 24). Au cours des dernières années, cette question est devenue un des enjeux principaux de la politique d'immigration canadienne. Le Recensement de 2001 a démontré que les trois métropoles du pays (Toronto, Vancouver et Montréal) accueillent environ 80 % des immigrants chaque année. La rétention des nouveaux arrivants dans les régions permettrait une meilleure répartition des avantages de l'immigration dans l'ensemble du pays (Belkhodja 2012, p. 36). Parmi les principales raisons de la régionalisation, on pourrait nommer l'évitement d'une ghettoïsation, souvent associée à l'immigration dans les grands centres urbains ; le développement économique des régions et l'enrichissement culturel dans tout le pays (Vatz-Laaroussi 2011, p. 24). Aussi, au Québec, on voit constamment se développer de nouvelles stratégies d'attraction, de rétention et d'intégration des immigrants dans les grandes villes en dehors de Montréal, telles que Sherbrooke, Québec, Gatineau et même Rawdon et Rimouski. Même si le taux d'immigration accroît petit à petit dans ces villes, il reste encore très faible par rapport à Montréal (Vatz-Laaroussi 2011, pp. 24-25).

Les russophones sont parmi les immigrants dont l'histoire de l'intégration sur le sol canadien est parmi les plus anciennes. Pourtant, le Québec restait assez fermé aux immigrants provenant de l'Europe de l'Est jusqu'au début du XXe siècle (Bartelot 1991, p. 14). Dans notre recherche, nous nous intéressons à la très jeune communauté<sup>1</sup> de la langue russe de l'Estrie à Sherbrooke (Sherbrus), fondée en février 2014, dont l'objectif initial était de réunir les russophones provenant des 15 anciennes républiques soviétiques. Leur première activité, la célébration du Jour de l'an 2015, a rassemblé plus de cent personnes russophones demeurant en Estrie. La soirée des danses et chansons folkloriques slaves, qui a eu lieu en mars 2015, a attiré environ deux cent personnes, dont presque la moitié était d'origine québécoise. Plusieurs chercheurs dont Berelowitch et Radvanyi (1999), Jeletzky (1983), Kosacheva

<sup>1</sup> Le thésaurus du gouvernement du Québec définit les communautés culturelles en tant que « groupes sociaux étendus, issus des diverses nationalités (italienne, vietnamienne, etc.) d'immigration et des nations autochtones, et constituant des volets de la diversité culturelle irrigant les circuits de diffusion et d'échange dans la société québécoise. » (<http://www.thesaurus.gouv.qc.ca/tag/terme.do?id=2891>) Le terme de russophone est souvent employé pour désigner les minorités ethnoculturelles. Le groupe ethnique est défini comme un « groupe d'êtres humains ayant entre eux certaines affinités ou caractères communs tenant à la langue, aux coutumes, à la culture, à des particularités somatiques. » (<http://www.thesaurus.gouv.qc.ca/tag/terme.do?id=6269>)

(1983), Mogiljansky (1983), Nazarov (1983), Pervushin (1983), Ponomareff (1983), Riaboushinsky (1997), Yaroshevsky (1983), ainsi que les immigrants russes à Sherbrooke avec lesquels nous avons eu l'occasion d'échanger avant d'entamer notre recherche, notent l'importance de la culture dans l'histoire de l'immigration russophone. De là découlent notre réflexion et notre questionnement. Dans quelle mesure le poids de l'histoire de l'immigration russe et ses contextes déterminent-ils l'attachement des nouveaux arrivants à leur culture et le sens qu'ils donnent à celle-ci? Dans quelle mesure cela détermine-t-il les façons de perpétuer la culture russe? Quel rôle la médiation culturelle joue-t-elle dans l'intégration des immigrants russophones dans la société québécoise? La médiation culturelle contribue-t-elle au rapprochement interculturel au sein de la société québécoise?

Notre mémoire se divise en cinq parties. Dans le premier chapitre, nous présentons le contexte de l'immigration russe au Canada et au Québec. Dans les deuxième et troisième chapitres, nous exposons la problématique et nos questions de recherche, ainsi que les concepts et les approches théoriques qui sous-tendent notre recherche. Dans le quatrième chapitre, nous précisons la méthode adoptée. Dans les cinquième, sixième et septième chapitres sont présentés et analysés les résultats de la recherche, qui traitent de l'intégration des immigrants russophones, de la place qu'occupe leur culture d'origine dans leur vie au Québec, et du rôle des activités culturelles de la communauté de la langue russe dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie.

## CHAPITRE 1 : CADRE CONTEXTUEL

Le sujet qui a suscité notre intérêt s'inscrit dans un contexte socioculturel particulier, que nous exposons brièvement dans ce chapitre. Notre recherche s'articule principalement autour des sujets suivants : intégration des immigrants, médiation culturelle, culture et surtout culture russe dans le contexte de l'immigration. Dans le cadre contextuel, nous présentons, dans un premiers temps, les prémices de l'immigration russe au Canada formées par l'image du Canada en Russie impériale. Dans un deuxième temps, nous parlons de l'histoire de l'immigration russe au Canada et au Québec. Enfin, nous abordons le contexte de l'immigration au Québec contemporain.

### 1.1 Image du Canada en Russie impériale : prémices de l'immigration russe au Canada

L'intérêt des Russes envers le Québec et le Canada en général n'est pas né à l'époque soviétique, comme beaucoup le pensent. Il a été provoqué en 1750 par le premier article sur le Canada et le Québec publié en russe dans les pages du journal de Saint-Petersbourg. Les nombreux travaux des chercheurs et écrivains russes publiés du début du XIXe siècle jusqu'en 1917<sup>2</sup> font preuve de leur grande curiosité envers le Canada et sa province francophone (Koleneko 2007, pp. 11-13).

Deux articles, *Lettre d'un Anglais du Québec* et *Lettre d'un jeune Français de Montréal*, parus en 1803 dans le journal *Le messager de l'Europe* ont présenté le Canada en tant qu'exemple à suivre pour la Russie. Grâce à ces publications, le public russe instruit a fait connaissance avec le Bas et le Haut Canada tout en se forgeant une opinion très positive des richesses des terres canadiennes, développées par l'inlassable travail de ses habitants. Après ces deux articles, les Russes ont construit une tradition consistant à opposer le mode de vie organisé au Canada monarchique à l'esprit marchand des États-Unis anarchiques. Ce mode de vie canadien, paisible et prospère, serait devenu un exemple pour la Russie de l'époque. Une telle vision idéaliste du Canada a été pourtant un peu ternie par la Révolte des patriotes de 1837-1838<sup>3</sup>. Néanmoins, le lecteur russe était très bien informé du déroulement des

2 V. Koleneko donne l'exemple des travaux de N. Karamzin (1803), A. Lakier (1859), D. Zavalishin (1882), N. Kriukov (1897), E. Pimenova (1901, 1917), P. Mizhouev (1905), S. Korf (1914, 1917).

3 Cela s'explique par le fait que les journaux russes, tels que *Bulletin de Saint-Petersbourg*, *Bulletin de Moscou*, *Abeille*

événements, de leur présentation dans la presse étrangère ainsi que sur les patriotes eux-mêmes et leurs objectifs. En général, la presse russe sympathisait avec les patriotes et critiquait la politique de son adversaire historique – l'Angleterre – en Amérique du nord (Koleneko 2007, pp. 12-15).

L'intérêt vis-à-vis du Canada ne se limitait pas aux questions politiques. Plusieurs journaux publiaient des informations sur l'histoire, les peuples, les ressources naturelles et l'économie du pays<sup>4</sup>. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les journaux de voyage du chercheur russe Alexandre Lakier sont devenus parmi les travaux les plus importants, car ils offraient une information détaillée sur tous les aspects de la vie politique et sociale canadienne. Un autre ouvrage marquant – *Montréal* (1862) – de l'ingénieur et écrivain Dimitry Romanov était le premier à décrire les oppositions entre les francophones et les anglophones au sein du pays. L'écrivain a aussi remarqué beaucoup de parallèles entre le Canada et la Russie : «... le coloris du paysage [canadien] ressemble grandement à quelque chose de connu, quelque chose de natal » (Romanov dans Koleneko 2007, p. 22). Finalement, l'article *La Sibérie et le Canada* (1882) de Dimitry Zavalishin souligne comment la Russie, ayant le même climat que le Canada, pourrait suivre l'exemple de ce dernier dans la mise en valeur des territoires du nord. L'article montrait entre autres que la Sibérie était encore en arrière du Canada, car elle n'avait ni grandes villes comme Montréal, ni chemins de fer (Koleneko 2007, pp. 23-25).

Pourtant, le plus grand intérêt envers le Canada était suscité par un phénomène très nouveau pour la Russie : l'immigration de masse des Doukhobors<sup>5</sup> à la fin du XIXe siècle. Après l'arrivée du premier groupe des Doukhobors sur le sol canadien en 1899-1900, la presse russe s'est remplie d'articles sur le style de vie, les mœurs, les traditions des Doukhobors et des habitants de leur nouveau pays. Le nombre croissant de publications scientifiques et d'ouvrages destinés au vaste public portant sur l'économie, l'histoire, le droit, etc. du Canada entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle a donné naissance à une nouvelle tendance dans les études, les études canadiennes (Koleneko 2007, pp. 26-27).

---

*du nord, Fils de la Patrie* (nous traduisions), présentaient des points de vue très différents. Dans la majorité des cas, ils publiaient des traductions des publications anglaises et françaises dont les visions sur les mêmes événements étaient souvent opposées.

4 Koleneko cite l'exemple de *Sur la navigation et les lacs en Amérique du Nord; Essai sur le commerce des fourrures en Amérique du nord; Pont à travers la Niagara; Esquimaux* (nous traduisions), qui portent sur les spécificités de l'histoire et de la géographie canadiennes. Le deuxième a permis de faciliter la comparaison entre la mise en valeur du Canada et celle de la Sibérie, tandis que le dernier informait sur la vie des peuples autochtones de l'Arctique.

5 Nous parlons des Doukhobors en détail plus loin dans le mémoire.

En 1904, Pavel Mizhouev, premier historien russe spécialisé sur le Canada, a publié l'histoire générale du Canada en russe. L'auteur affirmait que sur le plan économique, le Canada avait considérablement dépassé la Russie. L'historien recommandait vivement d'utiliser l'expérience canadienne comme modèle de développement pour la Russie. L'ouverture du consulat de l'Empire russe à Montréal faisait preuve de la reconnaissance de l'expérience canadienne par la Russie et de la volonté de cette dernière d'établir de bonnes relations diplomatiques entre les deux pays (Koleneko 2007, p. 38).

Les rapports du premier dirigeant du consulat Nikita Struvé représentent aujourd'hui de précieux témoignages sur le Canada de cette époque. La politique officielle russe vis-à-vis du Canada était formée à partir de ces rapports, et les relations entre les deux pays ont fini par être assez fructueuses. Pendant son séjour au Canada (1900-1912), Struvé a considérablement contribué à approfondir l'intérêt de la Russie pour le Canada. Comme plusieurs auteurs avant lui, Struve a témoigné d'une forte similitude entre la Russie et le Canada (Koleneko 28-31).

Pour conclure, plus d'un siècle de couverture des événements canadiens dans la presse russe et de recherches sur le pays ont forgé une vision très positive du Canada. Les publications de l'époque montrent que les chercheurs se trouvaient face au choix entre deux modèles nord-américains de développement, celui des États-Unis et celui du Canada. Les auteurs travaillant sur le sujet se sont montrés unanimes : le modèle canadien étant plus approprié pour la Russie monarchique, la Russie s'était enfin trouvée un prototype positif de modernisation. L'application réussie des méthodes canadiennes dans la construction du grand chemin de fer sibérien a appuyé les propositions des chercheurs russes spécialisés sur le Canada. Plusieurs remarquaient aussi le fort lien entre les deux pays. Comme l'a observé l'homme politique britannique Benjamin Disraeli : « Le Canada...est destiné...à devenir la Russie du nouveau monde<sup>6</sup>. » Ainsi, le modèle canadien aurait pu jouer un rôle important dans l'évolution dynamique de la Russie au début du XXe siècle, mais la Première Guerre mondiale et la Révolution de 1917 qui l'a suivie ont mis fin à l'époque de la présence canadienne dans la presse russe et n'ont pas permis de mettre en place la nouvelle voie de développement (Koleneko 2007, pp. 37-38).

---

6 Nous traduisons.

Aujourd'hui, l'expérience canadienne attire de nouveau l'attention de la Russie. La conception de la politique étrangère de la Fédération de Russie définie en 2008 met en évidence les intérêts communs des deux pays. Le document officiel publié par le gouvernement Medvedev dans le domaine de la politique étrangère de 2008, appelée Conception de politique étrangère russe de 2008, spécifie : « Les relations avec le Canada qui, traditionnellement, portent un caractère stable et ne sont pas beaucoup affectées par la conjoncture politique sont un élément important pour l'exercice de la politique cohérente et équilibrée en Amérique du nord<sup>7</sup> » (Gurov 2012, p. 4). Prenant en compte la division administrative des deux pays, les auteurs insistent sur l'importance du partenariat entre leurs régions. Le Québec est considéré en tant que province-clé dans les relations russo-canadiennes. Le domaine énergétique occupant une place importante dans les relations mutuellement bénéfiques, la Russie est très intéressée par le modèle du Québec, unique dans son approche du développement des ressources énergétiques écologiques et renouvelables (Gurov 2012, pp. 16-17).

## **1.2 Histoire de l'immigration russe au Canada**

La question du rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones est inextricablement liée à l'histoire de l'immigration des russophones au Canada. Ainsi, dans cette partie du cadre contextuel, nous parlons d'abord des premiers Russes au Canada. Ensuite, nous présentons un groupe particulier d'immigrants russophones, les Doukhobors. Enfin, nous présentons les trois autres vagues de l'immigration russe, importantes d'un point de vue socioculturel.

### **1.2.1 Premiers Russes au Canada**

Un des premiers peuples du continent, les Mongols, sont arrivés en Amérique du Nord via le Détroit de Béring il y a environ 15000 ans. L'explorateur canadien MacKenzie connaissait les histoires racontées par les autochtones à propos du « peuplement perdu » des gens blancs, qui « sont arrivés au-delà des mers, ils étaient barbus, grands, portaient de longs manteaux et vénéraient la croix et les icônes<sup>8</sup> » (Mogiljansky 1983, p. 1).

---

<sup>7</sup> Nous traduisons.

<sup>8</sup> Nous traduisons.

Géographiquement et même historiquement, l'Amérique du Nord est beaucoup plus proche de la Sibérie que de l'Europe de l'Ouest. Pour la première fois, les Russes sont arrivés en Amérique du Nord au XVIIIe siècle, à l'époque de la colonisation de l'Alaska et de la Côte pacifique. Il existe même une indication indirecte des relations entre les premiers Russes et les Amérindiens. L'anthropologue Marius Barbeau a noté l'influence de la culture russe sur l'artisanat des Amérindiens de la côte ouest. Par exemple, certains totems sont copiés de l'intérieur des églises russes (Mogiljansky 1983, p. 4).

L'expédition du tsar Pierre le Grand en 1741 a été la première campagne, dans l'histoire russe enregistrée, à atteindre l'Amérique du Nord du côté de l'Asie. Les témoignages de l'équipage à propos des fourrures canadiennes de très haute qualité ont attiré les chasseurs et les marchands sibériens en grand nombre (Mogiljansky 1983, pp. 2-3).

La période de 1867-1871 a été cruciale : en 1867, la Russie a vendu l'Alaska aux États-Unis et la Confédération canadienne a été créée. Il est difficile de retracer combien de Russes demeurant en Alaska sont alors retournés en Russie, combien ont opté pour le climat doux de la Californie et combien ont préféré rester au Canada. Ces derniers étaient parmi les premiers Européens au Canada de l'Ouest avant la création de la Confédération. Encore aujourd'hui, plusieurs bâtiments à Whitehorse au Yukon portent des noms russes, en témoignage de ces premiers Russes-Canadiens (Mogiljansky 1983, p. 4). Le recensement du Canada de 1871 note la présence de 607 personnes d'origine russe sur le sol canadien, et leur nombre atteint 1227 vers 1881. Il faut pourtant prendre en considération que les données fournies par le Bureau de recensement incluaient non seulement les gens d'ethnicité russe dans la catégorie « Russes », mais aussi les Finlandais et les Polonais, car la Finlande et la Pologne se trouvaient sous l'hégémonie de l'Empire russe. Dans le recensement de 1901, le nombre des Russes atteint 19 825, sans compter les Finlandais ni les Polonais qui dorénavant ne faisaient plus partie de la catégorie « Russes » (Jeletzky 1983, p. xvii). Néanmoins, ces personnes n'étaient pas nécessairement d'ethnicité russe, car on trouvait parmi eux les Mennonites parlant allemand ou bien « les Petits Russes » parlant ukrainien qui se qualifiaient de « Russes » à cause de leur ancienne citoyenneté. À part la collection LI-RA-MA<sup>9</sup>, on ne dispose pas d'autres sources pouvant déterminer la véritable

---

9 Entre le XIXe et le XXe siècles, le gouvernement impérial russe maintenait des consulats en Amérique du Nord qui ont

ampleur de la présence russe au Canada (Jeletzky 1983, p. xviii). La politique de classement des immigrants provenant de la Russie avant 1913 engendre elle aussi plusieurs confusions. Au lieu d'être classés selon le pays de provenance ou selon la langue maternelle, ces immigrants étaient classés par leurs groupes linguistiques, ce qui augmentait considérablement la marge d'erreur dans les statistiques (Ponomareff 1983, p. 50).

Une des raisons pour lesquelles les informations sur les premiers immigrants Russes ne sont pas nombreuses est la dispersion de l'immigration de l'époque. Si un groupe important d'immigrants du même pays ou de la même religion venait s'installer au Canada en même temps, il attirait beaucoup d'attention, comme c'était le cas des Doukhobors, soit une secte pacifiste religieuse qui a quitté la Russie en 1899 pour s'installer au Canada. En général, le gouvernement canadien ne parvenait pas à attirer assez d'immigrants dans le pays et se contentait de tout un chacun qui venait s'installer sur le sol canadien, peu importe ses origines, vues politiques ou sa formation. Le peu de Russes immigrés, principalement en provenance de l'ouest de l'Empire, soit les Ukrainiens et les Polonais, préféraient s'installer aux États-Unis où le développement rapide de l'industrie et de l'agriculture s'annonçait très prometteur (Mogiljansky 1983, pp. 4-5).

La plupart de ceux qui optaient pour le Canada venaient dans le but de travailler et d'épargner de l'argent afin de retourner chez eux et acheter une terre. Ceux qui ont décidé de rester au Canada ont principalement déménagé à l'ouest pour explorer les terres vierges qu'ils avaient la possibilité d'obtenir gratuitement. Puisqu'une telle possibilité n'existait plus aux États-Unis à fin du XIXe siècle, un nombre important d'immigrants russes s'est tourné vers le Canada. Vers 1914, leur nombre a atteint un million et demi (Mogiljansky 1983, p. 6). Pourtant, comme nous l'avons déjà mentionné, il est statistiquement impossible de déterminer combien d'entre eux étaient de « vrais » Russes.

---

été fermés suite à la révolution russe. La *National Archives and Records Administration (NARA)* aux États-Unis a acquis la majeure partie de leurs documents. La collection canadienne *Likacheff-Ragosine-Mathers (LI-RA-MA)* du nom des derniers consuls russes au Canada comporte les documents personnels des immigrants venus au Canada entre 1898 et 1922 (<http://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/immigration/documents-immigration/immigrants-empire-russe/Pages/introduction.aspx>).

Contrairement à ceux qui venaient au Canada pour obtenir leur propre terre, les immigrants politiques optaient pour les grandes villes. Par exemple, en 1911, une Bibliothèque progressiste russe a été fondée à Toronto et regroupait une large collection de la littérature politique. Elle était le lieu de rencontre de plusieurs regroupements politiques : les Bolcheviks, les Socio-démocrates, les Socio-révolutionnaires, les Anarchistes, les Syndicalistes et d'autres. Le Club progressiste russe fondé en 1913 comportait environ 400 membres. Après la révolution, plusieurs membres sont retournés en Russie en 1917. La même année s'organisait au Québec le Cercle des révolutionnaires russes de Montréal (Mogiljansky 1983 pp. 5-6).

### **1.2.2 La migration des Doukhobors**

Du point de vue statistique et économique, les Doukhobors n'ont pas joué un rôle considérable, mais ils occupent une place importante dans l'histoire russo-canadienne et leur cas est très intéressant pour la compréhension de l'immigration russe.

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, le mouvement des Doukhobors était concentré en Ukraine et s'est ensuite propagé en Russie centrale, dans le Don et le Trans-Caucase. Les Doukhobors reconnaissent l'existence de Jésus-Christ tout en rejetant l'église, les rites, les icônes et la bible. Ils ont leurs propres leaders à qui ils obéissent sans contester (Jetetzky 1983, p. 12).

Le service militaire était obligatoire en Russie, si bien que les membres des sectes religieuses, dont les valeurs s'opposaient au port d'armes, étaient attirés par le Canada. En Russie, la conscription générale ne prévoyait pas d'exceptions pour les membres des groupes religieux comme les Doukhobors. Ils ont adressé plusieurs pétitions au gouvernement en demandant soit l'exemption du service militaire, soit le droit d'immigration. En fin de compte, les autorités leur ont accordé le droit d'immigrer sous condition de ne jamais revenir en Russie. Les premiers 7 400 Doukhobors sont arrivés au Canada en 1899 (Kosacheva 1983, pp. 16-17). Vers 1907, leur vie était déjà bien organisée. Ils avaient construit 61 villages au Canada avec des entreprises communales. Tout luxe étant condamné, les membres de la secte menaient une vie très simple. Les Doukhobors ne permettant pas à leurs enfants de fréquenter l'école locale, ils ont fondé leurs propres écoles où les enseignants étaient soit des Doukhobors eux-mêmes, soit des intellectuels russes. Puisque les adultes ne parlaient que russe, les membres de la secte

étaient coupés de la société canadienne. Conséquemment, le mode de vie traditionnellement russe est resté intacte (Kosacheva 1983, pp. 19-20). Pendant les années 1930, les Doukhobors se trouvaient sous l'influence du mouvement gauchiste des travailleurs russes regroupant les immigrants venus au Canada avant la révolution. Pourtant, les plus cultivés parmi les Doukhobors étaient Indépendantistes, ils fréquentaient les écoles canadiennes et certains d'entre eux étaient même diplômés d'universités canadiennes (Kosacheva 1983, p. 26). Vers 1950, leur organisation communale a cessé, libérant les Doukhobors de leur isolement. Petit à petit, les membres de la secte ont obtenu leurs propres terres et ont été intégrés à la société canadienne (Kosacheva 1983, pp. 29-31).

Aujourd'hui, on compte à peu près 25 000 descendants des Doukhobors à travers le Canada. L'assimilation a considérablement changé leur style de vie : seulement un tiers d'entre eux participe à la vie culturelle traditionnelle russe, maintient les pratiques spirituelles ou préserve la langue russe. Néanmoins, ils sont restés fidèles à leurs principes de pacifisme et de rejet de l'Église. La vie de la plupart des Doukhobors ressemble à celle des Canadiens (Rak, Woodcock 2015).

### **1.2.3 « Première vague » d'immigration russe au Canada, 1917-1939**

La Première guerre mondiale a considérablement réduit l'immigration en Amérique du Nord. Les mesures mises en place en 1918 interdisaient l'entrée des personnes ne possédant pas d'exemption du service militaire. En outre, l'admission des immigrants provenant des pays ennemis a été interdite en 1919. Comme le précise Ponomareff, les gauchistes russes et les communistes faisaient alors partie de ces ennemis : après la consolidation du pouvoir des Bolcheviks en Russie, les immigrés russes étaient perçus avec une certaine méfiance (Ponomareff 1983, p. 56). Étant donné que la politique officielle canadienne donnait la préférence aux Européens de l'Ouest, les Russes ne constituaient qu'une partie négligeable des immigrants (21 186 pour toute la période de 1917-1939). Les 21 186 Russes venus pendant cette période étaient beaucoup plus ruraux qu'aujourd'hui. Par ailleurs, ils étaient surtout concentrés dans les zones rurales et constituaient, tout comme les Allemands, les Néerlandais et les Scandinaves, une des plus grandes immigrations agricoles (Ponomareff 1983, pp. 52-54).

C'est après la Révolution d'octobre en 1917 que les Russes ont commencé à fuir l'Empire. La raison de leur immigration a déterminé leur statut de réfugiés. Les gens recouraient à tous les moyens afin de se

sauver de la persécution et même de la mort en Union Soviétique : dès son début, le régime soviétique a annoncé que certaines catégories de Russes étaient « ennemis du peuple », soit ennemis du nouvel ordre (clergé et tous les « passionnés des cultes », grands propriétaires terriens, marchands, fabricants, nobles et aristocrates, intellectuels, tous ceux qui ont participé aux activités d'autres partis politiques et tous les anciens officiels du tsar). Naturellement, ce ne sont pas toutes les personnes de ces catégories qui pouvaient fuir le pays, car c'était presque impossible (Pervushin 1983, pp. 63-65).

Alors, ce qui distinguait l'immigration russe des autres, était son caractère massif et très diversifié, laquelle incluait les représentants les plus remarquables de l'intelligentsia. En plus, un grand nombre d'écrivains, de scientifiques, de journalistes, d'artistes, de musiciens, de danseurs, etc. ont quitté l'Union Soviétique volontairement après la révolution. Ils ne voulaient pas se soumettre à l'autorité qui ne reconnaissait pas la liberté de parole et de créativité (Pervushin 1983, p. 65). On peut dire que l'objectif principal de cette immigration était le service à la Russie d'avant la révolution. Qui plus est, sur le plan culturel, cette vague était la plus importante, car la « sélection » des « ennemis du peuple » dans l'URSS (et donc des immigrants potentiels) était basée sur les valeurs culturelles (Nazarov 1994, p. 10). Ce sont justement ces objectifs non-économiques, mais culturels, et le fait que cette immigration était, pour la première fois, russe dans le sens ethnique du mot<sup>10</sup> qui permettent de la désigner comme la « première vague » d'immigration russe (Nazarov 1994, p. 7).

#### **1.2.4 Immigration russe au Canada après la Seconde guerre mondiale : « la deuxième vague »**

Comme la « première vague » d'immigration, la « deuxième vague » comprenait tous les groupes sociaux. Ce groupe était déjà soviétisé mais, ayant vécu les représailles, il était beaucoup plus amère contre le régime soviétique. Ce n'est alors pas étonnant que les immigrants impliqués dans les communautés russes mettaient l'accent sur l'aspect politique beaucoup plus que sur les valeurs et les traditions russes (Nazarov 1994, p. 11).

---

<sup>10</sup> Comme nous l'avons mentionné plus tôt, au XIXe siècle, les statistiques du Bureau de recensement incluaient non seulement les gens d'ethnicité russe dans la catégorie « Russes », mais aussi les Finlandais et les Polonais. Au début du XXe siècle, ces derniers ne faisaient plus partie de la catégorie « Russes », mais les Mennonites parlant allemand ou bien les ukrainophones étaient souvent classés comme « Russes » à cause de leur ancienne citoyenneté. En ce qui concerne les migrants des années 1917-1939, ils étaient tous d'ethnicité russe.

L'immigration des pays en guerre était bien sûr difficile, mais elle était presque impossible pour les Européens de l'Est. Par exemple, au cours de la période de 1940 à 1945, seulement 426 personnes ont réussi à venir au Canada de l'URSS (comme le remarque Jeletzky (1984), il est peu probable que plus qu'un tiers de ces personnes soit ethniquement Russes). À la fin de la guerre, le Canada était un des premiers pays hors Europe à offrir l'assistance dans la résolution du problème de migration et d'accumulation des réfugiés dans les pays d'Europe centrale. Pourtant, la situation économique dans les années 1930 avait rendu très restrictifs les critères d'immigration canadienne (Jeletzky 1984, pp. 67-68).

Les premiers immigrants russes d'après-guerre ont commencé à arriver vers la fin des années 1940, quand la politique d'immigration canadienne est devenue plus libérale. Le rapport sur la croissance économique dans la période d'après-guerre soulignait le besoin en ressources humaines. Ainsi, dans son discours de 1947, le premier ministre MacKenzie King a déclaré que le Canada accepterait le nombre d'immigrants proportionnel au développement économique effectif dans le pays. Le nombre d'immigrants devait être constamment surveillé et contrôlé par le parlement, car la personne acceptée ne devait jamais devenir un fardeau pour la société canadienne. Ainsi, au début de l'adoption de cette politique, seulement les jeunes hommes, forts et célibataires étaient acceptés (Jeletzky 1983, p. 75).

L'adaptation au nouveau pays s'est avérée difficile pour beaucoup de nouveaux arrivants. Par exemple, les citadins n'étaient pas habitués au travail manuel. L'anxiété à propos de leurs familles laissées en Russie, leur méconnaissance de la langue et l'inhabilité à communiquer avec la société d'accueil a résulté en dépressions et insatisfactions chez plusieurs. Pourtant, la plupart des immigrants a réussi à s'adapter avec succès. Comme le prétend Jeletzky, pour ceux qui ont vécu sous Staline, les difficultés sur le plan des valeurs auraient semblé assez mineures (Jeletzky 1983, p. 76).

Les Russes venus au Canada après la Seconde Guerre mondiale ne nourrissaient pas les mêmes illusions que leurs prédécesseurs 30 ans plus tôt, lesquels croyaient que la dictature soviétique chuterait bientôt et qu'ils pourraient revenir dans leur pays. Les migrants de la « deuxième vague » savaient qu'ils quittaient leur pays pour toujours. Aussi, ils étaient déterminés à se créer une nouvelle vie au Canada (Jeletzky 1983, p. 81).

Vers la fin des années 1950, le taux d'immigration a considérablement baissé. Avec l'érection du mur de Berlin, la dernière ouverture dans le rideau de fer a été fermée, ce qui explique le peu d'immigrants dans les années 1960. Le groupe des personnes en conflit avec l'Union Soviétique, qui l'ont quittée légalement ou qui ont été bannis par celle-ci, a reçu le nom de « dissidents ». Ce groupe n'était pas nombreux, mais celui dont on a le plus discuté. Les témoignages des dissidents étaient pris en considération et parfois influençaient l'opinion publique en Occident. Les membres de ce groupe étaient unis par leur attitude négative envers les actions du gouvernement soviétique (Jeletzky 1983, pp. 86-87).

### **1.2.5 Immigration dans les années 1970 : la « troisième vague »**

Le début des années 1970 est caractérisé par l'immigration massive de l'URSS. La « troisième vague » a quitté le pays pour des raisons religieuses et socio-politiques. La plupart de ces immigrants étaient Juifs, lesquels ont réussi à établir le contact avec leurs parents à l'étranger et à obtenir une permission de quitter l'Union Soviétique. Au cours des années 1970, environ 5 000 citoyens de l'Union soviétique ont immigré au Canada, où ils ont bénéficié de l'assistance de la part des organisations juives et chrétiennes, ainsi que de l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés (Jeletzky 1983, p. 89).

Jusqu'en 1967, l'identification raciale était vue d'une façon négative en Union Soviétique. La judéité était réprimée et se déclarer Juif voulait dire s'affilier à un groupe persécuté. Pourtant, le Juif soviétique était formé dans les écoles et avec les traditions russes, il parlait russe et ne pratiquait pas activement le Judaïsme. Néanmoins, il était stigmatisé pour ses racines, pour des considérations raciales qui séparaient les Juifs des non-Juifs et non pas pour des raisons religieuses. La plupart des Juifs ayant quitté l'Union Soviétique pour le Canada s'identifiait donc avec la Russie, car leurs traits nationaux et personnels ont été forgés par la langue et la culture russe enracinée dans la tradition du Christianisme grec-orthodoxe. Leur double identification persistait même à leur arrivée au Canada, car ils étaient enregistrés selon leurs pays d'origine et étaient donc listés en tant que Russes ( Yaroshevsky 1983, pp. 90-91).

### 1.2.6 Immigration postsoviétique au Québec, 1991-2001

En 1991, pour la première fois au cours des 70 ans d'existence du rideau de fer, l'ambassade du Canada à Moscou a montré une certaine ouverture à l'immigration. Si, dans la période de 1986-1991, seulement 810 « travailleurs qualifiés » soviétiques ont été acceptés au Québec, entre 1996 et 2000 on compte 8 020 ressortissants de l'Union soviétique, ce qui les place au quatrième rang parmi tous les nouveaux arrivants établis au Québec pendant cette période. Ces chiffres ne tiennent pas compte des réfugiés qui n'ont pas voulu choisir la voie compliquée de passer par l'ambassade de Moscou. Ces derniers choisissaient le Canada pour les conditions avantageuses qu'il offrait aux réfugiés. D'ailleurs, un manuel *Comment revendiquer le statut de réfugié au Canada* est apparu en Russie au milieu des années 1990. Selon les auteurs du livre, la réussite garantie attendait ceux qui pouvaient prouver leurs origines juives, mais les conflits armés suite à l'éclatement de l'URSS étaient aussi un bon argument (Proujanskaya 2002b).

Les événements du 11 septembre 2001 ont apporté des changements dans la politique d'immigration canadienne, touchant aussi les Russes. Comme le remarque Proujanskaia, dorénavant les ressortissants n'avaient plus de difficultés à quitter la Russie, mais ils devaient affronter « un nouveau rideau de fer, cette fois-ci installé de l'autre côté de l'océan » (Proujanskaia 2002b). Autrement dit, il est devenu beaucoup plus difficile, pour toutes les catégories d'immigrants russes, de venir au Canada.

Le portrait de l'immigrant russe a aussi beaucoup changé après les années 1990. Contrairement aux vagues d'immigration précédentes, la nouvelle bourgeoisie ne tient plus à quitter le pays, car « c'est à Moscou que se réalise dorénavant le fameux "rêve américain" » (Proujanskaia 2002b). En outre, à l'ère de la mondialisation, l'immigration ne semble plus être si inaccessible, et le retour de nombreux artistes et écrivains en Russie aurait renforcé le sentiment d'appartenance (Proujanskaia 2002b).

### 1.2.7 Russophone en tant qu'identité ethnique

Les recherches menées par Amélie Billette dans les années 2000 sur la communauté russophone à Montréal ont montré que les origines ethniques ou nationales ne jouent pas un rôle important dans la formation des communautés russophones. La plupart des russophones se souviennent de l'héritage de

l'URSS, soit de la coexistence d'identités ethniques multiples et d'un sentiment national partagé. La chercheuse conclut qu'à l'heure actuelle, « même si les immigrants russophones ont conservé une appartenance ethnique locale, ils ont avant tout préservé leur lien identitaire avec l'ancien monde soviétique, mais vidé de son contenu politique ou identitaire » (Billette 2005, p. 147). Billette prétend que c'est cette dernière identification que l'on décrit comme russophone et que le terme russophone ne se limite alors pas à son sens purement linguistique (Billette 2005, p. 148). Elle avance que les membres des communautés russophones sont russophones au sens identitaire. Les termes « soviétique » ou « ex-soviétique » n'étant plus adéquats sur le plan historique, le terme « russophone » se présente comme le plus approprié pour décrire la catégorie identitaire en question, car il permet de parler de « l'ensemble de cette population sans devoir préconiser une origine ethnique, nationale ou territoriale » (Billette 2005, p. 150). Billette conclut que la communauté russe de Montréal représente une communauté ethnique, mais basée sur une identité ethnique imaginée, celle de russophone (Billette 2005, p. 150).

En effet, selon les résultats de cette étude, l'origine ethnique ne contribue guère à la division au sein des communautés russophones. Même à Montréal, où existent plusieurs communautés basées sur une origine particulière (russe, ukrainienne, arménienne, juive, etc.), les activités de ces communautés ne sont pas uniquement axées sur les valeurs liées à une même origine ethnique, mais plutôt sur le sentiment d'une même appartenance territoriale. D'ailleurs, les fêtes célébrées par les communautés russophones sont les mêmes que celles célébrées dans l'ex-URSS : le jour de la Victoire, la fête des femmes, et d'autres. Les écoles russophones de Montréal s'appuient aussi sur le système d'éducation soviétique, elles mettent l'accent sur l'apprentissage de la langue russe, des mathématiques, des sciences et l'approfondissement de la culture générale (Billette 2005, p. 148).

### **1.3 Contexte de l'immigration au Québec**

Afin de comprendre les objectifs et les traits propres aux immigrants russes contemporains, il est nécessaire d'identifier le contexte dans lequel évoluent ces immigrants. Ainsi, dans un premier temps, nous présentons l'évolution de l'ouverture du Québec aux immigrants de l'Europe de l'Est. Dans un second temps, nous abordons la question de la politique de la régionalisation et de la rétention des immigrants au Québec.

### 1.3.1 Ouverture aux immigrants de l'Europe de l'Est

Les premiers immigrants russophones s'installent à Sherbrooke pendant les années 1910, car ce n'est qu'à partir de 1910 que les immigrants Russes et les Ukrainiens sont acceptés au Québec. (Larose 1995, p. 6). En effet, le Québec accueillait peu d'immigrants de l'Europe de l'Est jusqu'au début du XXe siècle.

Au début du XXe siècle, le gouvernement canadien se dote d'un objectif de développer le plus possible le territoire national. Il en résulte un vaste programme d'immigration, le plan Siflon, mené à partir de 1902 et jusqu'à la Première Guerre mondiale. La majorité des immigrants sont d'origine britannique et américaine, mais ceux provenant de l'Europe du Nord et de l'Ouest ainsi qu'un nombre négligeable d'Européens de l'Est et du Sud commencent à peupler le pays (Barthelot 1991, p. 14). Plusieurs de ces nouveaux arrivants ne parlaient ni l'anglais, ni le français. Ils peuplaient souvent les vastes territoires de l'ouest du Canada et se regroupaient avec les gens d'une même nationalité, ce qui leur permettait de préserver leurs traditions. Cette nouvelle immigration était perçue assez négativement par les Canadiens, certains la voyant en tant que « boue de l'empire » (Barthelot 1991, p. 14).

En effet, dans les années 1900, les nationalistes tels que Henri Bourassa, Armand Laverge, Jules Fournier voyaient l'immigration provenant de l'Europe de l'Est comme une « sérieuse menace à l'unité canadienne, basée... sur l'équilibre entre Canadiens français et Canadiens anglais ». Ils prétendaient que les immigrants d'origines autres que celles des peuples fondateurs ne seraient pas capables de s'intégrer et de s'identifier à la conscience des Québécois (Barthelot 1991, p. 16). On voit un autre exemple dans le *Canada Year Book* de 1932 : « Les nouveaux venus du Sud et de l'Est de l'Europe, quoique bienvenus d'un strict point de vue économique sont moins facilement assimilables » (cité par Barthelot 1991, p. 18). Ainsi, la préférence ethnique était donnée aux immigrés de France, d'Angleterre, des États-Unis et de l'Europe de l'Ouest. C'est dans les années 1960, quand le Canada a souhaité jouer un rôle plus important sur le plan international, que l'origine nationale a cessé de déterminer le choix des immigrants. Dans la publication en 1966 du *Livre blanc sur l'immigration*, les auteurs affirment qu'il « faut chercher ailleurs pour trouver de bons immigrants ». Dorénavant, les candidats étaient

évalués à partir des critères de la grille de sélection<sup>11</sup> qui, même si modifiée depuis, reste toujours en usage (Barthelot 1991, pp. 20-23).

### 1.3.2 Rétention des immigrants au Québec et politique de la régionalisation

Au cours du colloque national sur la régionalisation de l'immigration de 2010, l'ex-ministre provinciale de l'Immigration et des Communautés culturelles Yolande James a souligné que « l'avenir du Québec est lié à l'immigration et à sa diversité » (La Presse Canadienne 2010). Le vieillissement de la population ferait de la rétention des immigrants au Québec et surtout dans ses régions le défi le plus important pour les années à venir (La Presse Canadienne 2010). Cette politique axée sur la régionalisation, l'attraction et la rétention de l'immigration, surtout de la catégorie économique, préoccupe le Québec depuis le début des années 1990. Les immigrants économiques se sont montrés les plus difficiles à retenir, car ils sont autonomes dans leurs choix d'installation. Voilà pourquoi, au début des années 2000, l'accent était mis sur les réfugiés. Aussi, à cette époque, 70 % des réfugiés se sont installés dans les villes moyennes comme Québec, Sherbrooke et Trois-Rivières (Gallant 2012, p. 187). À l'heure actuelle, la majorité des immigrants russophones installés au Québec et à Sherbrooke en particulier sont de la catégorie économique<sup>12</sup>, contrairement aux immigrants de la période post-soviétique (Larose 1995, p. 6). Une des raisons de ce changement serait le fait que l'attitude du Québec, son ouverture aux candidats provenant de l'Europe de l'Est, a beaucoup évolué au cours des années.

Selon les récentes statistiques sur l'immigration au Québec, le pourcentage des immigrants russophones est resté stable au cours des années. Par exemple, de 2656 nouveaux arrivants installés en Estrie pendant la période 2004-2008, 116 provenaient de l'Europe orientale (4 %) ; parmi 3703 immigrants pendant la période 2009-2013, il y en avait 98 (3%) ; et parmi 6359 en 2004-2013, on en compte 174 (3%)<sup>13</sup> (DPRS 2015, p. 21). Les tableaux statistiques fournis par le ministère de

11 Grille synthèse des facteurs et critères applicables à la sélection des travailleurs qualifiés (règlement du 5 août 2015) : <https://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/publications/fr/divers/Grille-synthese.pdf>

12 Nous faisons cette conclusion après avoir analysé les portraits statistiques de l'immigration permanente au Québec (2009-2013). Parmi 22 600 immigrants de la catégorie des réfugiés seulement 1,6 % d'immigrants proviennent de l'Europe. En même temps, parmi 183 014 immigrants de la catégorie de l'immigration économique 8 % d'immigrants proviennent de l'Europe orientale. [http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Portraits\\_categories\\_2009-2013.pdf](http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Portraits_categories_2009-2013.pdf)

13 Les statistiques sont basées sur le lieu de naissance des immigrants admis au Québec de 2004 à 2013 et résidant dans la région administrative de l'Estrie en janvier 2015.

l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion ne font pas de distinction entre les différents pays russophones, ce que nous ne considérons pas comme étant une grande négligence dans le cadre de notre recherche, car nous nous intéressons aux russophones en général. De surcroît, nous pourrions supposer que le Québec s'intéresse à l'attraction des candidats russophones qualifiés et qui parlent français. En 2011, l'Institut français de Russie à Moscou distribuait de petits ouvrages publicitaires issus du Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion du Québec et rédigés en français intitulés *Vous avez une place au Québec*<sup>14</sup>. Le texte était basé sur trois slogans : *Vos talents ont une place ici ; votre enfant a une place ici ; vos loisirs ont une place ici*. L'ouvrage énumérait les procédures à suivre afin d'aider les candidats potentiels à « trouver leur place » au Québec : l'évaluation préliminaire, la demande du certificat de sélection du Québec, la réception du certificat de sélection, la transmission du dossier à l'ambassade du Canada et l'attente du visa. Pendant la dernière étape, les auteurs du texte suggéraient de commencer à se préparer pour le départ au Québec en poursuivant l'apprentissage du français et en se renseignant sur le marché du travail. L'ouvrage mentionnait entre autre l'existence de valeurs partagées de tous les Québécois et le fait que le Québec est un « espace francophone au cœur du continent nord-américain ». Enfin, le texte présentait une liste des industries fortes en croissance et citait quelques histoires de réussite des immigrants de différents pays et professions.

---

14 Voir Annexe Ministère d'Immigration et Communautés Culturelles (MICC) *Vous avez une place au Québec*.

## CHAPITRE 2 : PROBLÉMATIQUE

Une recension des écrits scientifiques québécois et canadiens<sup>15</sup> permet de pointer trois dimensions incontournables de la rétention des immigrants dans les régions. L'intégration à l'emploi apparaît souvent en tant que facteur principal dans la rétention des immigrants, autant réfugiés qu'économiques et qualifiés. Ici, les auteurs (Krahn, Derwing et Abu-Laban, 2003 ; Zehtab-Martin et Beesley, 2007 ; Jensen et Tse-Chuan Yang, 2009 ; Simard, 2009) remarquent souvent que l'existence d'opportunités de travail correspondant aux attentes des immigrants, c'est-à-dire appropriées à leur niveau de formation et à leurs expériences professionnelles, et des conditions de travail adéquates, se trouvent à la base de l'intégration à l'emploi réussie. L'accès aux services publics constitue le deuxième facteur important dans l'intégration des immigrants en dehors des grands centres urbains (Krahn, Derwing et Abu-Laban, 2003 ; Li, 2003 ; Drainville, 2006 ; Gagnon *et al.*, 2006 ; Simard, 2009). Le troisième facteur touche l'ouverture des communautés locales aux nouveaux arrivants (Gagnon *et al.*, 2006 ; Rose et Desmarais, 2007 ; Carter *et al.*, 2008). La société d'accueil peut jouer le rôle d'informateur et de maintien du lien social. La création de réseaux sociaux et le développement du sentiment d'appartenance local chez les nouveaux venus dépendent en grande mesure de l'ouverture de la communauté locale. Donc, la rétention et l'intégration réussies des immigrants en région présupposent l'implication à la fois des immigrants eux-mêmes et de la communauté locale. Dans les grands centres urbains, ce sont souvent les réseaux ethniques qui comblent ces besoins des immigrants mais, comme le remarquent Gallant, Bilodeau et Lecharme (2013, pp. 189-190), ces réseaux ne fonctionnent pas de la même manière dans les régions.

Notre implication, depuis avril 2014, en tant que bénévole au sein du Centre des Services des Néo-Canadiens à Sherbrooke (SANC) nous a montré toute la pertinence des questions de l'attraction, de la rétention et de l'intégration des immigrants dans la société québécoise contemporaine. Les nombreux échanges avec des Québécois de souche, des nouveaux Québécois, des résidents permanents, ainsi

---

15 Nous nous basons sur le travail de Gallant, Bilodeau et Lecharme, *Le capital d'ouverture à l'immigration et la diversité en région* (2013), dans lequel les auteurs font un résumé de la littérature canadienne et québécoise consacrée à la problématique d'intégration des immigrants en région. Les auteurs mentionnés sont Krahn, Derwing et Abu-Laban (2003); Zehtab-Martin et Beesley (2007); Jensen et Tse-Chuan Yang (2009) ; Simard (2009) ; Li (2003) ; Drainville (2006) ; Gagnon *et al.* (2006); Simard (2009) ; Rose et Desmarais (2007) ; Carter *et al.* (2008) ; Anglade (2010); Gallant et Friche (2010); Hatziprokopiou (2004); Vatz-Laaroussi (2005); Walton-Roberts (2007).

qu'avec de nouveaux arrivants nous ont permis d'entendre plusieurs points de vue sur le sujet. Cette expérience nous a aussi guidée vers le problème général de notre recherche : dès leur installation<sup>16</sup> dans un nouveau pays, les immigrants sont confrontés à un double défi. D'un côté, ils désirent s'intégrer dans une nouvelle société ; de l'autre, ils aspirent à la préservation de leur héritage culturel et de la transmission aux prochaines générations.

Notre recherche est aussi guidée par un intérêt personnel. En 2013, nous avons été contactée par la Communauté de la langue russe de l'Estrie à Sherbrooke (Sherbrus) et invitée à contribuer à leur mission en tant que russophone. Afin de rendre notre participation aux activités de Sherbrus la plus bénéfique possible, nous nous sommes tournée vers l'expérience de toute l'immigration russe au Canada, et au Québec en particulier.

Nous présentons ici, en premier lieu, les principales caractéristiques ethnoculturelles des vagues d'immigration russe<sup>17</sup> au Canada afin de questionner la particularité de la communauté russophone à Sherbrooke, et de défendre qu'une recherche sur celle-ci serait pertinente pour la société québécoise contemporaine. En second lieu, nous présenterons la question de notre recherche.

## **2.1 Évolution des sens et des enjeux de la culture pour les immigrants russophones à travers les différentes vagues d'immigration**

Les objectifs de la révolution d'octobre de 1917, visant entre autre l'élimination de certaines traditions nationales, ont forgé les missions de la première vague d'immigrants russes (Riabushinsky 1997, p. 5). Selon Herbert J. Gans (1969, p. 162), la culture, tout comme la politique, en produisant des symboles et des valeurs sociales, participe à la distribution du prestige et du pouvoir dans la société (Gans 1969, p. 162). C'était bien le cas de la société soviétique qui accordait une place centrale à la culture. Le pouvoir en place percevait le pluralisme comme un danger et contrôlait sévèrement toute production culturelle. Pourtant, il ne pouvait pas empêcher la co-existence de deux cultures, la culture officielle (*samizdat*) et la culture dissidente (*tamizdat*). Les livres de *tamizdat* étant interdits, ils circulaient dans

<sup>16</sup> Dans le cadre de notre recherche, nous nous intéressons à l'installation dans les régions en dehors des métropoles.

<sup>17</sup> Nous parlerons davantage des périodes et des « vagues » d'immigration russe dans le cadre contextuel.

la société sous forme de textes manuscrits ou tapuscrits. Approuvé par le pouvoir ou pas, chaque produit culturel de l'époque devait toujours être conforme, du point de vue moral, aux critères de la haute culture russe du XIXe siècle. Ainsi, l'avant-garde et tous les genres de la culture de masse étaient complètement rejetés, car le pouvoir soviétique y voyait « une dégradation de l'art véritable et une cinquième colonne de la culture américaine » (Berelowitch, Radvanyi 1999, p. 67).

Dès leur arrivée au Canada, les immigrants déployaient beaucoup d'efforts afin de résister à l'assimilation. C'est ainsi qu'est apparue l'expression « l'étranger russe » dans la littérature russophone, ce qui voulait dire l'existence d'une sorte de « petite Russie » à l'étranger, un petit monde, avec ses propres coutumes, destiné à répliquer ce que les immigrants ont perdu (Riabushinsky 1997, pp. 5-6). Ainsi, la première mission des immigrants de cette période était la préservation de l'héritage de la Russie pré-révolutionnaire et la formation d'une « petite Russie » en dehors de la Russie. L'accomplissement de cet objectif aurait été impossible sans l'Église orthodoxe qui est devenue le pivot de l'immigration russe. Afin d'assurer la continuation de leur première mission, les migrants voulaient garder des liens avec la « grande Russie », ce qui constituait la deuxième mission de cette « vague ». Ils essayaient d'assister ceux qui luttait contre le communisme en Russie et de provoquer des changements politiques dans leur pays d'origine (Nazarov 1994, p. 7). La troisième mission de la « première vague » était plutôt artistique. Les talents russes visaient à découvrir un autre niveau de l'art russe en repensant leur expérience tragique (Nazarov 1994, p. 9). Ces personnes voulaient entre autres partager leurs culture et pensées avec leur pays d'accueil (Riabushinsky 1997, pp. 5-6).

Lorsqu'on parle de la « deuxième vague » d'immigration russe au Canada, il s'agit de l'immigration qui a eu lieu après la Seconde Guerre mondiale. Comme précisé dans le cadre contextuel, ces immigrants étaient considérablement plus amers envers le régime soviétique. Aussi, dans ces circonstances, l'Église jouait un rôle extrêmement important, car elle était le seul endroit où les immigrants pouvaient oublier leur environnement étranger. La vie communautaire était ainsi centrée autour des églises, qui étaient souvent le lieu des écoles de la langue russe et de la formation religieuse. En outre, les membres de la communauté russe gardaient l'espoir que les traditions et la culture russes ne tomberaient pas dans l'oubli dans leur nouveau pays (Jeletzky 1983, p. 77). Dans les régions rurales, les familles immigrantes se trouvaient souvent seules et leur assimilation passait ainsi plus rapidement. Les enfants d'abord et ensuite les parents optaient pour la langue de leur société d'accueil et prenaient

graduellement leur place au sein de la vie locale. Les familles installées en milieu rural n'étaient pourtant pas nombreuses. Dans les villes, au contraire, les groupes ethniques russes développaient entre eux des liens étroits grâce à leurs contacts sociaux fréquents (Jeletzky 1983, p. 77). Pourtant, la diversité des origines était une des principales causes de désunion des russophones. Le rapprochement entre les Russes canadiens et d'autres groupes slaves existait plutôt sur le plan individuel. Une des raisons pour cela, selon Jeletzky, était une sensibilité extrême des immigrants quant aux attitudes anti-Russes. Par exemple, la majorité des Russes partageait le point de vue que le peuple russe a plus souffert de la dictature soviétique que les autres peuples faisant partie de l'URSS. Pourtant, ce sont les Russes, alors qualifiés d'« oppresseurs », qui étaient le plus souvent blâmés pour les atrocités commises en leur nom par le gouvernement communiste. Il demeurait cependant trop peu de Russes au Canada pour s'opposer à cette opinion. Pour cette raison, les Russes canadiens préféraient garder leur distance par rapport aux autres groupes ethniques de l'ancien Union soviétique, au lieu de s'exposer aux commentaires stigmatisants (Jeletzky 1983, p. 80).

La « troisième vague » d'immigrants russes, qui a commencé à arriver au Canada dans les années 1970, était différente des deux précédentes. Ceux qui ont quitté la Russie après la Révolution, les Grandes purges ou bien après la Seconde guerre mondiale visaient à échapper à l'instabilité économique et politique, souvent dans l'objectif de sauver leurs vies. Pourtant, leurs vies n'étaient pas nécessairement en danger, comme dans le cas de leurs prédécesseurs de la période des Grandes Purges (Yaroshevsky 1983, p. 92). Comme le prétend Nazarov, ces immigrés n'étaient pas aussi patriotes que leurs prédécesseurs, et c'est peut-être une des raisons pour laquelle la majorité des immigrants de cette vague n'a pas participé à la vie des communautés russes (Nazarov 1994, p. 11).

En ce qui concerne la culture, son statut en Russie a beaucoup changé avec la *Perestroïka* (1985-1991). La levée de la censure a donné l'accès à la culture russe dissidente et aux produits culturels étrangers qui étaient auparavant interdits pour des raisons politiques, esthétiques ou morales. L'État continuait à n'appuyer qu'un nombre limité des établissements culturels, et le secteur privé s'installait dans le domaine culturel. Ainsi, les grandes revues littéraires, la musique classique, la production cinématographique (qui ne sont plus capables de survivre à la concurrence des films américains) deviennent non rentables et ne perdurent que dans quelques grandes villes. C'est à cette époque-là que la culture russe, n'étant plus divisée en officielle et dissidente, devient contrôlée par les lois du marché

et se sépare en culture dite élitiste et culture de masse (Berelowitch, Radvanyi 1999, pp. 67-68). Alors, comme le prétend Proujanskaia, un sentiment de nostalgie pour la « grande culture » a pu marquer les immigrants postsoviétiques arrivés au Québec depuis la fin des années 1980 (Proujanskaia 2002a).

Contrairement aux immigrants de la « troisième vague » des années 1970-1980, les nouveaux arrivants russes des années 1991-2001 étaient plus patriotes et percevaient la Russie comme « un pays de grande culture » (Proujanskaia 2002a). Ce désir de garder les liens avec leur patrie a donné une renaissance à des communautés culturelles russes et à leurs activités. Par exemple, en 1996, les immigrants ont fondé à Montréal le théâtre Varpakhovski, réunissant des grands acteurs de Moscou et de Saint-Petersbourg (Proujanskaia 2002a). Selon Proujanskaia, ces immigrants postsoviétiques ont dû faire face à l'image négative des Russes (héritée de la guerre froide) enracinée dans l'inconscient collectif québécois et nord-américain en général, formé par les reportages sur l'ex-URSS et le cinéma hollywoodien. Cette image a empêché la découverte de riches traditions russes et de nombreux chefs-d'oeuvres de la littérature, de la musique, du théâtre et des beaux-arts, par la société d'accueil. Ainsi, la société québécoise avait tendance, selon Proujanskaia, à penser que l'immigration de ces gens s'expliquait par les souffrances qu'ils avaient dû subir dans leur pays. Pourtant, les immigrants postsoviétiques étaient fiers de l'héritage culturel de leur pays, mais ils se trouvaient en même temps attirés par la richesse, la sécurité, la possibilité de réussir au Canada et même par le bilinguisme, car le français a considérablement marqué le patrimoine culturel de la Russie (Proujanskaia 1998).

## **2.2 Culture russe et orthodoxie**

Afin de mieux comprendre l'essence de la vie socio-culturelle des communautés russophones, il faut mettre de l'avant que la culture russe est très étroitement liée à la théologie et à la philosophie orthodoxes. Ainsi, nous l'avons déjà signalé, les premières tentatives d'organisation de la vie communautaire et culturelle étaient généralement concentrées autour des églises. L'Église orthodoxe était un rempart abritant des personnes tenant à préserver leurs traditions ethniques et la langue russe. Malgré la désunion déjà mentionnée des Russes Canadiens, surtout parmi la « deuxième vague », ils étaient tous préoccupés par leur « russité » et s'intéressaient à l'organisation des activités sociales hors des églises (Jeletzky 1983, p. 169).

Le besoin de garder son identité ethnique est le besoin le plus distinct chez les immigrants de la première génération. Exposés au nouvel environnement qui leur paraissait parfois hostile, ils se cramponnaient à leurs anciennes traditions afin de combattre le sentiment d'être mis à l'écart. La deuxième, troisième et toutes les générations consécutives s'attachaient quant à elles, progressivement, au mode de vie canadien et avaient tendance à perdre l'intérêt de la langue russe et même de l'histoire de leur famille. Par exemple, certains jeunes voulaient se libérer de leur « différence » et rompaient avec leur passé. L'intérêt de l'héritage russe est d'habitude ravivé avec chaque nouvelle vague d'immigration, comme ce fut le cas des immigrants venus après la Seconde Guerre mondiale, qui ont créé plusieurs groupes culturels actifs dans les principales villes d'installation des nouveaux arrivants (Jeletzky 1983, p. 170).

Une des plus anciennes communautés russes a commencé ses activités en 1915 à Montréal par la création de la Société slave. En 1923, les représentants de l'immigration dite « blanche »<sup>18</sup> ont organisé la Société nationale russe. En 1936, à Montréal, comme dans beaucoup d'autres centres de la diaspora russe, les immigrants ont fondé le Comité Pushkin qui, afin de préserver l'héritage russe, a organisé plusieurs concerts, soirées, performances d'artistes russes et conférences avec les invités venant d'autres villes canadiennes et américaines. Vers la fin de 1936, tandis que les deux sociétés russes sont devenues de moins en moins actives, il était clair que la vie culturelle communautaire des Russes canadiens était concentrée autour des églises orthodoxes (La Cathédrale russe orthodoxe St. Pierre et St. Paul 2012).

La bibliothèque Pushkin, hébergée au sein de la Cathédrale russe orthodoxe St. Pierre et St. Paul a joué un rôle important pour les immigrants venus après la Seconde guerre mondiale. Le responsable de la bibliothèque, Alexandre Zharkovskii, a beaucoup assisté ses compatriotes dans la recherche d'emploi à Montréal, d'écoles et d'universités pour leurs enfants. Ainsi, la bibliothèque était une ressource d'aide de toute sorte, mais surtout un appui moral et spirituel. Aujourd'hui, la bibliothèque reste active et vise toujours la préservation de l'héritage culturel russe d'une génération à l'autre (La Cathédrale russe orthodoxe St. Pierre et St. Paule 2012).

---

18 Dans l'histoire russe, on appelle les Blancs ou le Mouvement blanc une partie de la population russe qui s'est prononcée contre la révolution de 1917 ou, plus précisément, contre la prise de pouvoir par le Bolcheviks.

Il y a eu plusieurs groupes russes dispersés partout au Canada qui n'ont pas laissé de traces de leur existence. C'était surtout le destin des groupes indépendants dont l'activité était limitée par des raisons financières et par l'absence de lieu de rencontre permanent. En outre, généralement, après une certaine période de vie et d'adaptation au Canada, l'intérêt pour la préservation des traditions diminuait chez plusieurs immigrants russes. Au contraire, les organisations dont l'activité faisait partie de la vie au sein d'une église ont perduré plus. Toutes les églises, riches ou pauvres, avaient une paroisse où tout groupe pouvait organiser ses activités sans chercher son propre local (Polchaninoff 1983, p. 179). Polchaninoff précise que les Russes qui n'avaient pas de liens avec les communautés ou groupes russes étaient aussi les premiers à s'assimiler dans la société canadienne et, par conséquent, à perdre la motivation de maintenir les traditions de leurs ancêtres (Polchaninoff 1983, p. 180). Pourtant, il existait toujours des instances où ce désir était assez fort pour survivre à l'apathie des générations suivantes. Encore une fois, c'était souvent le fait des organisations liées à l'orthodoxie russe. Le meilleur exemple de cette fidélité aux traditions et à la langue russe est l'Église orthodoxe russe sans frontières, soit une branche de l'Église orthodoxe qui a rompu les relations avec l'Église de Moscou au moment de la révolution bolchevique de 1917. L'Église reste fidèle aux traditions orthodoxes d'avant la révolution et donc au tsar Nicolas II, assassiné en 1918 par les révolutionnaires. Aujourd'hui, l'Église orthodoxe russe hors frontières compte à peu près 1 000 adeptes au Québec. Ils ont des paroisses à Montréal, Laval, Rawdon et dans les Cantons-de-l'Est (Champagne 2003, p. E3).

En effet, l'Église a joué un rôle primordial dans la survie des communautés russes. Le village de Mansonville dans les Cantons-de-l'Est occupe aussi une place importante dans la préservation et la transmission de l'héritage culturel russe. Depuis la fin des années 1950, Mansonville héberge le monastère orthodoxe de la Transfiguration situé dans un domaine de 160 acres. La vie des moines reproduit avec exactitude la vie dans les campagnes russes. Le monastère fait partie de l'Église orthodoxe russe hors frontières et reste donc consacré à sa mission de préserver l'orthodoxie russe dans sa forme initiale, ainsi que la langue et les traditions russes. D'ailleurs, toute la communication se passe en russe au monastère de la Transfiguration de Mansonville. Chaque fin de semaine, l'église devient très animée grâce à ses fidèles de Mansonville et de ses alentours, et grâce à des gens d'origine slave venant du Vermont et de la région de Sherbrooke (Champagne 2003, p. E3).

Une autre communauté russe, très ancienne et significative, est située à Rawdon. Les membres de la communauté orthodoxe sont si nombreux là-bas qu'ils n'attirent plus l'attention des habitants du village dans les endroits publics. Les gens d'origine slave ont commencé à venir s'installer à Rawdon après la Première Guerre mondiale. Vers la fin des années 1930 et surtout après la Seconde Guerre mondiale, le nombre de Russes est devenu si important que la ville a pris l'air d'une petite Russie. Contrairement à Mansonville, les Russes forment deux communautés distinctes à Rawdon, mais toujours selon la division au sein de l'Église orthodoxe en Église russe « subordonnée au Patriarcat de Moscou, soupçonnée de collaboration avec le pouvoir soviétique » (Champagne 2003, p. E3) et en l'Église orthodoxe russe hors frontières. Aujourd'hui, Rawdon est la seule ville au Québec à avoir trois chapelles orthodoxes russes.

### **2.3 Communauté russophone de l'Estrie**

La Communauté de la langue russe de l'Estrie à Sherbrooke (Sherbrus) a officiellement vu le jour en février 2014. L'objectif initial du projet était de réunir les russophones provenant des 15 anciennes républiques soviétiques, mais aussi tous ceux qui aiment la langue et la culture russe. Au moment de la création de la communauté, on comptait à peu près 350 personnes russophones à Sherbrooke et 1000 en Estrie. À Sherbrooke, la majorité des immigrants russophones est d'origine russe, ukrainienne, biélorusse et moldave.

La célébration du Jour de l'an a été la première activité officiellement organisée par la communauté. La soirée a eu un énorme succès, ayant rassemblé plus de cent personnes. Depuis sa création, Sherbrus a organisé plusieurs événements, tels que la Journée internationale de l'astronomie, la Journée internationale de la femme, la Soirée de la poésie russe consacrée à Alexandre Pouchkine, quelques spectacles de chansons et danses folkloriques slaves et même un théâtre d'enfants de 5 à 10 ans. Ce dernier a été mis sur pied dans le but de préserver la langue russe chez les enfants et de leur faire découvrir la culture de leurs parents. Récemment, Sherbrus a élargi ses objectifs visant davantage le public québécois. Ainsi, les derniers spectacles tenaient à montrer la diversité de Sherbrooke et à intégrer la population québécoise dans les activités de la communauté. Le succès du projet a donné naissance au Club de la langue russe qui offre des cours de russe gratuits et permet de pratiquer la langue.

## 2.4 Question de recherche

Nous avons vu que le sens et les enjeux de la culture changent à travers les différentes vagues de l'immigration russe, ainsi qu'à travers les générations. Les migrants de la « première vague » percevaient leur culture comme un grand héritage qu'ils devraient préserver par tous les moyens, y compris par une résistance à l'assimilation dans la société canadienne. La « deuxième vague » donnait le même sens à la culture, mais sa désunion ne nous permet pas de parler d'une vie culturelle organisée des russophones. La « troisième vague » d'immigration n'accordait pas beaucoup d'importance à sa culture d'origine et, ainsi, n'était pas intéressée par la vie des communautés russophones au Canada. Avec l'immigration postsoviétique, on voit réapparaître les sentiments de fierté et de nostalgie pour la « grande culture » de la Russie, ce qui restaure les activités des communautés axées soit sur la transmission culturelle, soit sur la préservation de l'héritage culturel du pays des nouveaux arrivants. En même temps, on voit une continuité en ce qui concerne la vie religieuse des russophones. La secte des Doukhobors voyait dans la transmission culturelle une importance primordiale et a reproduit le mode de vie russe à l'étranger. Aujourd'hui, les moines des monastères orthodoxes au Canada accordent toujours la même importance à leur culture. Par exemple, comme les premiers Doukhobors, les moines du monastère de la Transfiguration à Mansonville continuent à maintenir le style de vie des campagnes russes. Cette évolution du rôle et du sens accordés à la culture par les différentes vagues d'immigration russophone, ainsi que leur stabilité au sein de l'orthodoxie russe au Canada, a-t-elle influencé la manière dont les russophones de l'Estrie perçoivent leur culture à l'heure actuelle ? Nos premières recherches documentaires ainsi que la collaboration avec Sherbrus nous ont menée à croire que la nature des activités de la communauté russophone contemporaine à Sherbrooke est différente de toutes les vagues précédentes, mais qu'elle est proche de celle de la communauté russophone de Montréal décrite par Billette (2005), dans le sens qu'elle est basée sur une identité ethnique imaginée, celle de russophone. Davantage composée d'immigrants économiques, elle chercherait non seulement l'intégration dans la société québécoise, la préservation et la transmission culturelles, mais aussi le partage culturel et l'implication de la société d'accueil dans ses activités. Au premier regard, la communauté russophone de Sherbrooke semble répondre à la fois aux objectifs de la régionalisation du Québec et à ceux des immigrants (intégration socio-économique et culturelle dans la société d'accueil,

visibilité, transmission culturelle) en recourant à la médiation culturelle<sup>19</sup> ou autrement dit, en utilisant la culture comme un moyen d'action. C'est surtout cette dernière observation qui a déterminé notre choix d'objet de recherche. La recherche exploratoire que nous voudrions réaliser se situe en continuité avec les travaux sur la problématique d'intégration des immigrants en région au Canada et au Québec en particulier, mais sur la question spécifique de la culture.

Nous voudrions donc savoir comment les russophones de Sherbrooke et de Mansonville<sup>20</sup> définissent les objectifs de leur communauté : quel rôle accordent-ils à leur culture et quel sens lui donnent-ils? Nous aimerions encore savoir comment la population québécoise perçoit les activités de Sherbrus : pourquoi est-elle attirée par de tels événements et quel rôle, selon elle, jouent ces activités dans la vie des immigrants et de la société québécoise? Cette problématisation nous conduit à formuler la **question spécifique** de notre recherche : quel sens les immigrants russophones donnent-ils à leur culture et quel rôle celle-ci joue-t-elle, selon eux, dans leur intégration en Estrie?

---

19 Nous expliquerons la notion de médiation culturelle et ses objectifs dans le cadre théorique.

20 Même si notre recherche s'intéresse davantage au cas de la communauté russophone de Sherbrooke pour les raisons évoquées dans notre problématique, nous trouvons également important l'échange avec les russophones de Mansonville en raison de la présence prononcée de l'église orthodoxe russe dans cette ville.

## CHAPITRE 3 : CADRE THÉORIQUE

Notre mémoire s'intéresse à l'intégration des immigrants russophones au Québec, plus spécifiquement au rôle de la culture dans l'intégration de ces immigrants au Québec. Notre recherche s'inscrit dans le domaine de la communication interculturelle. Dans ce chapitre, nous présentons les approches théoriques et les concepts sur lesquels repose notre mémoire. Nous concluons ce chapitre par une présentation de notre position théorique personnelle.

### 3.1 Approche interactionniste de la culture

L'acception du terme «culture» dont il s'agit dans le cadre de notre recherche oppose la technique et la culture, ou la *techné* (rapport entre les personnes et les choses) et la *praxis* (rapport entre les personnes). C'est dire que le culturel comprend des croyances, des normes, des valeurs et des interactions entre les individus et n'inclut pas vraiment la matérialisation de la culture. Cette vision de la culture met l'accent sur les relations interpersonnelles et est donc fondée sur l'intersubjectivité qui fait en sorte que «l'individu projette et réalise les normes sociales et les modèles culturels dans le modèle conversationnel et la présentation de soi » (Caune 2006, p. 58). Si le physique de l'homme est partout le même, ce qui change à travers les pays est la culture et les systèmes de communication composés des actions, des gestes, des façons de percevoir le temps et l'espace, etc. Tous ces éléments, qui caractérisent chaque individu, ont été modifiés par l'éducation et restent donc toujours modifiables. Pourtant, ils font partie de l'inconscient culturel et, pour cette raison, sont parfois considérés comme innés par les membres de la même culture (Hall 1979, p. 48). L'anthropologue américain Edward T. Hall définit la culture comme « la manière de vivre des gens, la somme de leurs attitudes, leurs modes de comportements appris ainsi que des choses matérielles<sup>21</sup> » (Hall 1979, p. 20). Ce qui plus est, la culture modèle et oriente les pensées et les comportements de ses membres : « la culture est communication et la communication est culture » (Caune 2006, p. 96).

---

21 Nous traduisons.

Nous nous positionnons parmi les chercheurs qui envisagent la culture à partir du modèle interactionniste. George Herbert Mead est à l'origine de l'approche interactionniste apparue vers la fin des années 1930. Mead se définissait comme un « behavioriste social » en mettant l'accent sur l'analyse des phénomènes sociaux, observables ou pas<sup>22</sup>, selon la tradition behavioriste, soit à partir de comportements ou d'attitudes. Pour Mead, le processus social est un processus de communication constitué des « gestes » (Fillieule 1994, pp. 149-152). Les individus interagissent l'un avec l'autre à partir des intentions et des interprétations de ces gestes. En ce sens, les interactions interindividuelles sont « symboliques » (Bachmann, Lindenfeld, Simonin 1981, p. 116). Pour cette raison, le behaviorisme social a été plus tard nommé « interactionnisme symbolique » par l'un des étudiants de Mead, Herbert Blumer. Mead soulignait entre autres que le « soi » d'un membre d'une société donnée se forme à partir de ses échanges avec d'autres individus dans le groupe. Ici, une des notions clés est celle d'« autrui généralisé » (Fillieule 1994, p. 159) ou bien, comme l'explique Caune, de « personnalité de base » (Caune 2006, p. 58) qui est propre aux membres d'une société quelconque. C'est à partir de ces traits communs que les individus construisent ensuite leurs personnalités individuelles. Selon cette conception de la culture, le rôle principal est accordé aux comportements, à l'intégration dans le groupe et au sentiment d'appartenance (Caune 2006, p. 59).

L'approche interactionniste s'intéresse à la culture-processus et non pas à la culture-produit, c'est-à-dire que la culture ne peut pas être envisagée indépendamment des individus, car ils se construisent mutuellement (Belkaïd, Guerraoui 2003, pp. 124-125). Aussi, l'approche interactionniste place l'individu au centre du phénomène culturel. L'individu réinterprète sa culture à partir de son vécu et transforme son héritage culturel au moyen d'interactions avec les autres : « le processus même par lequel un individu s'ajuste à sa communauté a pour effet de modifier cette communauté » (Fillieule 1994, p. 161). Selon Caune, « la culture... se présente comme une série de médiations complexes et enchevêtrées entre l'individu et le groupe, l'imaginaire et le symbolique, le sujet et le monde. Elle oriente la perception individuelle, organise les comportements en les inscrivant dans un espace et un temps vécus en commun » (Caune, 1999, p. 62). Plusieurs autres chercheurs partagent cette conception de la culture. Par exemple, Martine Abdallah-Pretceille affirme que « sans la médiation des individus,

---

22 Cette nuance distingue Mead des behavioristes orthodoxes comme John B. Watson et B.F. Skinner. Ces derniers n'étudiaient que les comportements observables en excluant les phénomènes mentaux, tels que la pensée, la conscience, l'esprit, etc. Mead soulignait que ces phénomènes ne peuvent pas être réduits à de simples comportements, mais qu'ils peuvent être expliqués à partir de ces derniers.

la culture n'existe pas » (Abdallah-Preteceille, 1991, p. 307). Pour elle, ce sont les interrelations entre les individus, qui déterminent la culture : « l'identité n'est pas un état, c'est un produit » (Abdallah-Preteceille, 1991, p. 309).

Jean Caune conclut que la personne se trouve toujours sous l'influence du « code » culturel qui détermine partiellement sa façon de percevoir le réel, car le phénomène culturel constitue un mouvement circulaire de trois termes : individu-sujet, expression de l'intentionnalité de l'individu (phénomène perceptible) et cadre socioculturel donnant sens à l'expression (Caune 1999, pp. 211-212).

### **3.2 Culture et communication. Culture comme partage**

Les rapports entre la culture et la communication constituent une question cruciale dans l'étude des relations entre l'individu et la société. Le sociologue français Jean Caune propose d'analyser les faits culturels dans leur dimension communicationnelle en soulignant que culture et communication ont beaucoup en commun : « ils se rencontrent dans l'ordre du social, dans celui de l'histoire ou encore dans celui des œuvres de l'esprit, ils impliquent le sujet humain, engagé dans une relation et une action avec autrui, à l'intérieur d'un cadre social » (Caune 2006, p. 72).

Il existe plusieurs définitions de la culture, mais elles ont toutes en commun « le fait que la culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques, au premier rang desquels se situe la langue » (Caune 2006, p. 32), parce que la langue ne se limite pas à sa fonction instrumentale de répondre aux besoins de la communication. Ainsi, la langue en tant que composante de la culture ne se réduit pas au langage articulé, car les gens recourent souvent aux moyens de la communication non-verbale (Caune 2006, p. 32). Jean Caune prétend que les phénomènes culturels ont la même caractéristique que les phénomènes de la langue, de « ne pouvoir être considérés comme des données simples qui se définissent dans l'ordre de leur propre nature. Une donnée de la culture n'est telle qu'en tant qu'elle renvoie à quelque chose d'autre » (Caune 2006, p. 33). Le langage forme les pensées, exprime les sentiments, constitue un moyen d'influencer des membres d'une société sur d'autres membres, et participe à la construction et au maintien de la culture. La langue fournit une représentation du monde, car les pensées transmises par les locuteurs prennent leur forme à partir de la structure de la langue, ce qui amène Caune à une autre caractéristique commune de la langue et de la

culture : « c'est dans et par la langue qu'individu et société se déterminent mutuellement » (Caune 2006, p. 34). L'anthropologie contemporaine considèrerait les phénomènes linguistiques comme étant les phénomènes culturels. Pourtant, rappelle Caune, il ne faut pas oublier que la culture dépasse la langue dans le sens que ce ne sont pas tous les phénomènes culturels qui peuvent se manifester à travers la langue (Caune 2006, p. 164).

Selon James W. Carey, les liens étroits entre la culture et la communication sont particulièrement visibles chez les anthropologues anglo-saxons depuis les années 1940. Plus précisément, deux conceptions de la communication seraient particulièrement répandues : la communication en tant que transmission et la communication en tant que rituel. La première conception renvoie métaphoriquement à la transmission géographique des messages en vue de contrôler l'espace et les personnes. La conception rituelle de la communication met l'accent sur l'idée du maintien de la continuité d'une société à travers le temps. Cette conception renvoie non pas à la transmission de l'information, mais à la représentation des valeurs partagées dans le but d'unir les gens (Carey 1992, pp. 15-19). La communication en tant que rituel accorde une place importante aux pratiques symboliques reflétant les idéaux d'une société (théâtre, cérémonies, danse, etc.) et c'est cette conception de communication qui se trouve en lien étroit avec la culture. Cette approche culturelle de la communication distingue deux caractéristiques de la communication : premièrement, la communication ne sert pas seulement à échanger des informations, elle représente un moyen de participation et d'action dans une société et contribue ainsi à la formation du positionnement social du citoyen ; deuxièmement, la communication se trouve à la base de la communauté (Caune 2006, pp. 46-48). Selon John Dewey, un des fondateurs du pragmatisme étatsunien, le lien social tire son origine du processus de communication, car toute expérience sensible constitue un moyen de la construction de l'être, de mise en commun des croyances des gens et de leur participation à la culture (Dewey 1946).

Tous les modèles communicationnels prennent en considération les acteurs de la communication. Selon l'approche de l'interactionnisme de George H. Mead, les comportements des individus sont toujours en interaction et s'influencent l'un l'autre. La personnalité constitue le résultat de l'appartenance de l'individu à une communauté. On retrouve donc certains comportements identiques chez les membres d'une même communauté, et le Soi d'une personne se forme dans l'interaction avec d'autres membres : « La structure sur laquelle se construit le soi est cette réaction commune à tous, car on doit être membre

d'une communauté pour être un Soi » (Caune 2006, p. 68). Donc, la formation d'une personnalité ne dépend pas seulement d'une démarche personnelle, mais se construit principalement dans la relation avec d'autres individus qui doivent accepter cette personnalité.

Le sociologue canadien Erving Goffman développe cette approche en étudiant les comportements et les interactions dans les relations de face à face. Son approche est aussi très pertinente pour la question des rapports entre culture et communication. Goffman prétend que « les interactions fondées sur le contact et les rencontres réalisent l'unité du phénomène culturel et communicationnel » (Caune 2006, p. 69). Pour Goffman, comme pour Mead, les comportements ne sont pas le résultat d'une structure psychologique quelconque, mais plutôt de la relation des individus de la même communauté dans les situations socioculturelles (Caune 2006, p. 69).

### **3.3 Médiation culturelle et culture comme modèle d'action**

Nous avons déjà spécifié que, selon l'approche de Jean Caune, la culture est action, car elle oriente les perceptions et les comportements des individus. La culture doit donc être étudiée à partir des effets qu'elle vise (Caune 1999, p. 26). Dans cette même perspective, le sociologue québécois Jean-Marie Lafortune (2012) envisage la médiation culturelle comme un modèle d'action. Dans les années 1980, le Québec a vécu une triple crise qui a abouti à l'exclusion de certains groupes sociaux de la vie socioculturelle, à la fragmentation des publics et à l'exclusion culturelle de certaines couches sociales. Alors, dès son origine, la médiation culturelle constitue une réponse à la fragmentation des publics et une solution possible à l'exclusion culturelle. Pour Lafortune, la médiation culturelle peut désigner tant « toute action qui favorise la rencontre entre l'oeuvre d'art et son destinataire » que « toutes les formes de participation au développement culturel d'une collectivité » (Lafortune, 2012, p. 5). Elle constitue « les actions d'accompagnement qui se déploient dans l'espace de production d'objets culturels et de langages produisant du sens et des liens » (Lafortune, 2012, p. 5). Ses objectifs ne se limitent pas à la diffusion de produits culturels, mais visent la participation active des citoyens à la vie socioculturelle ainsi que le développement du sentiment d'appartenance et des capacités interrelationnelles (Lafortune 2012, p. 3). Jean Caune distingue un autre objectif de la médiation culturelle, qui va en accord avec les suggestions de Edward T. Hall et qui est aussi très lié à l'intégration : la recherche du contact et du dialogue entre différentes cultures. Ce regard anthropologique sur la médiation culturelle présuppose la

capacité de l'individu de sortir de son cadre socioculturel et de voir au-delà de ses codes culturels (Caune 1999, pp. 76-77).

En somme, la médiation culturelle vise comme modèle d'action deux objectifs principaux : d'un côté, c'est la démocratisation culturelle ; de l'autre, la participation des citoyens à la vie culturelle. Elle prend en considération la réalité vécue par tous les citoyens, éliminant ainsi toute exclusion culturelle, et crée une nouvelle expérience esthétique basée sur le vivre-ensemble, la culture participative et les pratiques relationnelles. Dans ce sens, la médiation culturelle semble présenter une solution globale car, mettant en commun les valeurs culturelles d'une société, elle promeut l'exercice de la « citoyenneté culturelle » (Lafortune 2012, p. 3).

### **3.4 Identité culturelle**

En parlant de la culture, nous ne pouvons pas passer à côté du concept d'identité culturelle et surtout d'identité culturelle dans un contexte interculturel. Selon William Gudykunst, même si l'individu a plusieurs identités sociales et personnelles, souvent une seule de ces identités prédomine dans ses comportements. L'identité qui prédomine les comportements de l'étranger au cours de ses interactions avec la société hôte constitue son identité culturelle (Gudykunst 2005, p. 427). Les contextes interculturels ont des effets différents sur la communication/expression de l'identité. L'étude de la question des identités ethniques et nationales est très pertinente pour la communication de l'identité dans le contexte interculturel, car les manières dont la culture influence le comportement deviennent plus claires dans un nouvel environnement culturel. Des comportements auxquels les gens ne portent pas beaucoup d'attention dans leur culture d'origine (ce que Gudykunst appelle les « comportements inconscients ») constitueraient une différence culturelle dans un autre pays (Spreckels et Kotthoff 2007, p. 426-427).

#### **3.4.1 Identité culturelle et communauté imaginaire**

L'intellectuel britannique Stuart Hall prétend que la culture nationale dans laquelle l'individu est né est une des principales sources de son identité culturelle. Une nation n'est pas seulement une entité politique mais aussi une source de significations, c'est-à-dire qu'elle est un système de représentations

culturelles. En créant des significations avec lesquelles les gens peuvent s'identifier par la suite, les cultures nationales forment les identités culturelles. En se référant à Schwarz (1986), Hall explique qu'une nation constitue une communauté symbolique et c'est pour cette raison qu'elle peut générer un sens d'identité et d'allégeance (Hall 1996, pp. 611-612). Pour Hall, les identités nationales représentent donc le résultat de l'adhésion à un État-nation et de l'identification avec la culture nationale. Alors, quelles que soient les différences de classe, de genre ou de race des membres d'une nation, la culture les unifierait en une identité culturelle commune (Hall 1996, p. 616). Puisque les traits culturels comme la langue, la religion et les traditions partagées par un peuple sont souvent qualifiées d'ethnicité, on peut prétendre que l'ethnicité est une fondation de chaque nation. Cependant, Hall souligne qu'aujourd'hui il y a peu de nations composées seulement d'un peuple, d'une culture et d'une ethnicité. « Les nations modernes sont toutes des hybrides culturels » (Hall 1996, p. 617). Ainsi, Hall conclut qu'une nation n'a pas d'identité culturelle unifiée. Un élément qui est pourtant primordial pour l'identité culturelle et qui est le plus enraciné dans les sociétés est la langue : «... dès le début, la nation a été conçue dans la langue et non pas dans le sang, et l'individu pouvait être "invité" dans la communauté imaginaire<sup>23</sup> » (Anderson 1991, p. 145). Pour Benedict Anderson, tous les objets d'attachement et d'affection sont d'ailleurs imaginés. En plus de cela, c'est à travers la langue que le sentiment d'appartenance est cultivé et qu'une communauté est imaginée (Anderson 1991, p. 154). Selon Anderson, la langue a le pouvoir de créer une communauté unique en son genre, par exemple par le moyen de poésies et de chansons. Dans le cas des hymnes nationaux, les gens participent à une expérience particulière de simultanéité : les gens qui ne se connaissent pas prononcent les mêmes vers exactement en même temps (Anderson 1991, p. 145).

Pour Benedict Anderson, une nation – et donc une identité nationale – constitue une « communauté imaginaire ». Elle est imaginaire, car les membres d'une nation ne connaissent jamais tous les autres membres de cette nation, mais en même temps ils s'imaginent tous comme étant unis et peuvent alors éprouver un sentiment d'identification envers des personnes inconnues. Ainsi, toutes les communautés seraient imaginaires (Anderson 1991, p. 6). Alors les différences entre les nations se trouvent dans les manières dont celles-ci sont imaginées.

---

23 Nous traduisons.

Dans son introduction au livre *The Question Of Cultural Identity*, Hall définit cinq éléments clés pouvant expliquer comment les nations modernes sont imaginées. Premièrement, il y a une narration de la nation qui regroupe des histoires, images, événements historiques, symboles nationaux et rituels représentant des expériences partagées par les membres d'une nation donnée. On retrouve cette narration dans l'histoire et la littérature nationale, dans les médias et dans la culture populaire. Ainsi, précise Hall, en tant que membres d'une « communauté imaginaire » les gens se voient partager cette narration. Deuxièmement, se dégage une conception des origines communes, de la continuité, par la tradition et l'intemporalité. Une identité nationale est donc conçue comme quelque chose d'unifié et de continu qui existe depuis la naissance d'une personne et qui survivra à tous les changements. Troisièmement, Hall parle de l'invention de la tradition, notion qu'il emprunte à Hobsbawn et Ranger (1983). Cette notion renvoie au fait que souvent les traditions qui semblent être anciennes sont en réalité récentes ou inventées. Quatrièmement, le mythe de la fondation représente aussi une narration de la tradition. Le mythe de la fondation constitue une histoire qui établit les origines d'une nation, de son peuple et de son caractère national. Cette histoire date depuis si longtemps qu'elle renvoie à un temps dit mythique. Hall explique que ces traditions inventées tentent de rendre intelligibles les confusions et les désordres de l'histoire. Les mythes de fondation peuvent aussi créer des contre-narrations qui précèdent des ruptures dans la société. Les nouvelles nations et donc les nouvelles identités sont souvent fondées sur des mythes (Hall 1996, pp. 613-615). Benedict Anderson explique que les ruptures et ensuite les changements dans la conscience des gens provoqueraient des « amnésies », ce qui à son tour engendrerait des mythes (Anderson 1991, p. 204). Cinquièmement, il y a aussi parfois l'idée que l'identité nationale provient d'un peuple originel. Hall conclut que le discours sur la culture nationale crée des identités qui se situent entre le passé et le futur. Parfois les cultures nationales souhaitent revenir dans le passé, « reculer dans le "temps perdu" lorsque la nation était "grande" »<sup>24</sup> et restaurer les anciennes identités culturelles (Hall 1996, p. 615). Ici Stuart Hall cite l'exemple des pays de l'ancienne URSS qui aspirent à revivre leurs identités ethniques en mettant en avant « des "histoires" des origines mythiques, de l'orthodoxie religieuse et de la pureté raciale<sup>25</sup> » (Hall 1996, p. 615). En citant Wallerstein (1984), Hall conclut que les nationalismes de la modernité font preuve d'une envie d'être assimilés dans l'universel et en même temps d'être particuliers.

---

24 Nous traduisons.

25 Nous traduisons.

Au cours de l'histoire, les identités culturelles subissent des transformations incessantes. Ainsi, l'identité culturelle relève en même temps du passé et du futur. En d'autres mots, l'identité culturelle inscrit les gens simultanément dans une continuité et dans une rupture. Donc, selon Stuart Hall, il ne faut pas prétendre que les pratiques culturelles ne font que représenter une identité figée. Au contraire, l'identité constitue « une "production" toujours en cours » (Hall 2008, p. 315). Spreckels et Kotthoff appuient cette perception de l'identité culturelle tout en adoptant une approche interactionniste. Ils spécifient que les rencontres interculturelles prouveraient qu'une identité n'est pas simplement une des caractéristiques constantes des individus, mais qu'elle est formée au cours des relations entre les individus (Spreckels et Kotthoff 2007, p. 433). Belgacem prétend à son tour que, dès son enfance, l'individu se trouve en interaction avec un groupe dont il intériorise les valeurs qui forment son identité culturelle. Néanmoins, cette identité culturelle n'est jamais stable. En outre, lorsque la personne entre en interaction avec d'autres communautés culturelles, son identité culturelle peut être davantage stimulée et dans certains cas déstabilisée (Belgacem 2012, p. 52). En effet, si on prend en considération le contexte de l'immigration contemporaine au Québec, on ne peut plus parler de reproduction culturelle au sein des communautés ethniques. Helly, Vatz-Laaroussi et Rachedi (2001) font remarquer que lorsqu'on observe les modèles de la transmission culturelle chez les familles immigrantes, on constate que les nombreux contacts des nouveaux arrivants avec les Québécois et les autres immigrants, contribuent non pas à « la reproduction d'une dite tradition », mais à la création d'un nouveau système de signes. Cette création cherche à « construire des identités nouvelles et adaptatives tout autant qu'à maintenir le fil d'une continuité symbolique » (Helly, Vatz-Laaroussi, Rachedi 2001, p. 66).

Andreea Deciu Ritivoi propose qu'il existerait une conception de l'identité selon laquelle l'identité est immuable, et une conception de l'identité selon laquelle l'identité est dépendante du contexte culturel et qui est ouverte aux transformations. Selon Deciu Ritivoi, l'ajustement culturel devrait présupposer les deux conceptions de l'identité et viser à la fois la survie de son identité d'origine et le changement de cette identité (Deciu Ritivoi 2002, p. 7). Elle explique que l'assimilation totale ainsi que l'inadaptation se trouvent toutes les deux en contraste considérable, soit avec l'identité culturelle d'origine, soit avec l'identité culturelle des membres de la société d'accueil. Deciu Ritivoi pense que l'ajustement interculturel constituerait une sorte de réconciliation. En outre, Deciu Ritivoi met en question la possibilité pour l'étranger de devenir un natif de la culture hôte. Puisqu'un natif est quelqu'un qui a commencé sa vie dans un environnement donné, l'étranger voulant devenir natif doit

renier une partie de son histoire sans avoir recours à rien qui pourrait la remplacer (Deciu Ritivoi, pp. 97-98).

Nous croyons que les interactions entre les individus servent non seulement à former et transformer l'identité culturelle, mais aussi à la préserver. Stuart Hall remarque qu'en général les immigrants gardent le lien avec leurs familles dans le pays d'origine. Ce lien représente un « lieu de mémoire », « le principal canal entre les deux endroits », une tentative de préserver leur identité culturelle (Hall 2008, p. 328). Goï cite un autre exemple de la transformation et de la préservation de l'identité culturelle. En se référant au sociologue français Camilleri (1989), Goï prétend que lorsque l'individu se trouve dans une situation de tension contradictoire qui est la confrontation à une culture étrangère, il tient à maintenir une cohérence identitaire interne. Une des stratégies qu'il peut adopter est le rejet d'une des sources de la contradiction, c'est-à-dire que la personne peut manifester soit un repli sur sa culture d'origine, soit un repli sur la culture hôte. Une autre stratégie peut être une adaptation à son environnement par le moyen d'une « fluidité identitaire » opportuniste (Goï 2012). Belgacem explique que cet opportunisme renvoie au fait que l'individu « se coule dans la culture d'adoption pour en acquérir les avantages préférentiellement » (Belgacem 2012, p. 55). Il s'agit dans ce cas de l'intégration dans la nouvelle culture.

### **3.4.2 Acculturation et enculturation**

À l'heure de la mondialisation, les nombreux contacts culturels contribuent au développement de la communication interculturelle et font en sorte que les cultures se voient d'une autre manière et s'adaptent mutuellement (Arshba 2012, p. 115). Les premières recherches sur l'adaptation mutuelle, ou acculturation, ont été entreprises au début du XXe siècle par les anthropologues américains Robert Redfield, Ralph Linton et Melville Jean Herskovits (1936). Ils ont d'abord vu l'acculturation en tant que contact prolongé entre les différents groupes culturels, qui résultait en changements mutuels des modèles culturels. On parle d'acculturation lorsque les gens d'une certaine culture entrent dans une culture différente. Comme le rappelle Neuliep, Redfield, Linton et Herskovits définissaient l'acculturation en tant que « phénomènes qui résultent d'un contact direct et continu entre les groupes d'individus de cultures différentes et qui subissent des changements ultérieurs dans la culture d'origine

de l'un ou des deux groupes »<sup>26</sup> (Neuliep 2009, p. 374). Les anthropologues prétendaient que ce processus s'effectuait automatiquement et qu'il aboutissait à l'homogénéité culturelle et ethnique. Bien sûr, le niveau du développement d'une culture ainsi que le nombre des personnes impliquées déterminaient le degré du changement des cultures en contact. Cette approche a donné naissance à la notion de *melting pot*, qui présuppose le mélange culturel des personnes immigrées aux États-Unis pour former une nouvelle culture homogène. Les chercheurs sont alors passés de la compréhension de l'acculturation au niveau du groupe, à la définition de celle-ci au niveau individuel. Dans ce cas, il s'agissait plutôt des changements des comportements et des valeurs d'une personne. Ensuite, l'acculturation était perçue comme un processus et le résultat de l'influence mutuelle des cultures au cours duquel la *culture-receveur* adopte des valeurs et traditions de la *culture-donneur* (Arshba 2012, p. 116). Cette vision a été régulièrement critiquée pour sa tendance à adopter une vision statique et linéaire du changement culturel vu à partir des relations dominant/dominé (Belkaïd, Guerraoui 2003, p. 127). John Berry (1997) précise qu'en réalité, lorsque deux groupes culturels différents entrent en contact continu, l'un de ces deux groupes subira plus de changements que l'autre. Par exemple, les immigrants entrant dans un nouveau pays vivraient plus de changements que la population qui y vit déjà (Neuliep 2009, p. 374).

Dans son ouvrage *L'interculturel* (1990), Claude Clanet propose alors de substituer le concept d'acculturation par celui d'interculturalité, qui « suppose un double mouvement de transformation des systèmes en présence du fait de leurs interactions, d'une part, et de leur maintien du fait du désir de chacun de préserver son identité, d'autre part. » (Belkaïd, Guerraoui 2003, p. 127) Contrairement, à l'acculturation, l'interculturalité reconnaît l'interdépendance entre les cultures, ce qui amène à la création d'une « nouvelle réalité englobante » (Belkaïd, Guerraoui 2003, p. 127).

La compréhension de l'acculturation du psychologue canadien John W. Berry (1997) et du politicien russe Otari Arshba (2012) est en fait ce que Clanet appelle l'interculturalité. Au cours de l'acculturation, l'individu est confronté à deux défis : la préservation de son identité culturelle et l'inclusion dans une nouvelle culture. Le niveau d'acculturation dépendrait de deux facteurs indépendants : le degré de l'interaction de l'immigrant avec la culture hôte et le degré du renoncement

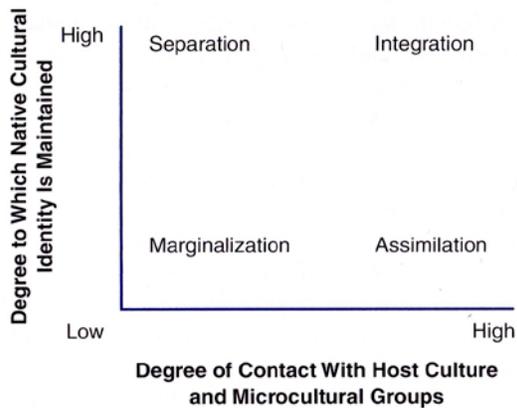
---

26 Nous traduisons.

aux attributs de sa culture d'origine. Les différentes approches concernant l'étude de ces défis ont déterminé quatre types principaux d'acculturation. Dans le cas où l'immigrant accorde une grande importance aux interactions avec la culture hôte et aux différentes microcultures, sans nécessairement maintenir l'identité avec la culture d'origine, on parle d'assimilation. L'assimilation est caractérisée par la perte de l'identité culturelle du pays d'origine au profit de l'acquisition d'une nouvelle identité au sein de la culture hôte. On observe souvent ici que l'individu cherche à s'approprier des normes et des valeurs d'un seul groupe culturel avec l'objectif de devenir semblable aux autres membres de la société d'accueil.

Plusieurs chercheurs distinguent trois types d'acculturation (Berry 1997; Neuliep 2009; Arshba 2012). Si l'individu interagit activement avec la culture hôte, mais en même temps essaie de maintenir son identité culturelle d'origine, on parle alors du processus d'intégration. Dans ce cas, l'immigrant développerait une sorte d'identité biculturelle. Cette personne participe aux activités qui permettent l'interaction entre plusieurs groupes, en évitant ainsi la hiérarchisation socioculturelle. L'intégration est souvent associée à un plus bas niveau de stress lié à l'acculturation, et de conflit que les autres types d'acculturation. Lorsque l'individu démontre peu d'interactions avec la culture hôte, tout en maintenant un lien très proche avec sa culture d'origine, on parle alors de la séparation. Dans ce cas l'individu s'opposerait à l'acculturation avec la culture hôte et préférerait donc ne pas s'identifier à la culture dominante, en préservant son identité culturelle d'origine. En général, cette personne se focalise sur les différences entre la culture hôte et leur culture d'origine. Enfin, on parle de la marginalisation lorsque l'individu ne s'identifie ni à la culture hôte, ni à la culture d'origine. Cette personne renoncerait à sa culture d'origine, sans pourtant être acceptée par la culture hôte (Berry 1997, pp. 9-10; Neuliep 2009, pp. 377-379 ; Arshba 2012, p. 117). Puisque, dans nos entretiens, nous posons la question sur les critères de l'intégration réussie, il nous semble important de présenter le concept de l'acculturation dans notre cadre théorique. Selon les exemples que les répondants nous donnerons, nous déterminons dans notre analyse quels sont les types d'acculturation considérés optimaux par les immigrants russophones et quels types d'acculturation ils vivent réellement.

*Types d'acculturation* (Neuliep 2009, p. 378)



La socialisation d'un individu comprend le conditionnement et la programmation des processus communicationnels de base, dont les modèles de décodage (percepteurs et cognitifs) et les pratiques de codage (langage verbal et non-verbal). Ces pratiques constituent le processus d'enculturation. En citant Berger et Luckmann (1967), Gudykunst et Kim précisent qu'au cours de la socialisation et de l'enculturation, les formes culturelles utilisées pour exprimer le comportement social de base deviennent « le monde, le seul monde existant et concevable » (Gudykunst, Kim 1984, p. 207). Autrement dit, il résulte de ces processus une forte identification émotionnelle avec une certaine culture.

Lorsque les gens complètement socialisés dans une culture déménagent dans un autre milieu culturel et interagissent avec ce nouvel environnement pendant une longue période, on peut parler d'une resocialisation. Selon Gudykunst et Kim, les étrangers décèlent les nouveaux modes de comportement et commencent à s'adapter à la société d'accueil. Au cours de cette adaptation, on observe un désapprentissage de certains modèles de comportement, ce qui veut dire que l'individu développe de nouvelles réponses dans les situations où il aurait réagi différemment avant. Ce processus de désapprentissage de la culture d'origine constitue une déculturation. La transformation culturelle arrive au fur et à mesure de la déculturation et de l'enculturation. Pourtant, Gudykunst et Kim prétendent que la transformation complète sur le plan des valeurs de base chez les adultes est extrêmement rare. Les changements sont plutôt possibles sur le plan des comportements : une personne peut se conformer aux exigences de son rôle social, mais elle n'acceptera pas nécessairement les valeurs sous-jacentes à ce rôle (Gudykunst, Kim 1984, p. 208).

Plusieurs recherches soulignent le rôle crucial de la communication dans la culture. Par exemple, Arshba souligne l'importance de la communication et de ses acteurs dans le processus d'intégration. Il explique que les immigrants acquièrent les traits culturels de la société d'accueil en interagissant avec les membres de cette société (Arshba 2012, pp. 119-120). Ainsi, l'intégration peut signifier à la fois le processus et le résultat. Dans le cas de l'intégration-résultat, elle tâche d'atteindre la participation égalitaire des immigrants dans la vie sociale, culturelle et politique de la société d'accueil. Le processus d'intégration se passe sur plusieurs niveaux (personnel, familial, social) et concerne plusieurs aspects de la vie (travail, santé, culture, religion, etc.) Ainsi, d'un côté, elle requiert la participation des individus ; de l'autre, l'implication des groupes, organisations et institutions sociales, politiques et culturelles (Arshba 2012, p. 140).

Gudykunst (2005) présente à son tour trois manières de définir l'ajustement interculturel. Surmonter le choc culturel avec succès représente une des façons de voir le choc culturel. L'ajustement culturel peut être considéré du point de vue de la satisfaction générale avec la culture hôte. Dans ce sens, on peut parler de l'ajustement réussi si l'individu est émotionnellement stable et est satisfait avec sa vie dans la culture hôte. La personne peut se sentir intégrée même si son comportement dans la culture hôte n'est pas efficace ni approprié pour la culture hôte. Il est possible pour une personne de développer différentes stratégies d'ajustement à la culture hôte qui n'impliquent pas pour autant l'interaction sociale avec les membres de la société d'accueil. Enfin, l'ajustement interculturel peut aussi qualifier un individu qui se comporte d'une manière appropriée pour la société d'accueil et dont les interactions interpersonnelles sont efficaces (Gudykunst 2005, p. 424).

Gudykunst rappelle que Ward (1990, 1992, 2001) distingue l'ajustement psychologique et l'ajustement socioculturel. L'ajustement psychologique prend en compte les sentiments de bien-être et de satisfaction au cours des transitions interculturelles, tandis que l'ajustement socioculturel s'intéresse à l'habilité de s'intégrer et d'interagir efficacement dans un nouveau milieu culturel. L'ajustement psychologique est influencé par des variables comme le support social et la personnalité. L'ajustement socioculturel est influencé par des « variables de contact », soit la similitude culturelle et la qualité/quantité des contacts avec les membres de la société d'accueil (Gudykunst 2005, pp. 424-425). Gudykunst affirme que pour lui, l'ajustement culturel comprend à la fois le fait de se sentir à l'aise

dans la culture hôte et de communiquer effectivement avec les membres de la société d'accueil (Gudykunst 2005, p. 425).

L'environnement jouerait aussi un rôle important dans l'acculturation : le taux de pression que la société d'accueil exerce sur les nouveaux arrivants afin que ces derniers se conforment aux valeurs et pratiques culturelles de la culture hôte, peut faciliter ou, au contraire, aliéner les immigrants (Neuliep 2009, p. 376). Comme le souligne Berry à propos des sociétés pluralistes contemporaines, la question est donc : *comment* acculturer ? Berry distingue alors deux défis qui s'imposent à l'individu : le maintien de sa culture d'origine (à quel point le maintien de son identité culturelle est-il important?) et le contact et la participation (à quel point un groupe culturel doit-il participer dans la vie des autres groupes culturels?) (Berry 1997, p. 9)

En ce qui concerne le Canada, l'assimilation dominait la politique d'intégration canadienne jusqu'à l'adoption de la politique du multiculturalisme à la fin des années soixante. Le modèle du multiculturalisme canadien n'étant pas « bien adapté à la réalité québécoise » (Bouchard, Taylor 2008, p. 19), la Commission Bouchard-Taylor (2007-2008) développe la politique d'interculturalisme. Stéphanie Courtois explique que la politique du multiculturalisme aurait pu être acceptée au Québec si le Canada pouvait « être un pays officiellement polyethnique et multinationale, c'est-à-dire qu'il pourrait reconnaître explicitement les deux sources distinctes de la diversité culturelle sur son territoire, la source polyethnique reposant sur l'immigration et la source multinationale reposant sur les cultures préalablement ou longuement établies sur le territoire, au lieu de subordonner la seconde à la première et de masquer ainsi la différence entre les deux sources de la diversité culturelle » (Courtois 2007, p. 58). À la lumière de ces réflexions, la définition de l'intégration des immigrants selon le thésaurus du gouvernement du Québec devient très claire : « adaptation des membres à un groupe ou d'un groupe à la société globale ; degré selon lequel les comportements individuels et de groupes partiels s'accordent avec ce qu'attend la collectivité<sup>27</sup> ».

---

27 <http://www.thesaurus.gouv.qc.ca/tag/terme.do?id=6939>

### 3.5 Stress d'acculturation

Selon Arshba, les résultats de l'adaptation sont souvent analysés selon deux aspects : l'aspect psychologique et l'aspect socio-culturel. L'adaptation psychologique présuppose la satisfaction psychologique de l'individu en ce qui concerne sa nouvelle culture et son identification personnelle et culturelle. L'adaptation socio-culturelle comprend la capacité de l'individu de se sentir à l'aise dans la société d'accueil, de résoudre les différents problèmes concernant l'emploi, la famille, l'école, etc. (Arshba 2012, p. 119)

La plupart des gens qui arrivent dans un nouveau milieu culturel ressentent un certain niveau de stress et d'anxiété. L'acculturation est souvent marquée par des changements physiques et psychologiques qui sont le résultat de l'adaptation à une nouvelle culture. Les immigrants font face aux problèmes sur les plans linguistique (maîtrise de la langue du pays) et économique (insertion professionnelle), ainsi qu'au plan de l'isolement au regard du réseau familial. Le stress associé à ces changements constitue le stress d'acculturation (Neuliep 2009, p. 375).

#### 3.5.1 Concept de l'étranger

Lorsque les gens sont confrontés aux différences culturelles ainsi qu'à d'autres formes de différence, telles que les différences ethniques ou les différences de classe sociale, ils ont tendance à considérer étrangers tous ceux qui ne font pas partie de leur propre groupe. Le terme « étranger » est souvent employé par rapport aux immigrants, nouveaux arrivants et inconnus (Gudykunst, Kim 1984, p. 20).

En citant le philosophe américain Alfred Schütz (1944), Gudykunst et Kim prétendent qu'un étranger ne détient pas de « compréhension subjective », soit la compréhension du monde social habité par les membres du groupe dans lequel l'étranger essaie de s'intégrer. Ainsi, il pourrait percevoir les interactions avec les membres de ce groupe en tant qu'une série de crises. Conséquemment, un des plus grands problèmes rencontrés par les étrangers est le manque de sécurité. Les étrangers ne comprennent pas suffisamment leur nouvel environnement, ni les manières de communiquer de ses habitants. De leur côté, les membres de ce nouvel environnement ne connaissent pas toutes les particularités de chacun des étrangers, même si parfois ils peuvent avoir certaines informations sur la culture de ceux-ci. Leur

impression initiale des étrangers serait donc formée par une impression abstraite ou catégorique, soit par des stéréotypes (Gudykunst, Kim 1984, p. 21).

Selon Gudykunst et Kim, nos manières de communiquer sont inconscientes et sont guidées par ce que Abelson (1976) appelle des « scripts ». Lorsqu'une personne est confrontée à une interaction, elle a besoin d'une sorte de guide de comportement dans la situation donnée. Alors les scripts représentent des séries de comportements standardisés auxquels l'individu recourt souvent. Les scripts sont appris dans l'enfance, lorsque l'individu socialise dans sa culture. Ils sont aussi appris à l'âge adulte, lorsque la personne est confrontée aux nouvelles interactions. Lorsque l'individu a suffisamment d'expérience avec le même événement, il n'a plus besoin d'ajuster consciemment son comportement. Au contraire, la personne devient beaucoup plus consciente de ses comportements dans un nouveau contexte. De la même manière, Gudykunst et Kim concluent que l'individu est beaucoup plus conscient de son comportement lorsqu'il communique avec les étrangers que lorsqu'il interagit avec les personnes connues ou provenant de la même culture (Gudykunst, Kim 1984, p. 23).

En même temps, les sociologues soulignent que la communication avec les étrangers nécessite les mêmes processus que la communication avec les gens connus ou les gens de notre propre culture. Puisque les étrangers nous ne sont pas connus, nous sommes plus conscients de notre comportement lorsque nous communiquons avec eux et nous basons nos prédictions sur des stéréotypes. Selon Gudykunst et Kim, les stéréotypes sont nécessaires et inévitables. Néanmoins, ils nuisent à la bonne communication dans le cas où ils nous empêchent de voir les différences individuelles ou de recourir aux données psychoculturelles afin de faire des inférences et des prédictions sur le comportement de l'étranger (Gudykunst, Kim 1984, p. 28).

### **3.5.2 Choc culturel**

Lorsqu'une personne fait face à une nouvelle culture, les valeurs, traditions et comportements de sa culture d'origine affrontent ceux de la culture hôte. Le degré de cet affrontement dépend du degré de similitude entre les deux cultures. Ainsi, plus les cultures se ressemblent, moins l'immigrant sentira le stress d'acculturation. Les caractéristiques personnelles y jouent aussi un rôle important : la durée du contact avec la nouvelle culture, le niveau de formation, l'âge, le sexe, la langue, la race, le revenu

d'emploi ainsi que la force psychologique et spirituelle affectent le degré du stress d'acculturation. Par exemple, les jeunes personnes s'adaptent plus facilement aux nouvelles cultures que les personnes plus âgées dont les comportements seraient déjà figés (Neuliep 2009, p. 375).

Il résulte de cet affrontement culturel que l'individu peut se retrouver dans une situation de désorientation, de conflit et d'anxiété. Ce phénomène est appelé le choc culturel. Le terme « choc culturel » a été employé pour la première fois par Kalervo Oberg (1954). L'anthropologue voyait le choc culturel en tant qu'effet associé à la tension et à l'anxiété que vit une personne qui entre dans un nouvel environnement culturel. En se référant à Winkelman (1994), Neuliep définit le choc culturel en tant qu'« expérience à plusieurs phases que vit une personne qui entre en contact avec une nouvelle culture et qui se retrouve sous une influence de différents facteurs de stress »<sup>28</sup> (Neuliep 2009, p. 385).

La plupart des modèles du choc culturel comprend quatre stades et ils le voient comme un processus curviligne, soit qui représente une courbe en « U » (Neuliep 2009, p. 386). La première phase du choc culturel, soit le stade de la lune de miel ou bien le stade touristique, est caractérisée par une euphorie qu'éprouve la personne dans un nouvel endroit. Cette phase est comparable à ce qu'éprouvent les gens lorsqu'ils sont en voyage pendant une lune de miel, des vacances ou un voyage d'affaires. Le stress lié aux différences culturelles est assez facilement supporté et peut même paraître drôle. Au cours de cette étape, l'interaction entre la culture hôte et les nouveaux arrivants se réalise à travers les principales institutions culturelles, telles que musées, hôtels, restaurants, etc. Ce stade du choc culturel est temporaire et peut durer quelques semaines ou moins.

Ensuite, l'individu entre dans la phase du choc culturel actif. Lorsque les individus réalisent qu'ils ne sont pas en mesure d'interagir effectivement avec leur nouvel environnement, les sentiments d'euphorie se transforment en frustration, tension et anxiété. Les échecs qui paraissaient insignifiants au début deviennent maintenant une source de préoccupation. L'individu a besoin d'investir beaucoup plus d'énergie consciente qu'il ne le faisait dans un environnement familier, ce qui résulte en une surcharge cognitive et produit de la fatigue. Le choc culturel constitue à la fois le résultat de ces surcharges cognitives qui sont expliquées par les stress psychologique et physique que vit l'individu

---

28 Nous traduisons.

dans un nouveau milieu (Neuliep 2009, pp. 386-387). Neuliep cite Winkelman à ce propos : « La vie ne fait plus de sens et l'individu peut se sentir impuissant, désorienté, méprisé par les autres ou traité comme un enfant » (Neuliep 2009, p. 387). En se référant à Walt Lonner (1986) ainsi qu'à Churchman et Mitrani (1997), Neuliep présente un schéma regroupant les facteurs qui influencent les effets et la nature du choc culturel chez l'individu<sup>29</sup> (Neuliep 2009, p. 388) :

---

29 Nous traduisons.

***Facteurs interpersonnels***

Âge  
 Voyages antérieurs  
 Connaissance des langues  
 Débrouillardise  
 Indépendance  
 Courage  
 Tolérance de l'ambiguïté

***Facteurs biologiques***

Éducation physique  
 Besoins médicaux ou alimentaires  
 Tolérance des disruptions  
 biorythmiques

***Facteurs intrapersonnels***

Réseaux d'appui social  
 Relations interculturelles  
 Relations intraculturelles

***Facteurs de contrôle***

Degré du contrôle que la  
 personne a sur le déménagement  
 dans un nouveau pays

**Degré du choc culturel*****Facteurs géopolitiques***

Tensions sur le plan  
 international, national,  
 régional ou local

***Facteurs spatiaux***

Durée du séjour  
 Emplacement géographique

***Similarité culturelle***

Degré de similarité entre la culture  
 d'origine et la culture hôte

***Attitudes/politique de la culture hôte***

Politique de l'immigration  
 Racisme  
 Stéréotypes sur les nouveaux  
 arrivants  
 Discrimination

***Qualité de l'information***

Quantité et qualité de  
 l'information sur le nouvel  
 environnement  
 Chaînes de communication  
 Exposition aux médias

Ce schéma a beaucoup en commun avec le modèle d'acculturation de John W. Berry, qui prend également en compte des variables situationnelles (des phénomènes culturels) et des variables personnelles (des phénomènes psychologiques) (Berry 1997, p. 15). La présentation de ces facteurs est très pertinente pour l'analyse des résultats de notre recherche car, en parlant de leurs expériences d'intégration, de leur vision de l'intégration réussie et du rôle des activités organisées par la communauté russophone à Sherbrooke, les participants à notre recherche parlent de la majorité des facteurs mentionnés ci-dessus.

Certaines personnes ne se remettent pas du stade du choc culturel et retournent dans leurs pays d'origine afin de limiter leurs interactions avec la culture hôte. Dans ce cas, la personne ne passera pas par l'étape de l'acculturation. Le rétablissement du choc culturel se passe dans la troisième phase du choc culturel, l'ajustement ou la réorientation. Au cours de cette étape, l'individu réalise que les problèmes associés à la culture hôte sont expliqués par les différences dans les valeurs et comportements des deux cultures et par son inhabilité initiale à comprendre et accepter la nouvelle culture. Ainsi, la personne commence à chercher des stratégies efficaces de résolution de conflits et développe une vision plus positive de la culture hôte. Cette phase est généralement lente et se déroule par étape de mini-crisis (Neuliep 2009, p. 388).

Enfin, l'individu procède vers le stade d'adaptation, soit celui de l'acculturation. À cette étape, il participe activement dans la culture hôte en appliquant ses nouvelles stratégies de résolution de problèmes avec succès. Selon Kim, cité dans Neuliep, à cette étape, les gens vivent une transformation culturelle. C'est dire que toutes les demandes externes de la culture hôte sont suivies par des réponses internes cohérentes de l'individu. Il développe alors une compétence communicationnelle avec la société d'accueil. Il résulte de ses succès que la personne cultive une santé psychologique, une identité interculturelle et un sentiment d'intégration (Neuliep 2009, pp. 388-389).

Comme nous l'avons déjà mentionné, la plupart des modèles du choc culturel comprennent quatre phases. Néanmoins, Neuliep rappelle que selon certaines approches, par exemple celle de Furnham et Bochner (1986), le processus de choc culturel représente deux courbes «U» ou lieu d'une, car l'individu vit un autre choc culturel – le choc culturel inverse – lorsqu'il revient dans son pays d'origine (Neuliep 2009, p. 390).

Prenant en compte que tous les stades du choc culturel sont présents dans les témoignages des participants de notre recherche, nous considérons que ce concept sert de base aux autres concepts figurant dans notre cadre théorique. Par exemple, les concepts de l'anxiété et de l'incertitude étudiés par Gudykunst favoriseront la compréhension du deuxième stade du choc culturel, tandis que la médiation culturelle, qui implique une participation active dans la vie socioculturelle, s'inscrira dans la dernière phase, où l'immigrant prend une part active dans la culture hôte.

### 3.5.3 Nostalgie

Lorsqu'on parle de la confrontation à une culture étrangère et du maintien d'une cohérence identitaire interne, il est aussi important de mentionner le concept de nostalgie, car celle-ci serait causée par l'écart entre le passé et le présent d'un individu (Deciu Ritivoi, p. 30). Deciu Ritivoi remarque que les étrangers faisant face au choc culturel et à la nostalgie manifesteraient les mêmes symptômes (Deciu Ritivoi 2002, p. 4). Introduit en 1678 par Hofer, le concept de nostalgie faisait référence à une maladie, à une « affliction de l'imagination ». Cela signifie que les individus affectés par la nostalgie deviendraient graduellement obsédés par des réminiscences, souvent idéalistes et idéalisées, sur leurs pays d'origine (Deciu Ritivoi, pp. 15-16). Ainsi, résume Deciu Ritivoi, certains chercheurs comme Boym (2001) prétendent que la nostalgie témoignerait d'un échec d'ajustement aux changements (Deciu Ritivoi, p. 20). L'étude de Fisher (1989) citée par Deciu Ritivoi, confirme à son tour que les étrangers sont souvent préoccupés par le passé et qu'ils souffrent des mêmes symptômes physiques que ceux qui vivent le choc culturel. Pourtant, cela n'empêcherait pas les immigrants de bien fonctionner au présent. Au contraire, la « régurgitation réflexive » constitue une manière de s'adapter aux changements et facilite la transition au présent. Autrement dit, la nostalgie permet à l'individu de réfléchir sur son passé, sur son appartenance et sur la continuité et n'exclut guère le présent (Deciu Ritivoi, p. 31).

Spreckels et Kotthoff concluent qu'à l'époque de la mondialisation, la construction de l'identité n'est plus attachée à un lieu précis. Les perceptions modernes du temps, de l'espace et de la culture se recoupent avec les « communautés imaginées » (Spreckels et Kotthoff 2007, p. 434). Stuart Hall souligne à son tour que les cultures « transgressent les limites politiques de l'État-nation » et que les

nouvelles technologies ont desserré le lien entre culture et « localisation » (Hall 2008, p. 338). Il est donc difficile de dire aujourd'hui d'où vient exactement une culture.

Nous considérons que les concepts d'identités culturelles et de nostalgie sont pertinents pour l'analyse de nos entrevues, car ils sont nettement liés à l'intégration dans une nouvelle culture. Le concept de communauté imaginaire est aussi important dans le cadre de notre recherche pour deux raisons. Premièrement, il nous aide à comprendre l'essence du mot « russophone » dans le cas de la communauté russophone à Sherbrooke. Deuxièmement, nous utilisons l'approche de Stuart Hall sur les communautés imaginaires afin d'expliquer les transformations de la culture russophone et de son rôle à partir des ruptures historiques dans la société.

#### **3.5.4 Théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel**

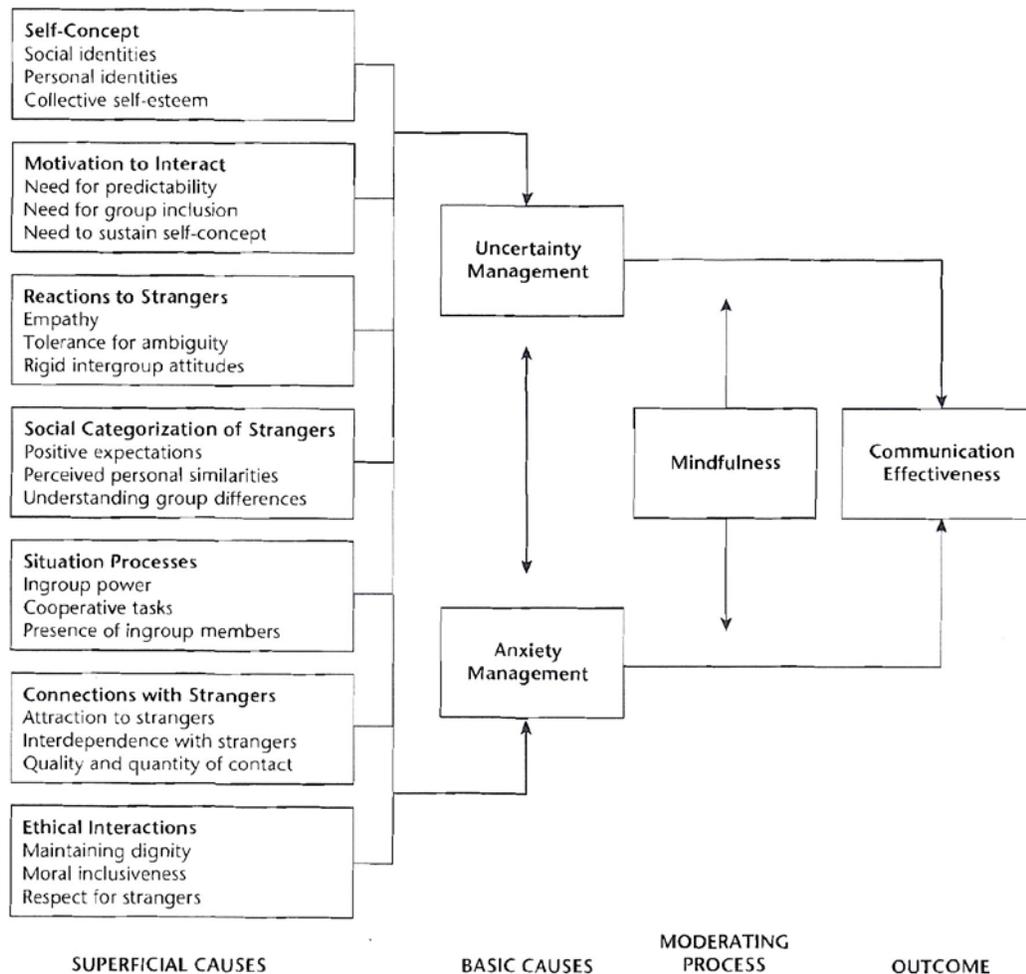
Les différences dans les objectifs des immigrants et des résidents temporaires résulteraient en des différences dans leurs manières de s'intégrer dans la culture hôte. Par exemple, selon Gudykunst, les résidents temporaires ne changent pas généralement leurs identités culturelles, tandis que les immigrants pourraient le faire. La théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel se veut un outil pratique pour l'ajustement des résidents temporaires (Gudykunst 2005, p. 420). Néanmoins, nous la considérons tout à fait applicable dans le cadre de notre recherche. Nous croyons que même si la nature de l'adaptation dans la culture hôte des immigrants et des résidents temporaires peut varier, les deux catégories partagent l'objectif de l'ajustement dans cette culture.

La prise de conscience constitue un modérateur clé dans le processus d'ajustement interculturel. Être conscient veut dire créer de nouvelles catégories, s'ouvrir aux nouvelles informations et reconnaître d'autres perspectives. Lorsque les étrangers sont conscients de leurs interactions, ils focalisent sur le processus de communication avec les membres de la culture hôte et non pas sur ses conséquences (Gudykunst 2005, p. 423).

Gudykunst prétend que l'anxiété et l'incertitude constituent des « causes basiques » influençant l'ajustement interculturel. Les autres variables présentées dans la théorie sont des « causes superficielles ». L'influence de ces « causes superficielles » sur l'ajustement culturel dépend beaucoup

de l'anxiété et de l'incertitude (Gudykunst 2005, p. 426).

**Représentation schématique de la théorie de l'anxiété/incertitude (Gudykunst 2005, p. 426):**



### 3.5.4.1 « Causes basiques »

Gudykunst évoque deux types d'incertitude qui affecteraient la manière des étrangers de percevoir la société d'accueil. L'incertitude prédictive fait référence à l'inaptitude à prédire les attitudes, sentiments, valeurs et comportements des membres de la société d'accueil. L'incertitude explicative présuppose l'incertitude par rapport à l'explication de ces attitudes et comportements. Les gens éprouvent plus d'incertitude lorsqu'ils communiquent avec les membres des autres cultures qu'avec les membres de leur culture d'origine. Lorsque le niveau d'incertitude se trouve au-dessus ou au-dessous du seuil

minimum ou maximum de l'incertitude<sup>30</sup> de l'individu, il ne peut pas communiquer ou s'intégrer adéquatement dans la culture hôte. Si le niveau d'incertitude est au-dessus du seuil maximum de l'incertitude de l'individu, les comportements des membres de la société d'accueil sont perçus comme imprévisibles et l'étranger n'a pas de confiance en ses prédictions ou explications par rapport à la culture hôte. Si le niveau d'incertitude est au-dessous du seuil minimum de l'incertitude de l'individu, l'étranger devient trop confiant, ce qui résulte souvent en des interprétations erronées du comportement des membres de la société d'accueil. Ainsi, l'ajustement dans une nouvelle culture nécessite que le niveau d'incertitude se situe entre les deux seuils (Gudykunst 2005, pp. 421-422).

L'anxiété<sup>31</sup> est un équivalent affectif de l'incertitude. L'anxiété constitue un sens généralisé de déséquilibre et elle est basée sur l'anticipation des conséquences négatives des interactions avec les membres de la société hôte. Comme dans le cas de l'incertitude, si le niveau d'anxiété est au-dessus du seuil maximum de l'anxiété de l'individu, l'attention de l'individu n'est portée que sur son anxiété et non pas sur sa capacité à s'ajuster (Gudykunst 2005, p. 422). Si le niveau d'anxiété est au-dessous du seuil minimum de l'anxiété de l'individu, l'étranger ne se sent pas concerné par ce qui se passe dans ses interactions avec la société d'accueil. Le niveau d'anxiété qui se trouve entre les deux seuils peut constituer un type de réponse sociale caractérisé par une forte capacité d'adaptation (Gudykunst 2005, pp. 422-423).

Lorsque l'individu interagit avec la société d'accueil, son anxiété serait causée par des attentes négatives. En se référant à Stephan et Stephan (1985), Gudykunst prétend que l'étranger craint quatre types de conséquences négatives de ses interactions avec les membres de la société hôte : conséquences négatives pour le concept de soi ; conséquences négatives liées aux comportements ; évaluations négatives par les membres de la société d'accueil et évaluations négatives par les compatriotes de l'étranger dans la société hôte (Gudykunst 2005, p. 423). Gudykunst conclut que lorsque le niveau d'anxiété et d'incertitude est trop élevé, la personne ne peut pas s'adapter à la culture hôte.

---

30 Le seuil minimum ou maximum de l'incertitude est le niveau minimum ou maximum d'incertitude que la personne peut subir sans pourtant cesser de croire qu'elle est encore en mesure de prédire le comportement des membres de la société hôte suffisamment pour pouvoir interagir avec elle confortablement (p. 422).

31 Dans sa théorie, Gudykunst parle de l'anxiété-état et non pas de l'anxiété-trait.

### 3.5.4.2 « Causes superficielles »

#### 1. Concept de soi

La première de ces causes est le concept de soi qui constitue la perception que l'individu a de lui-même. Gudykunst explique que l'individu a plusieurs identités sociales et personnelles, mais que souvent une seule identité prédomine dans ses comportements. L'identité qui prédomine dans les comportements de l'étranger au cours de ses interactions avec la société d'accueil constitue son identité culturelle. Dans le cas de l'adaptation à long terme des immigrants, cette identité peut se transformer et se baser sur la culture hôte. D'habitude, nous n'observons pas cette tendance chez les résidents temporaires (Gudykunst 2005, pp. 427-428). En effet, nous avons remarqué, au cours de nos entrevues, que les objectifs des immigrants et des résidents temporaires varient et donc les objectifs et les modalités de leur adaptation peuvent également varier. Deux participants à notre recherche sont arrivés au Québec dans le cadre d'un contrat de travail et même s'ils y résident depuis plusieurs années, ils ne se perçoivent pas comme « immigrants » et ne voient pas l'intégration comme un de leurs principaux objectifs.

L'ajustement culturel est facilité si la personnalité de l'étranger est similaire aux personnalités prototypiques existant dans la culture hôte. L'estime de soi influence aussi la gestion de l'anxiété/incertitude au cours des interactions avec la société d'accueil : plus l'estime de soi est élevée, plus la personne est en mesure de gérer l'anxiété/incertitude (Gudykunst 2005, pp. 428-430).

#### 2. Motivation à interagir avec les membres de la société hôte

En se référant à Turner (1988), Gudykunst remarque que les étrangers sont plus motivés à communiquer avec la société hôte lorsque leurs besoins sont satisfaits. Dans le cadre de la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude, quatre besoins sont primordiaux : besoin de prédictibilité, d'inclusion dans le groupe, d'évitement de l'anxiété et de maintien des concepts de soi. Si les comportements des membres de la société d'accueil sont prévisibles, soit qu'ils correspondent aux prédictions de l'étranger, ils favoriseraient la confirmation des concepts de soi et assureraient l'inclusion dans le groupe. Lorsque les concepts de soi de la personne sont confirmés, elle se sent confiante dans ses interactions avec les autres. Alors si l'étranger ne réussit pas à bien communiquer avec les membres de la culture hôte, son besoin d'inclusion dans le groupe ne sera pas satisfait (Gudykunst 2005, pp. 430-431).

### 3. Réactions face aux membres de la société hôte

La tolérance à l'ambiguïté influencerait le type d'informations que l'individu collectera à propos des membres de la culture hôte. Une tolérance limitée de l'ambiguïté présuppose que l'individu perçoit les situations ambiguës comme menaçantes. Dans ce cas, la personne base ses perceptions de la société d'accueil sur ses premières impressions avant que toutes les informations ne lui soient disponibles. Au contraire, la haute tolérance à l'ambiguïté favoriserait l'ouverture aux nouvelles informations sur l'individu lui-même et sur la nouvelle culture (Gudykunst 2005, pp. 432).

### 4. Catégorisation sociale des membres de la société hôte

Les catégorisations sociales réfèrent aux manières dont les individus ordonnent leur environnement en regroupant les gens dans des catégories qui leur sont compréhensibles. Les gens ont tendance à voir leur propre culture comme étant plus différenciée qu'une culture étrangère. Plus les étrangers sont informés à propos de la culture hôte et plus ils y perçoivent des variations, moins ils ont tendance à voir la société hôte d'une façon négative. Gudykunst souligne que l'écart entre les attentes et les expériences réelles est un des problèmes de l'ajustement psychologique. Il est donc important de gérer ses réactions lorsque les stéréotypes négatifs sont activés afin d'éviter les réponses fondées sur des préjugés (Gudykunst 2005, pp. 434-435).

### 5. Processus situationnels

Les scripts que les gens activent dans les différents contextes dirigent leur comportement dans une situation donnée. Souvent les étrangers ne savent pas quels scripts sont utilisés dans la culture hôte, ainsi ils ne se sentent pas responsables de leurs interactions avec elle. Les conditions des interactions sont aussi importantes. Lorsque les étrangers et les membres de la société d'accueil travaillent en coopération sur un objectif commun, ils n'éprouvent pas de haut niveau d'anxiété et sont confiants en ce qui concerne la prédiction des comportements des membres de la culture hôte (Gudykunst 2005, pp. 436-437).

### 6. Connexions avec les membres de la société hôte

La qualité et la quantité des contacts que les étrangers entretiennent avec la société d'accueil a aussi un impact sur l'anxiété et ainsi sur l'ajustement interculturel. Par exemple, plus les étrangers

communiquent verbalement avec les membres de la culture hôte, moins ils ont d'incertitude par rapport au comportement de ces derniers ; plus leur contact avec les membres de la société d'accueil est de qualité, plus d'informations ils peuvent obtenir sur la culture hôte. Le développement des amitiés avec les membres de la société d'accueil et la satisfaction suite à ces amitiés facilitent l'ajustement interculturel. Les membres de la société d'accueil constituent un appui informatif pour les étrangers, par exemple en ce qui concerne les problèmes linguistiques et académiques. Néanmoins, en se référant à Bochner (1977), Gudykunst avance que les compatriotes peuvent représenter une source importante du support social pour les étrangers. Le sociologue conclut que l'ajustement interculturel est plus efficace si l'étranger reçoit en même temps le support de la part de la société d'accueil et de ses compatriotes (Gudykunst 2005, pp. 438-439).

#### 7. Interactions éthiques avec les membres de la société hôte

Gudykunst prétend que souvent les étrangers perçoivent négativement le comportement des membres d'une nouvelle culture, ce qui nuit à leur interaction avec les membres de cette culture et à leur ajustement. Si les gens sont inclusifs du point de vue moral, ils ont tendance à croire que les autres adopteraient la même attitude. Aussi, lorsque les étrangers s'attendent à être traités d'une manière égale, ils éprouvent moins d'anxiété au cours de leurs interactions avec la société d'accueil (Gudykunst 2005, p. 440).

Finalement, la maîtrise de la langue du pays d'accueil est un autre facteur qui facilite les interactions avec la société d'accueil ainsi que l'adaptation socioculturelle et psychologique, car cette compétence augmente l'habilité à gérer l'incertitude. En suivant les propos de Kim (1991), Gudykunst ajoute que les étrangers maîtrisant la langue du pays d'accueil sont appréciés davantage par les membres de la culture hôte (Gudykunst 2005, p. 442).

#### **3.5.4.3 Différences interculturelles comme facteur d'ajustement**

Gudykunst accorde une importance particulière aux différences interculturelles comme facteur d'ajustement. Par exemple, il précise que l'ouverture aux étrangers varie selon les cultures. En citant Kim (2001), Gudykunst explique que l'ouverture aux étrangers présuppose que la société est prête à accueillir les étrangers en leur fournissant des opportunités de participation dans l'interaction sociale de

cette société. Plus la société d'accueil est ouverte aux étrangers, plus les étrangers se sentent à l'aise et moins d'anxiété ils vivent dans leurs interactions avec cette société (Gudykunst 2005, p. 444).

Le type d'information que les gens visent à obtenir afin de gérer leur incertitude dépend aussi du facteur « individualisme-collectivisme » des cultures. Les membres des cultures individualistes chercheraient des informations basées sur la personne, telles que les valeurs et les attitudes. Les membres des cultures collectivistes privilégieraient les informations relationnelles, soit basées sur le groupe, telles que l'âge, le statut et les affiliations aux groupes. En outre, selon Gudykunst, les étrangers auraient plus de difficulté à s'adapter dans les cultures collectivistes que dans les cultures individualistes, car le niveau d'évitement de l'incertitude est élevé dans les cultures collectivistes (Gudykunst 2005, pp. 445-446). Gudykunst avance que certains facteurs variables selon les cultures ont un impact sur l'ajustement interculturel. Dans son article « Uncertainty Reduction And Predictability Of Behavior In Low- And Hi-Context Cultures : An Exploratory Study » (1983), il étudie davantage ces facteurs en comparant les groupes culturels qui devraient avoir des modèles de communication différents. Nous jugeons cette étude exploratoire très pertinente pour notre recherche étant donné que les pays de l'ex-URSS font partie des cultures à contexte haut, tandis que le Canada fait partie des cultures à contexte bas (Copeland, Griggs 1985). Étudier les différences qui existent dans ces cultures sur ce plan nous semble important pour comprendre l'intégration des immigrants russophones dans la société québécoise.

Edward T. Hall (1976) a été le premier à proposer de séparer les cultures selon les contextes:

« La communication ou le message à contexte haut est celle ou celui où la plupart des informations se trouvent soit dans le contexte physique, soit sont incorporées dans la personne, tandis qu'il n'y a pas beaucoup d'informations dans la partie codée et explicite du message. La communication à contexte bas est exactement le contraire : la majeure partie des informations réside dans le code explicite<sup>32</sup> » (Gudykunst 1983, p. 50).

Lorsque les étrangers entrent en contact, leur premier objectif est de réduire l'incertitude. La réduction de l'incertitude commence par la recherche d'informations qui permettraient aux interlocuteurs de produire des attributions rétroactives, soit faire des explications, et proactives, soit faire des prédictions. L'interrogation et la révélation de soi font partie des stratégies de la collecte des informations

---

32 Hall cité dans Gudykunst. Nous traduisons.

(Gudykunst 1983, p. 49). Nous présentons ici les résultats des recherches de Gudykunst (1983) qui nous semblent importants pour notre mémoire :

1. Les membres des cultures à contexte haut sont plus prudents lors des premières interactions avec les étrangers que les membres des cultures à contexte bas. Ce résultat appuie la position des chercheurs comme Barnlund (1975) et Nakane (1974) qui prétendent que les gens des cultures à contexte haut évitent des interactions avec les étrangers.
2. Les membres des cultures à contexte bas s'engagent plus dans la communication non-verbale que les membres des cultures à contexte haut.
3. Dans les cultures à contexte haut, les situations ambiguës ne sont pas bien tolérées. Tous les types de situation renvoient donc à un comportement prescrit dans ces cultures. Pour cette raison, l'information de *background* en lien avec le contexte donné augmenterait la confiance attributionnelle<sup>33</sup> et pourrait être culturellement généralisée, c'est-à-dire la confiance attributionnelle basée sur les informations de *background* augmente chez les membres des deux types de culture.

Un autre facteur de l'ajustement interculturel soulevé par Gudykunst est la masculinité-féminité culturelle. Les membres des cultures dites masculines, où les rôles des hommes et des femmes sont très différenciés, font plus de distinction entre les relations entre les hommes et les femmes, que les membres des cultures féminines où il n'y a pas beaucoup de différenciation des rôles des hommes et des femmes. Ainsi, les femmes étrangères issues d'une culture masculine auraient moins de difficulté à s'adapter à une culture féminine qu'une femme étrangère issue d'une culture féminine aurait de difficulté à s'adapter à une culture masculine (Gudykunst 2005, p. 446).

### **3.6 Position théorique personnelle**

Dans le contexte du XXI<sup>e</sup> siècle et de la mondialisation, il nous semble très juste de concevoir la culture à l'instar des interactionnistes, soit en tant que processus dépendant des interactions entre les individus. Nous associons ainsi la culture aux relations dynamiques qui conduisent ses acteurs à des transformations respectives. Cette position nous semble la plus appropriée pour parler des activités

---

33 La confiance attributionnelle renvoie au degré de compréhension et de prédiction des comportements des autres.

culturelles de la communauté russophone à Sherbrooke, surtout si on la considère « russophone », en tant qu'identité ethnique symbolique, comme le suggèrent les recherches de Billette (2005). Herbert J. Gans explique que l'ethnicité symbolique est caractérisée par une allégeance nostalgique envers la culture de l'immigrant, envers son ancien pays et par une affection et une fierté vis-à-vis des traditions de ce pays, sans que cet immigrant les pratique nécessairement dans la vie de tous les jours. Pourtant, tous les modèles culturels symboliques poursuivent un objectif pragmatique : être visibles et compréhensibles aux yeux des immigrants des prochaines générations (Gans 1979, p. 9). Nous croyons que la médiation culturelle, conçue comme un modèle d'action, est très liée à ce besoin de visibilité de la communauté russophone.

Même si on a vu qu'initialement, la médiation culturelle au Québec était considérée en tant que solution à l'exclusion culturelle de certaines couches sociales face à la fragmentation des publics, ses objectifs aujourd'hui sont encore plus ambitieux. Elle vise le rapprochement entre l'art et ses destinataires, la participation active des citoyens dans la vie socioculturelle et le développement du dialogue entre les cultures (Lafortune 2012 ; Caune 1999). Donc, nous nous positionnons parmi les chercheurs qui lient la culture à la communication, car les deux ne se limitent pas à un simple échange informationnel, mais constituent un moyen de participation et d'action dans une société. À la lumière des travaux en lien avec notre sujet de recherche, nous trouvons que les principes à la base de la médiation culturelle, décrits dans le cadre théorique, favoriseraient la mise en relation entre les immigrants russophones et la société d'accueil. D'un côté, cela permettrait la sensibilisation du public québécois à la diversité culturelle et favoriserait ainsi l'ouverture de la communauté locale aux nouveaux arrivants. De l'autre, les contacts des immigrants et des Québécois via leur participation active à la vie culturelle de la société contribueraient à une meilleure intégration à l'emploi et à l'accès aux services publics des immigrants. Ainsi, nous percevons la médiation culturelle à la fois comme un moyen de répondre au besoin des immigrants russophones en terme de visibilité et de transmission culturelles, et comme une stratégie d'atteinte des objectifs d'une meilleure intégration et de rétention des immigrants dans les régions au Québec.

Suite à l'approche de Caune (1999), nous reconnaissons la nécessité d'étudier un phénomène culturel sans exclure aucun des termes qui le constitue. Ainsi, nous prenons en compte à la fois l'individu-sujet (les immigrants russophones), l'intentionnalité des sujets (les raisons pour lesquelles la communauté de

la langue russe organise ses activités) et le cadre socioculturel (le contexte socioculturel et historique de l'immigration des russophones de notre corpus).

## **CHAPITRE 4 :**

### **MÉTHODOLOGIE**

Notre expérience sur le terrain avec la communauté de la langue russe de l'Estrie (le comité organisateur nous a invitée à participer à certains événements) nous a conduite aux questionnements qui ont inspiré notre mémoire et sa méthodologie. Nous croyons qu'une recherche de type qualitatif est la plus appropriée pour une étude de cas exploratoire. La nature de notre objet de recherche, notre problématique et notre position théorique déterminent la priorité que nous accordons à l'étude de « la réalité telle que la vivent les sujets », d'où l'importance d'interroger les sujets « d'une façon ouverte, sans faire appel à un questionnaire structuré et inflexible » (Poisson 1983, p. 371). Ainsi, nous avons choisi d'effectuer une série d'entrevues individuelles semi-dirigées, car l'entrevue « permet à l'observateur participant de confronter sa perception de la "signification" attribuée aux événements par les sujets à celle que les sujets expriment eux-mêmes» (Lassard-Hébert, Boutin, Goyette 1997, p. 105). L'entretien semi-dirigé est caractérisé par une ouverture relative des questions-guides dont la formulation et l'ordre peuvent varier d'une entrevue à l'autre, ce qui favorise un échange ouvert et naturel entre le chercheur et le participant (Quivy, Van Campenhoudt 2006 p. 174). Ainsi, nous trouvons ce type d'entretien le plus approprié pour les objectifs de notre recherche, soit l'analyse du sens que les acteurs sociaux (des immigrants russophones de Sherbrooke) donnent à la culture et aux pratiques culturelles de la communauté russophone de Sherbrooke.

Le travail de terrain, qui dès le début a inspiré la présente recherche, constitue le deuxième pilier de notre cadre méthodologique. Afin de réaliser les objectifs de notre recherche exploratoire, nous avons recouru à l'observation directe en tant que méthode complémentaire aux entretiens individuels. Autrement dit, nous avons continué de nous impliquer dans l'organisation des événements de Sherbrus et d'échanger avec ses membres, ce qui a approfondi notre connaissance expérientielle du terrain. Dans ce sens, en nous inspirant des chercheurs de l'École de Chicago qui considèrent la ville comme « un laboratoire social » (Lutters, Ackerman 1991, p. 3), nous voyons ces événements culturels comme autant d'occasions d'observer quels sens les immigrants russophones donnent à leur culture et quel rôle

celle-ci semble jouer dans leur intégration dans la société québécoise. Même si l'École de Chicago prétendait que de telles observations empirico-naturalistes étaient surtout appropriées pour les études du contexte urbain, nous trouvons que cette approche pourrait être très pertinente pour appuyer notre recherche, car elle permet de voir « l'homme dans son habitat naturel » (Lutters, Ackerman 1991, p. 3). Contrairement à l'entrevue, où les phénomènes sont étudiés à partir des déclarations des sujets, l'observation directe permet d'étudier les comportements au moment de leur production immédiate (Quivy, Van Campenhoudt 2006 p. 177).

Étant nous-même russophone au Québec, nous reconnaissons le biais dont nous sommes porteuse. Ayant vécu dans plusieurs pays, russophones et d'autres langues, nous sommes venue au Québec par passion pour cette province canadienne et la langue française. Nous avons donc un point de vue très personnel sur le sujet de notre mémoire. Cela dit, nous tenons à souligner que même si une parfaite objectivité serait inatteignable, nous adoptons une posture réflexive afin de réduire au maximum nos biais personnels. Nous souhaitons dire par cela que nous mènerons une réflexion constante sur le processus et le résultat de notre recherche. Nous restons en même temps consciente des circonstances qui influencent nos réponses internes et externes ainsi que notre relation avec le sujet et les participants (Dowling 2006, p. 6).

#### **4.1 Entretiens individuels**

Notre recherche porte sur le rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie et s'intéresse à la vision des immigrants russophones sur eux-mêmes. Ainsi, la structure des entrevues repose sur l'expérience des participants et non pas sur celle du chercheur. Nous ne voulions donc pas restreindre l'interaction avec nos participants par les limites très définies d'une entrevue structurée. En même temps, notre sujet étant assez vaste, nous n'avons pas risqué d'opter pour un entretien non structuré, où le chercheur propose un thème général en laissant le participant en choisir l'orientation. L'entrevue semi-dirigée nous a semblé être un juste milieu entre les deux types d'entretien :

« L'entrevue semi-dirigée consiste en une interaction verbale animée de façon souple par le chercheur. Celui-ci se laissera guider par le rythme et le contenu unique de l'échange dans le but d'aborder, sur un mode qui ressemble à celui de la conversation, les thèmes généraux qu'il souhaite explorer avec le participant à la recherche. Grâce à cette interaction, une compréhension riche du phénomène à l'étude sera construite conjointement avec

l'interviewé » (Savoie-Zajc 2009, p. 340).

Cette prise en compte de la vision unique de chacun des participants à la recherche, à travers l'interaction, s'inscrit bien dans notre position théorique personnelle, c'est-à-dire l'approche interactionniste. Puisque nous cherchons à connaître la perspective des immigrants russophones, chercher un contact personnel avec ces derniers nous paraît très important. « Dans le cadre d'une pareille interaction humaine et sociale, le participant à la recherche est en mesure de décrire, de façon détaillée et nuancée, son expérience, son savoir, son expertise » (Savoie-Zajc 2009, p. 342). En effet, le fait d'avoir rencontré nos participants dans les endroits de leur choix, d'avoir effectué l'entrevue dans leur langue maternelle et de nous être intéressée à leur expérience d'intégration a contribué à des échanges très ouverts. En outre, la forme semi-dirigée de l'entrevue a aidé nos interlocuteurs à mieux structurer et organiser leur pensée et à approfondir certains thèmes. Selon Savoie-Zajc, en enclenchant une réflexion, les questions d'un entretien « peuvent stimuler des prises de conscience et des transformations de la part des interlocuteurs en présence » (343). D'ailleurs, plusieurs participants de notre recherche ont avoué que l'entrevue les a fait réfléchir sur des questions qu'ils considèrent très intéressantes.

L'importance que nous accordons à la parole des participants nous a menée également vers une méthode de Jean-Claude Kaufmann : l'entretien compréhensif. Kaufmann accorde une place centrale à la parole de l'interviewé : « les données qualitatives recueillies *in situ* sont concentrées dans la parole recueillie, qui va devenir l'élément central du dispositif » (Kaufmann 2011, p. 9). Un des principes-clés de cette méthode est l'empathie. Le chercheur doit être sympathique envers son interlocuteur, s'intéresser sincèrement à comprendre son point de vue et les catégories au centre de son système de pensée. Il est important au cours d'un entretien compréhensif que le chercheur oublie ses opinions personnelles, mais en même temps cette méthode demande sa présence personnalisée (Kaufmann 2011). D'ailleurs, lorsque c'était pertinent au cours des entrevues, nous avons partagé nos expériences similaires à celles de nos locuteurs sans pour autant exprimer notre opinion sur les sujets abordés. L'enquêteur « doit être un étranger, à qui on peut tout dire puisqu'on ne le reverra plus. Parallèlement, le temps de l'entretien, il doit devenir aussi proche qu'un familier (p. 52) ». Kauffmann insiste sur le fait que l'anonymat doit être garanti à l'interviewé afin d'atteindre ce type de relation pendant l'entrevue. Nous avons donc remplacé les noms réels par des noms fictifs dans l'ensemble de notre

travail.

#### **4.1.1 Recrutement des participants**

Selon Kaufmann, « l'échantillon devrait être représentatif, s'approchant de la représentativité ou être défini autour des catégories précises » (Kaufmann 2011, p. 40). Dans le cas de notre recherche, il s'agissait d'étudier des membres non strictement représentatifs, mais caractéristiques de la communauté russophone. L'étude de tous les russophones de l'Estrie s'avère impossible, ne serait-ce que pour la raison du temps imparti à la recherche, tandis que l'analyse de l'échantillon représentatif de l'ensemble des russophones ne nous permettrait pas d'effectuer une analyse profonde du phénomène, « car les critères de représentativité seraient forcément très partiels et arbitraires » (Quivy, Van Campenhoudt 2006 p. 150).

En outre, l'échantillon doit être assez diversifié afin d'éviter l'erreur de la généralisation. Même si dans une recherche qualitative il est impossible d'atteindre une complète représentativité de l'échantillon, il faut au moins éviter son déséquilibre manifeste (Kaufmann 2011, p. 40-42). Notre recherche s'intéresse aux immigrants russophones de l'Estrie. Initialement, nous voulions recruter des participants résidant à Sherbrooke et à Mansonville. Sherbrooke a été choisie comme ville où la communauté russophone « officielle » de l'Estrie – Communauté de la langue russe de l'Estrie (Sherbrus) – a vu le jour, tandis que Mansonville nous a intéressée à cause de l'Église orthodoxe russe en Estrie. Néanmoins, après la soutenance de notre projet de mémoire, nous avons décidé de restreindre notre étude aux russophones de Sherbrooke et plus spécifiquement aux russophones familiers avec Sherbrus et ses activités culturelles, pour des raisons de temps et de faisabilité de la recherche. Alors, en ce qui concerne le maintien de l'équilibre de notre échantillon, celui-ci est composé uniquement des russophones de Sherbrooke ayant assisté aux activités de Sherbrus au moins une fois.

Afin de recruter les participants, nous avons mis à contribution notre réseau de connaissances personnelles au sein de la Communauté de la langue russe de l'Estrie et ciblé le groupe Facebook de Sherbrus et du Club de la langue russe de Sherbrooke. Dans les faits, l'invitation (Annexe) en russe a été publiée en février 2016 sur le groupe Facebook de Sherbrus. Celle-ci a été consultée par 58

personnes. Néanmoins, nous avons recruté la majorité de nos participants par des recommandations personnelles de la part de certains membres de la communauté russophone qui nous ont référée aux personnes pouvant être intéressées à notre recherche. La seule difficulté que nous avons rencontrée au cours du recrutement était le rendez-vous même. Deux participantes ont oublié la date du rendez-vous, tandis que deux autres ont dû la reporter. À part cela, nous n'avons connu aucune difficulté dans le recrutement de nos participants.

#### **4.1.2 Collecte des données**

Les entretiens individuels se sont déroulés en février et mars 2016 et ont duré en moyenne entre une demi-heure et une heure et demie. Préalablement, nous avons expliqué les conditions des entretiens et le jour du rendez-vous les répondants ont lu et signé le formulaire de consentement approuvé par le Comité d'éthique de la recherche des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke. Les entretiens se sont déroulés dans la langue de choix des participants (russe), selon les horaires et les lieux choisis par les répondants. Ainsi, 7 entrevues ont eu lieu dans des cafés ; 3 entrevues à l'Université de Sherbrooke ; 3 entrevues au Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke (CHUS) ; une entrevue dans une résidence patrimoniale de Sherbrooke. La souplesse des entrevues semi-dirigées et le respect des cadres de références des personnes interrogées, cumulés au choix de la langue d'entrevue permet d'atteindre un haut niveau de profondeur des échanges (Quivy, Van Campenhoudt 2006, p. 175). Nous avons enregistré sur bande sonore tous les entretiens aux fins d'analyse.

Avant de procéder aux entretiens, nous avons conçu une grille d'entrevue. Nous avons composé notre guide d'entretien sous forme de questions très précises et nous les avons même regroupées par types de question : questions principales (thème général), questions complémentaires (sous-thèmes spécifiques) et questions de clarification. Le dernier type de question a été ajouté pour nous rappeler que « l'idéal est de déclencher une dynamique de conversation plus riche que la simple réponse aux questions » (Kaufmann 2011, p. 44). Savoie-Zajc rappelle à son tour que les questions d'une entrevue semi-dirigée doivent être formulées d'une manière qui permet au répondant de fournir un témoignage riche et que les questions de type descriptif sont meilleures pour débiter la conversation (Savoie-Zajc 2009, p. 352-353). Nous nous sommes donc servie des premières questions générales pour donner le ton à l'entrevue et briser la glace. Dans la quasi-totalité des cas, après avoir partagé leur expérience en tant

qu'immigrant russophone, les informateurs se sentaient très à l'aise d'échanger sur les autres sujets plus spécifiques.

Dans le cas des entretiens compréhensifs, il est très important de laisser la place à l'interviewé et de ne pas poser des questions déterminées dans l'ordre préétabli. Kaufmann suggère d'apprendre la grille par coeur et de quasiment l'oublier pendant l'entrevue (Kaufmann 2011). Ainsi, nous avons posé les questions en ordre qui était le plus logique selon les sujets abordés par les participants eux-mêmes. Par exemple, lorsque nous avons posé la question sur l'importance de la culture dans le pays d'origine des répondants, plusieurs ont abordé la question des traditions religieuses, ce qui a préparé le terrain pour les questions sur ce sujet.

#### **4.2 Observation directe**

Laperrière explique que l'observation directe peut être distanciée lorsque la présence du chercheur sur le terrain est très discrète. En citant Peretz (1998), elle explique : « l'observation directe consiste à être le témoin des comportements sociaux d'individus ou de groupes dans les lieux mêmes de leurs activités ou de leurs résidences, sans en modifier le déroulement ordinaire » (Laperrière 2009, p. 316). L'observation directe peut être aussi participante, où « l'interférence/l'interaction entre observatrice et observés est non seulement inévitable, mais indispensable dans le processus de production de données valides sur une situation sociale délimitée » (Laperrière 2009, p. 315). Étant donné que nous nous plaçons parmi les interactionnistes et que c'est notre terrain qui a inspiré notre recherche, nous avons décidé d'utiliser les deux types d'observation d'une façon complémentaire. Ainsi, nous avons aidé le comité organisateur de la Communauté de la langue russe de l'Estrie en participant à certaines activités de Sherbrus (participation). En même temps nous avons essayé d'y tenir un rôle discret et nous n'avons pas essayé d'interagir avec le public présent aux activités de la communauté. Nous étions donc à la fois chercheuse participante et distanciée.

Rappelons que dans le cadre de notre recherche l'observation directe constitue une méthode complémentaire aux entretiens individuels. En général, nous nous sommes servie des observations pour compléter les témoignages de nos participants sur les activités organisées par Sherbrus.

### **4.2.1 Choix des activités**

Les deux premiers critères que nous avons appliqués au choix des activités à observer sont la pertinence avec notre problématique de recherche et la délimitation claire de l'espace physique et social de l'événement. Ainsi, nous n'avons pas visé des rencontres privées entre des russophones membres de Sherbrus lorsque ces activités n'avaient aucun rapport avec la communauté « officielle ». Nous voulions aussi choisir des événements différents de par leurs activités, afin d'obtenir une perspective plus englobante des activités culturelles de Sherbrus. Ainsi, au lieu de choisir d'observer plusieurs rencontres du comité organisateur, nous avons sélectionné une fête pour les enfants, une soirée consacrée à un poète russe, un concert, une soirée consacrée à une fête historique et une rencontre du comité organisateur.

Après avoir obtenu l'approbation du Comité d'éthique de la recherche des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, nous avons réussi à observer une rencontre du comité organisateur en février 2016. Nous avons ensuite constaté que la communauté de la langue russe a suspendu ses activités pour une durée illimitée. Afin d'éviter l'étirement de la période de recherche sur une durée illimitée, nous avons demandé au Comité d'éthique de nous accorder le droit d'utiliser les données obtenues pendant nos observations antérieures. Nous avons donc choisi quatre autres activités auxquelles nous avons participé au cours des deux années (2014-2016) de notre maîtrise.

### **4.2.2 Collecte des données**

Les observations directes ont eu lieu en avril 2014, en mars 2015, en décembre 2015 et en février 2016. La présidente de la communauté de la langue russe, en présence du comité organisateur, a lu et signé le formulaire de consentement pour une observation directe approuvé par le Comité d'éthique de la recherche des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke. Comme dans le cas des entrevues, nous avons garanti l'anonymat à toutes les personnes présentes aux événements observés.

En s'inspirant de Spradley (1980), Laperrière conseille de commencer le travail sur le terrain en faisant un « grand tour » de l'événement, c'est-à-dire qu'il faut débiter par repérer « systématiquement les

grands traits, relativement aux lieux et aux objets, aux événements, actions, activités et à leur durée » (Laperrière 2009, p. 324). Ensuite, le chercheur peut relever les interrelations entre les données obtenues. En nous basant sur ces conseils, nous avons conçu une grille d'observation (Annexe) divisée en deux parties. Dans la première partie, nous avons regroupé toutes les informations générales disponibles avant l'observation. Pour ce faire, nous avons tout simplement analysé l'annonce ou l'affiche de l'événement à observer (emplacement et diffusion de l'annonce, public visé, langue de l'annonce et description générale de l'annonce). Dans la seconde partie se trouvent les informations accessibles au cours de l'observation directe (nombre de personnes présentes, groupe d'âge de ces personnes, langue maternelle et nationalités du public). Dans cette partie, nous avons également noté le déroulement de l'activité (plan, thématiques abordées) et comment les personnes se regroupent avant et après l'activité (en quelles langues échangent les personnes et qui rencontre des nouvelles personnes).

Puisque dans le cas de notre étude, le travail de terrain constitue une méthode complémentaire aux entrevues individuelles, nous avons créé notre grille d'observation dans le but de développer davantage les informations que les participants ont fournies lors des entretiens. Par exemple, la langue des activités, leur thématique, la nationalité des personnes présentes pourraient nous montrer si les activités culturelles de Sherbrus favorisent ou non le contact entre les russophones et les Québécois. L'âge des personnes présentes pourrait éclairer davantage l'importance que les russophones accordent à la transmission culturelle, par groupe d'âge.

### **4.3 Analyse des données**

Notre choix de méthodologie découle logiquement de notre position théorique personnelle et de notre objet de recherche. Nous nous sommes donc inspirée de la théorisation ancrée (*grounded theory*), une méthode issue des sciences sociales dans les années 1960 et qui est basée sur l'interactionnisme symbolique (Oktay 2012, p. 8). La théorisation ancrée conçoit les données comme un processus de conceptualisation. Le chercheur génère des catégories conceptuelles à partir des données. Ensuite, ces données sont utilisées pour illustrer le concept. Même si les données ne constituent pas toujours une illustration parfaitement exacte, « le concept est sans doute une abstraction théorique pertinente à propos de ce qui se passe dans le domaine étudié (Glasser et Strauss 1999, p. 23).

Dans un premier temps, nous avons regroupé les données obtenues par sujets abordés ou bien par catégories. Par exemple, sous la catégorie « Intégration (des immigrants russophones à Sherbrooke) » nous avons regroupé toutes les informations en lien avec l'expérience d'intégration de nos participants. Dans un second temps, nous avons étudié les données du point de vue des concepts théoriques, à partir desquels nous pourrions interpréter ces données (par exemple, le concept de choc culturel nous a aidée à comprendre les témoignages de nos informateurs sur leurs défis d'intégration au Québec). Comme nous l'avons mentionné plus haut, les concepts ont été en même temps illustrés par les données obtenues. Pour y parvenir, nous avons appliqué un des principes clé de la théorisation ancrée : la sensibilité théorique, soit l'habileté du chercheur d'être analytique et de comprendre ce qui est étudié du point de vue théorique (Oktay 2012, p. 17). Donc, en nous appuyant sur notre cadre théorique, nous avons constamment confronté les données pour y repérer des différences et des similarités.

Nous nous sommes entre autres inspirée de la démarche compréhensive de Kaufmann dans le sens que nous avons aussi accordé une place importante à l'interprétation des données obtenues : « Lors de l'analyse de contenu, l'interprétation du matériau n'est pas évitée, mais constitue au contraire l'élément décisif » (Kaufmann 2011, p. 18). Ainsi, nous avons tenté d'interpréter certaines réponses de nos participants en nous appuyant moins sur des concepts théoriques que sur les cadres contextuel et historique de leurs témoignages.

#### **4.4 Limites de la méthodologie**

Malgré les forces d'une approche qualitative basée sur les entretiens individuels, par exemple l'accès direct à l'expérience des participants, elle comporte aussi ses limites. Tout d'abord, une entrevue a lieu dans un espace-temps spécifique, tandis que « l'expérience de la personne dépasse largement son discours sur celle-ci » (Savoie-Zajc 2009, p. 356). Alors il existe inévitablement un écart « entre le discours d'un individu sur ses pratiques et la réalité des pratiques décrites, et le contexte dans lequel se déroule une enquête qualitative peut avoir un effet majeur sur cette différenciation » (Mahé 2012). En recourant à l'observation directe comme une méthode complémentaire, nous pensons avoir compensé cette limite, ne serait-ce qu'en partie.

Une recherche qualitative ne peut pas faire l'objet de généralisations, ce qui constitue son autre limite. Nous avons étudié le rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie à travers un nombre restreint d'expériences russophones. D'un point de vue méthodologique, le nombre réduit de personnes interrogées ne représente pas l'ensemble des immigrants russophones de l'Estrie. Toutefois, nous n'avons pas visé à établir des statistiques, mais à dresser une sorte de cadre référentiel sur une problématique, tout en restant prudente quant à la généralisation des résultats.

Finalement, nous ne pouvons pas passer à côté du fait que nous sommes nous-mêmes une russophone résidant au Québec. Nous risquons donc d'avoir un point de vue personnel sur le sujet et de porter des jugements sur le discours de nos participants. Néanmoins, nous avons tenté de nous servir de notre statut de chercheuse russophone pour développer davantage une proximité et un engagement réciproque entre nous et nos informateurs, à l'instar de la démarche compréhensive de Kaufmann.

## DEUXIÈME PARTIE

### PRÉSENTATION DES RÉSULTATS ET ANALYSE

Dans les chapitres qui suivent, nous présentons les résultats obtenus lors de quinze entretiens et de cinq observations d'événements organisés par la Communauté de la langue russe de l'Estrie. La transcription des entrevues totalisant tout près de 130 pages et les notes des observations totalisant tout près de 10 pages, seuls des extraits, révélateurs de par leur constance, sont reproduits ici. Les éléments de réponses des participants prennent essentiellement la forme de citations, lesquelles seront commentées et analysées dans ces chapitres.

Les entretiens ont été traduits du russe en français, ce qui a résulté à l'occasion en formulations moins conventionnelles pour la langue française. Malgré le souhait de reproduire intégralement le discours des interviewés, en traduisant les réponses, nous nous sommes permis de corriger certaines erreurs syntaxiques ou grammaticales communes à la langue orale ainsi que de retrancher les hésitations et les répétitions. Nous avons aussi remplacé les noms réels par les noms fictifs afin de préserver l'anonymat de nos participants.

La théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel de Gudykunst à laquelle nous recourons beaucoup pour analyser nos résultats prend en compte l'impact des « causes superficielles<sup>34</sup> » sur des « causes basiques » qui, à leur tour, influencent l'efficacité des interactions interculturelles et donc l'ajustement culturel. Notre objectif ne consistait pas à vérifier à quel degré l'influence de ces facteurs était justifiée pour les russophones, mais de nous servir de la théorie pour révéler le sens des données obtenues. Aussi, nous commençons ce chapitre par la présentation de certaines « causes superficielles » influençant l'intégration selon nos participants, telles que le profil des russophones à Sherbrooke, les particularités des russophones et comment les russophones vivent le choc culturel. À la fin du chapitre, nous présentons les définitions et les facteurs de l'immigration réussie évoqués par les participants à notre recherche.

---

<sup>34</sup> Voir cadre théorique.

## **CHAPITRE 5 :**

### **INTÉGRATION DES IMMIGRANTS RUSSOPHONES À SHERBROOKE**

#### **5.1 Présentation des participants**

Notre corpus d'étude est composé de quinze russophones demeurant à Sherbrooke. L'échantillon couvre dix femmes et cinq hommes entre 26 et 53 ans et arrivés à Sherbrooke entre 1996 et 2016 en tant que travailleurs qualifiés ou pour des raisons de regroupement familial. La majorité des participants (10/15) sont mariés et ont des enfants (8/15). Quatre personnes ont des conjoints d'origine québécoise. Nous n'avons donc pas fixé beaucoup de restrictions par rapport au statut d'immigration des candidats, ni à leur groupe d'âge ou à la période d'arrivée à Sherbrooke. Nous considérons que la diversité des parcours des interviewés nous a permis d'obtenir une vision plus globale (et nous espérons plus complète), de la manière dont les immigrants russophones vivent l'intégration au Québec.

Les pays de naissance des informateurs sont variés : six personnes viennent de la Russie, six personnes de l'Ukraine, deux personnes de la Biélorussie et une personne du Kazakhstan. Pourtant, pour deux parmi eux, le pays de naissance n'est pas celui où ils ont vécu la majeure partie de leur jeunesse. Dans le cas d'une des répondantes, ce sont ses parents qui ont immigré au Québec ; elle a donc vécu la majeure partie de sa vie au Québec. En outre, pour certains d'entre eux, l'immigration au Canada n'a pas été une première expérience de vie et d'intégration dans un pays ne faisant pas partie de l'ex-URSS. Ainsi, trois répondants ont déjà vécu et travaillé en Israël, en France ou en Suisse. En outre, certains participants nous ont fait part des origines diverses de leurs parents. On peut donc dire que les origines ethniques des répondants sont multiples. Pourtant, plusieurs interlocuteurs ne peuvent pas s'identifier avec une culture en particulier, ils font le plus souvent référence à leur passé soviétique.

L'appartenance religieuse ne s'avère pas homogène non plus. Dix personnes se disent orthodoxes, mais la majorité d'entre elles ne sont pas pratiquantes ; trois affirment n'appartenir à aucune religion et deux sont protestantes.

En ce qui concerne le dernier niveau de scolarité, sept personnes détiennent un baccalauréat, deux personnes une maîtrise, trois personnes un Doctorat, une personne un postdoctorat et une personne un

DÉP. Au moment de l'entrevue, sept personnes se trouvent en recherche d'emploi. Les fonctions occupées par huit autres répondants incluent les domaines suivants : comptabilité, recherche en sciences, architecture, art et technologies de l'information. Quatre de ces onze personnes sont arrivées à Sherbrooke dans le cadre d'un contrat de travail. Tous les informateurs qui occupent un emploi travaillent dans le domaine de leurs études et ont complété au moins un certificat dans une université québécoise.

Les questions posées au début de l'entrevue ont permis de récolter la plupart des données dites sociologiques présentées ci-dessus. Les premières questions portant sur l'expérience des répondants en tant qu'immigrants russophones au Québec et sur les particularités de l'intégration des immigrants russophones ont servi à tracer leur portrait, que nous exposons dans la partie suivante.

## **5.2 Particularités du profil des immigrants russophones à Sherbrooke**

Le discours des participants révèle quatre types de particularités des immigrants russophones : les particularités des russophones spécifiques à la ville de Sherbrooke ; les particularités liées au type d'immigration ; les particularités liées à l'année d'arrivée et les particularités liées à la mentalité des russophones en général. La plupart du temps, nous remarquons dans le discours de nos informateurs que ces quatre types de particularités sont soit inter-reliés ou découlent l'un de l'autre.

### **1. Particularités des russophones spécifiques à la ville de Sherbrooke**

Comme nous l'avons vu, tous les répondants, à l'exception d'une personne, détiennent un diplôme d'études supérieures obtenu soit dans leur pays d'origine, soit au Québec. Ceci n'est pas étonnant, car la plupart des interviewés sont arrivés au Québec en tant que travailleurs qualifiés, c'est-à-dire qu'ils ont été choisis par le gouvernement du Québec selon les facteurs et les critères applicables à la sélection des travailleurs qualifiés. Selon les points accordés pour chacun des facteurs<sup>35</sup>, le niveau de scolarité constitue un critère très important dans la grille de sélection des immigrants potentiels. Le niveau de formation, perçu comme étant un trait distinctif des immigrants russophones, a été évoqué plusieurs fois dans nos entretiens:

35 <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/publications/fr/divers/Grille-synthese.pdf>

La plupart des gens sont arrivés ici en tant que professionnels ou pour les raisons de regroupement familial comme dans mon cas. Je pense que la particularité des russophones, c'est qu'ils ont fait leurs études supérieures. Leur niveau de formation est plus élevé que celui des autres [immigrants] (Alexandra).

En parlant de cette caractéristique des russophones, les répondants évaluent Sherbrooke comme une ville permettant de s'épanouir professionnellement. À ce sujet, nous avons remarqué deux tendances : les quatre personnes venues au Québec dans le cadre d'un contrat de travail ne mentionnent pas l'emploi comme un défi et disent que l'intégration pour elles a commencé par le travail et a été « banale » ou bien assez facile. Par exemple, pour Nicolas, les gens qui arrivent au Québec dans le cadre d'un contrat de travail ne se heurtent pas aux deux plus grands obstacles des nouveaux arrivants, à savoir la connaissance des langues officielles et la recherche d'emploi. Voilà pourquoi déménager dans un autre pays, pour eux, ne serait pas différent de déménager dans une autre ville dans leur pays d'origine : « J'aurais pu déménager de Moscou à Saint-Petersbourg ou bien à Nikolaevsk », explique Nicolas. Selon lui, les professionnels russophones venus à Sherbrooke de la même manière que lui n'ont pas le temps de se poser des questions à propos des défis de l'intégration, ni à l'intégration tout court :

Vous arrivez afin d'assumer une tâche quelconque. Par exemple, si vous êtes un étudiant au Doctorat, vous vous levez et ensuite vous commencez la routine d'un chercheur : vous ouvrez l'article No. 1 et vous commencez à le lire. Vous auriez pu le faire par exemple en Tanzanie. Et théoriquement cela devrait prendre 110 % de votre temps, n'est-ce pas ? Alors il n'y a pas de temps pour réfléchir à l'intégration.

Les travaux de Gudykunst aident à comprendre le positionnement de Nicolas. Nous avons déjà mentionné que, dans la théorie de Gudykunst, les immigrants et les résidents temporaires diffèrent dans leurs manières de s'intégrer dans le pays d'accueil, car leurs objectifs varient aussi. Alors, selon le sociologue, les résidents temporaires ne changent pas généralement leurs identités culturelles, tandis que les immigrants pourraient le faire (Gudykunst 2005, p. 420). Nous ne pouvons pas dire que les résidents temporaires de notre corpus sont représentatifs de tous les « non-immigrants » russophones compte tenu de leur nombre dans notre corpus (il n'y a que deux répondants qui ne se considèrent pas immigrants : venus au Canada dans le cadre d'un contrat de travail, ils n'ont jamais voulu faire les démarches pour devenir citoyens canadiens malgré le fait qu'ils sont arrivés au Québec il y a plus que 20 ans). Néanmoins, leurs perceptions de l'intégration sont très semblables, ce qui nous semble justifier de les mettre en contraste par rapport aux autres répondants. Premièrement, leurs raisons de départ sont différentes des autres. Nous n'avons pas directement posé de questions sur les raisons ou les objectifs

d'immigration de nos répondants, mais ce sujet émerge souvent dans leurs discours. D'ailleurs, les immigrants évoquent l'idée de « vouloir une meilleure vie » tandis que les deux « non-immigrants » parlent de leur départ comme étant une simple opportunité d'emploi. Ludmila souligne ce contraste dans son témoignage :

Il me semble qu'il y a deux « couches » d'immigration : ceux qui sont partis à cause d'une offre d'emploi ou bien à cause d'un rêve d'accomplir quelque chose de nouveau. Ça, c'est une chose. Mais il y a des gens qui partent comme s'ils s'enfuient.

En outre, leurs objectifs d'intégration sont différents :

L'immigration d'aujourd'hui est plus jeune que nous et elle a d'autres objectifs. Ces gens viennent ici parce qu'ils veulent partir de la Russie et nous, dans notre temps, sommes partis parce que nous cherchions un travail (Ludmila).

Nicolas va plus loin en affirmant que non seulement il croit que ceux qui sont venus au Québec pour « assumer une tâche » n'ont pas le temps pour penser aux défis d'intégration, le contraire pourrait constituer pour eux une erreur :

Les gens qui souhaitent devenir pleinement les membres de cette société... je ne veux pas dire que c'est une tâche bizarre, mais pourquoi le faire ? Il me semble que l'erreur principale, c'est d'essayer de devenir quelqu'un d'autre.

En ce qui concerne les particularités des russophones à Sherbrooke, nous constatons une deuxième tendance dans le discours des répondants venus à Sherbrooke en tant que travailleurs qualifiés et qui n'ont pas réussi à trouver un emploi.

Il n'y a aucune condition pour l'intégration ici [à Sherbrooke]. C'est un petit résumé de la situation. Il n'y a aucune condition pour les gens ayant fait leurs études supérieures. Si tu es un soi-disant travailleur – et il n'en arrive pas beaucoup – alors il n'y a pas de problèmes, tu peux aller travailler à l'usine de café par exemple. Pour les gens ayant fait leurs études supérieures il n'y a rien à Sherbrooke. Au pire des cas, c'est le niveau technicien ; dans le meilleur des cas, c'est comptable... Ce que je dis, c'est un résumé des conversations avec les nôtres, les russophones, et avec les hispanophones. Ils essaient de chercher un travail ici, de se réaliser, mais en résumé environ 20 % seulement comptent rester à Sherbrooke (Mikhaïl).

Alexandra a été la seule à considérer que l'offre d'emploi limité pour les immigrants avec un haut niveau de scolarité constitue un des points forts de Sherbrooke:

Tout le monde dit : « Il y a plus d'offres à Montréal ». Plus d'offres ? Oui, mais il y a plus de compétition aussi, il te faut tenir le coup et être toujours au top. Mais si tu commences à étudier le français, tu ne peux pas être au top, parce que la compétition est

trop élevée. Ici, il y a moins d'offres, mais en même temps moins de compétition aussi.

Pour Anastasia, la raison pour laquelle certains immigrants russophones quittent Sherbrooke n'est pas le manque d'opportunités de travail dans cette ville, mais plutôt le profil des gens qui y arrivent :

Je pense que Sherbrooke est un endroit assez particulier. Les gens qui arrivent ici ont une faible source de revenus ou une spécialité professionnelle assez vague. Sherbrooke est comme une place où tu commences. Tu commences, tu essaies, tu cherches. Nos gens qui arrivent ici sont très intelligents, mais tout n'est pas facile.

Anastasia n'est pas la seule à parler du profil particulier des immigrants russophones à Sherbrooke. D'ailleurs, ce profil n'est pas basé sur l'avancement professionnel, mais plutôt sur les valeurs familiales :

Nous ne sommes pas nombreux à Sherbrooke, et ceux qui viennent ici ont une vision assez particulière et je pense que c'est peut-être pour le mieux parce que cela nous rapproche. À Sherbrooke, l'aspect familial prédomine. Les russophones que je connais portent beaucoup d'attention à la famille et aux enfants et à la question de l'éducation des enfants. J'ai constaté que l'environnement est aussi important pour certains. Ceux qui s'en foutent vont à Montréal. C'est-à-dire, ceux pour qui ces questions sont secondaires ne viennent pas à Sherbrooke, peut-être, ceux qui pensent : « Ce n'est pas grave, on va trouver le moyen pour éduquer les enfants ! Peu importe quelle école, quel quartier, ça va s'arranger ». Alors toutes ces valeurs familiales nous rapprochent et je tiens beaucoup à cela dans notre communauté ici (Anatoly).

Ivan avance que Sherbrooke est une ville qui attire les familles et explique ce phénomène par sa dimension et son rythme de vie :

J'ai remarqué que les gens arrivent ici en famille et il n'y a pas beaucoup de ceux qui sont venus seuls. Peut-être, c'est parce que Sherbrooke, comme Québec, est comparativement grande, mais pas autant que Toronto par exemple. Toronto est une ville dynamique pour les jeunes. Ici et à Québec, l'intégration est plus centrée sur sa famille.

## 2. Particularités liées au type d'immigration

Nous avons déjà constaté que les immigrants russophones arrivent au Québec le plus souvent en tant que travailleurs qualifiés ou, comme le précise Anatoly, en tant qu'immigrants économiques et indépendants :

Nous sommes ce qu'on appelle « l'immigration économique » : nous arrivons ici indépendamment. Il y a même certains qui en sont fiers : « On n'a pas besoin de personne, on va se débrouiller nous-mêmes ».

Le qualificatif « indépendant » et ses dérivés réapparaissent plusieurs fois dans le discours de nos

informateurs. Nous remarquons dans le dernier témoignage que l'interlocuteur lie cette autonomie au type d'immigration. Le type d'immigration peut-il influencer la relation qu'un immigrant entretient avec son environnement et avec sa communauté ethnique ? Quoi qu'il en soit, plusieurs répondants mentionnent cette indépendance comme étant une caractéristique des immigrants russophones :

Si les autres nationalités essaient de se tenir ensemble, je n'ai pas remarqué cela chez les russophones. Nous ne sommes peut-être pas solitaires, mais on dirait abandonnés ; et si nous nous tenons ensemble ça va être dans de petits groupes (Ivan).

Pourtant, deux répondantes font une distinction entre les russophones et les Russes en ce qui concerne la question de l'autonomie :

Peut-être, les Russes sont la seule ou presque la seule nation où il n'y a pas quelque chose d'uni, où les gens s'appuient. Les Ukrainiens ont leurs propres communautés, et tu peux t'adresser à ces communautés et elles vont t'aider et tout t'expliquer. La communauté juive est forte sur ce plan là. Mais les Russes... Peut-être, ils sont gênés. Chacun est pour soi, il n'y a pas de désir de cohésion. Je n'en connais pas les raisons. Peut-être, nos générations changeaient trop brusquement et les visions sont donc extrêmement différentes, car les immigrants venus ici avant la révolution<sup>36</sup> n'étaient pas vraiment intéressés à nous parler. Je ne veux pas dire qu'ils étaient contre le fait de nous parler, mais on n'avait rien en commun : de quoi aurait-on pu parler ? La même chose aujourd'hui si on prend l'exemple de notre génération et de la génération de ceux qui immigreront maintenant. Nous avons grandi pendant l'Union soviétique, c'était aussi une autre façon d'être, une autre mentalité. Même quand on essaie de communiquer, on ne trouve pas toujours de points en commun. Oui, je ne connais aucune communauté russe dans d'autre ville (Ludmila).

### 3. Particularités liées à l'année d'arrivée

L'écart générationnel remarqué par Ludmila constituerait une autre particularité des immigrants russophones. Nicolas, demeurant à Sherbrooke déjà depuis plus de 20 ans, en fournit une explication historique :

Nous [les Russes] habitons toujours en Europe. Je veux dire qu'auparavant c'était un seul espace européen, mais nous avons nos particularités. Mais la civilisation était la même. Donc, « l'épisode » soviétique est une chute dans une zone grise, en fait c'est un trauma psychologique très grave pour tout le peuple. Le code culturel est aussi rompu, « le lien sacré entre les temps est rompu<sup>37</sup>... »

Nous voyons donc dans le discours de certains participants de notre recherche que l'écart générationnel entre les russophones devient plus apparent dans le pays d'immigration. Aussi, selon nos informateurs,

<sup>36</sup> Ludmila parle des descendants des immigrants russophones venus au Québec en raison de la révolution de 1917.

<sup>37</sup> Référence à une chanson « De nulle part à nulle part » composée par N. Zhdanov-Lutsenko.

l'année d'arrivée des immigrants influence cet écart, les objectifs de l'immigration et les façons de s'intégrer.

Il y a une différence entre les gens qui venaient de l'Union soviétique et ceux qui viennent maintenant. Les demandes sont différentes. Nous sommes arrivés ici avec \$200 dans nos poches et nous n'avons pas honte d'acheter des vêtements ou des meubles usagés. C'est que nous n'avons pas d'attentes. Mais les gens qui arrivent aujourd'hui pensent que tout le monde est millionnaire à l'étranger, que les salaires sont fous et que tout tombe comme la manne du ciel. Et lorsque les gens ne voient pas cela quand ils arrivent ici, il me semble qu'ils sont déçus. Et en général, le regard sur la vie est différent et donc les demandes sont différentes. Ceux qui sont arrivés au début des années 2000, vers 2000-2005, on voit un très grand écart (Ludmila).

Nous avons aussi précisé dans notre cadre contextuel que le portrait de l'immigrant russe à l'époque postsoviétique a beaucoup changé, notamment parce que la nouvelle bourgeoisie ne tenait plus à partir du pays. Proujanskaia nous met en contexte en précisant qu'en 1991, la situation économique en Russie s'empire : les gens assistent à une très forte inflation et à une pénurie des biens de consommation importante. C'est alors qu'on voit le phénomène des « enfants des "bâtisseurs du communisme", dorénavant convaincus que le salut passe par l'exil » (Proujanskaia 2002). Nous avons aussi mentionné dans le cadre contextuel qu'entre 1996 et 2000, immigrer au Canada impliquait passer par un long processus de sélection où il fallait prouver ses hautes compétences afin d'obtenir le statut d'un immigrant de la catégorie « travailleurs qualifiés ». Proujanskaia explique qu'à cette époque un nombre d'« ex-soviétiques » choisit « une autre voie », soit « rédiger un texte qui cadrerait avec les définitions de la Convention de Genève sur les réfugiés et en convaincre les juges » (Proujanskaia 2002). Qui plus est, dans les années 1990, il apparaît un manuel en russe sous le titre « Comment revendiquer le statut de réfugié au Canada ». Selon le manuel, « la réussite était garantie à ceux qui pouvaient prouver leurs origines juives » (Proujanskaia 2002). Nous supposons que cette « autre voie » aurait pu en quelque sorte ternir l'image de la vague d'immigration précédente, à savoir :

D'habitude, on voit ici « l'immigration de saucisse » : les gens arrivent ici pour gagner de l'argent, mais voient qu'il est difficile de s'établir et il ne s'agit donc nullement de l'intégration, les gens ne se posent même pas cette question (Grégory).

Grégory parle à son tour des immigrants qui sont venus pour des raisons économiques décrites par Ludmila, mais il réfère à une autre période d'immigration. Après avoir consulté plusieurs forums d'immigration russophones, nous avons découvert que « l'immigration de saucisse » est une expression ironique inventée par les russophones qui n'ont pas quitté l'URSS, pour désigner la dernière vague d'immigration de l'URSS et la première vague d'immigration de la Russie. Cette vague d'immigration

est expliquée dans les forums par le fait que les magasins étaient vides pendant cette période. Les forums proposent entre autres que si auparavant les russophones partaient dans les pays occidentaux en quête de liberté, à l'époque de la Péréstroïka (1980-1990) ils partaient pour « acheter de la saucisse<sup>38</sup> ». D'autres sources argumentent que cette expression a été propagée par les médias russes afin de convaincre le peuple qu'il n'y avait pas d'antisémitisme dans le pays et que la « troisième vague » d'immigration, dont nous parlons dans le cadre contextuel avait d'autres raisons que l'antisémitisme. « Les gens, y compris ceux qui pouvaient se permettre de la saucisse, tels que les professeurs, scientifiques, ingénieurs, médecins, sportifs et musiciens ont quitté la Russie antisémite... Ils sont partis sans connaître la langue, sans avoir de garanties quelconque<sup>39</sup> », argumente A. Steklov. La manière dont les forums d'immigration contemporains caractérisent « l'immigration de saucisse » nous fait supposer que Ludmila et Grégory parlent de la même « vague » d'immigration, soit de l'immigration postsoviétique. Quoi qu'il en soit, les explications fournies par les sources présentées ci-dessus nous aident à comprendre en quoi consiste la différence intergénérationnelle des immigrants russophones au Québec.

#### 4. Particularités liées à la mentalité des russophones et leurs défis d'intégration

À part les particularités du profil de nos russophones immigrants à Sherbrooke, nos participants accordent une place importante aux particularités de leur mentalité qui constituent en même temps une source de certains défis propres aux immigrants russophones.

Nous sommes très gênés psychologiquement. Plusieurs sont gênés de prononcer quelque chose en français et cela les bloque encore plus... Puis il y a aussi la gêne de dire ce que tu penses, de dire ton opinion. On ne nous apprend pas ça à l'école, contrairement à l'école ici. Si tu es pour ou contre quelque chose, tu dis ton opinion. Un Russe ne le fera jamais à cause de cette gêne. Cela nous rend fermés pour la société et nous éloigne des autres et il est donc difficile de s'intégrer, trouver un emploi, etc. Je donnerais un conseil de ne pas avoir peur parce que c'est cette peur qui persiste en nos gens, la peur qui nous fait nous sentir étrangers, qui nous empêche d'avancer (Anastasia).

Nous interprétons la situation décrite par Anastasia selon la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel de Gudykunst. Au cours des interactions avec la

38 « Emigrant », *Lurkomorie*, le 4 avril 2016, <http://lurkmore.to/%D0%AD%D0%BC%D0%B8%D0%B3%D1%80%D0%B0%D0%BD%D1%82#.D0.9A.D0.BE.D0.BB.D0.B1.D0.B0.D1.81.D0.BD.D0.B0.D1.8F.D1.8D.D0.BC.D0.B8.D0.B3.D1.80.D0.B0.D1.86.D0.B8.D1.8F>.

39 A. Steklov « Emigration de saucisse », *journal Masterskaïa*, le 18 juillet 2015, <http://club.berkovich-zametki.com/?p=18491>.

société d'accueil, l'anxiété d'un immigrant pourrait être causée par des attentes négatives par rapport à ses interactions avec les membres de la culture hôte. Par exemple, dans le témoignage d'Anastasia, les immigrants russophones appréhendent des évaluations négatives de la part des Québécois. Cette crainte les « bloque encore plus », c'est-à-dire les empêche d'aller vers la société d'accueil et ainsi les « éloigne des autres » membres de cette société. Anastasia fait donc comprendre qu'il est difficile pour les russophones de développer ce que Gudykunst et Kim ont appelé une « compréhension subjective » qui pourrait éliminer ce manque de sécurité éprouvé par un étranger et éventuellement le faire accepter par la société d'accueil (Gudykunst, Kim 1984, p. 21). Dans ce cas, un immigrant surmonterait la peur qui le fait se sentir étranger comme le dit Anastasia. Dans le témoignage qui suit, Natalia parle plus explicitement de la crainte des immigrants russophones d'être évalués négativement par les membres de la culture hôte :

Nous ne faisons pas les premiers pas pour aller rencontrer les gens. Même s'il y a une conférence quelconque ou un dîner-réseautage, je vais être dans mon coin. Il y a aussi la barrière linguistique et c'est difficile au début. Par exemple, il y a un dîner-conférence ou un lancement d'un projet quelconque, je vais être assise avec ceux que je connais et je vais parler seulement avec eux. S'approcher d'une nouvelle personne et lui parler, c'est très difficile. Quand les gens nous approchent, nous faisons des efforts et nous avons tout de suite une attitude amicale. Peut-être, c'est notre trait, nous sommes fermés. Nous voudrions nous approcher des autres, mais nous sommes gênés : qu'est-ce que les gens peuvent penser de nous ? Et s'ils disent : "Pourquoi tu t'es approché de moi ?" Pour cette raison, nous pourrions même faire une dépression. Nous sommes très gênés. Nous pensons toujours à l'impression que nous allons faire, nous pensons plus aux autres qu'à nos propres besoins.

Anastasia et Natalia font une sorte de résumé du discours sur l'anxiété qui s'observe chez la majorité des interviewés. Cependant, nous pouvons constater que cette anxiété provient de la culture première (« nous sommes très gênés psychologiquement », « on ne nous apprend pas ça à l'école », « nous pensons toujours à l'impression que nous allons faire »), et qu'elle devient plus évidente lorsque les russophones changent de contexte culturel :

Les enfants ici sont plus libres et cela paraît. Même nos enfants [les enfants des russophones] qui habitent ici depuis longtemps sont plus gênés en comparant avec les enfants locaux, plus décontractés... parce qu'il me semble que cela se transmet génétiquement, mais aussi parce que la famille garde les mêmes valeurs qu'elle avait chez nous (Alla).

D'ailleurs, Alla souligne la crainte d'évaluations négatives de la part des compatriotes, que ce soit dans son pays d'origine ou au Québec :

Pendant mes 4 ans ici, j'ai aussi remarqué que le prestige est très important pour nous : même si tu viens d'arriver, tu dois avoir de la classe. Si quelque chose ne va pas comme prévu, la personne se renferme sur elle-même, se cache et coupe ses liens avec les autres... Chez nous, quand tu ne vis pas selon le standard, tu te sens opprimé... en français ça s'appelle « exclu de la société ». Je crois que l'instinct grégaire est beaucoup plus fort chez nous, c'est-à-dire "que vont dire mes amis et mes connaissances ?" » (Alla).

Selon nos informateurs, l'inquiétude liée aux évaluations négatives prend ses origines dans la culture même des russophones, mais connaît une nouvelle ampleur lorsque ceux-ci se retrouvent dans un autre pays : les immigrants russophones risquent de se sentir étrangers, faire une dépression et/ou couper des liens avec leur communauté ethnique. Comme le suggèrent nos participants, cette anxiété fait en sorte que les russophones sont parfois perçus comme étant fermés sur eux-mêmes par les membres de la société d'accueil.

Si les russophones sont souvent gênés de « faire le premier pas pour aller rencontrer les gens », et si en même temps ils n'ont pas tendance à « se tenir ensemble », peut-on dire que les répondants considèrent les russophones comme étant fermés aux interactions? Nous observons à ce sujet une opposition fermeture-ouverture dans le discours des interlocuteurs.

Ce qui me nuisait, c'est peut-être mon émotivité et mon ouverture exagérées et l'envie d'aider tout le monde. Et cela me nuit toujours. Alors oui, il y a une particularité, parce que nous sommes très ouverts, émotionnels (Asya).

En outre, dans son entrevue, Asya mentionne la même inquiétude que les autres répondants : «Le conseil que je donnerais à nos gens, c'est de ne pas trop s'inquiéter : nos gens se stressent et s'inquiètent beaucoup». Nous pouvons donc dire que la crainte des conséquences négatives coexisterait avec le désir d'aider ceux qui se retrouvent dans la même situation qu'eux :

Quand nous venions d'arriver, les dix premières années de notre vie au Canada, nous avions ce désir d'aider. Par exemple, s'il y avait des gens qui arrivaient, nous aidions à chercher un appartement et tout expliquer d'avance. En fait, c'est la même chose aujourd'hui (Ludmila).

Plus encore, un des interviewés avoue avoir aidé quelques familles à venir à Sherbrooke :

J'ai eu un désir de partager. C'est-à-dire, je suis devenu actif sur le forum 6 mois après notre arrivée et j'ai commencé à partager ou au moins à répondre à certaines questions et exprimer mon opinion. Curieusement, cela a indirectement aidé deux ou trois familles à venir à Sherbrooke (Anatoly).

Anatoly raconte même qu'il est allé visiter quelques appartements et quartiers pour une des familles qui comptait arriver à Sherbrooke et Ludmila révèle que parfois elle prend le temps pour montrer la ville aux russophones nouvellement arrivés. Asya raconte à son tour qu'elle a fait quelques démarches documentaires pour une étudiante ukrainienne qui comptait venir étudier à Sherbrooke.

Enfin, un des interviewés parle d'un autre type de fermeture, soit la fermeture à la culture hôte. Qui plus est, Grégory lie ce type de fermeture au lieu de provenance des russophones (« ceux qui viennent des petites villes ») et considère ce trait comme étant le produit de leur culture d'origine :

Plusieurs Russes, surtout ceux qui viennent des petites villes, sont fermés : ils parlent tout le temps en russe, ne lisent pas les journaux [locaux], autrement dit ils ne s'ouvrent pas à la vie locale. Je ne peux pas dire que c'est le caractère national, c'est un style de vie : tu ne peux pas être ouvert aux inconnus en Russie.

Même si aucun autre répondant ne remarque ce type de fermeture chez les russophones, quatre personnes parlent d'une « approche négative » que les russophones entretiennent avec leur environnement. Certains expliquent cette approche par la culture même (« tu ne peux pas être ouvert aux inconnus en Russie », « peut-être c'est lié au mode de vie soviétique »), tandis que d'autres lient la négativité à la fierté pour leurs pays d'origine.

Une énorme barrière sur le plan professionnel constitue l'approche négative. Je ne sais pas si c'est un trait russe ou soviétique, je doute que ce soit russe. Lorsque, dans le milieu professionnel, quelqu'un fait une proposition « et si on faisait comme ça ? », la première réaction est « oh non ! » Et cela ne veut pas dire que je suis contre, ce n'est qu'une approche critique dans la compréhension soviétique, il faut tout inspecter et tout analyser (Nicolas).

Nous observons dans ce témoignage que Nicolas tente d'expliquer la négativité des immigrants russophones par la mentalité formée à l'époque de l'URSS. Ludmila adopte ce même point de vue en proposant un lien possible entre l'attitude critique des immigrants russophones et la vie pendant la période soviétique :

Je ne sais pas si c'est propre à notre génération ou non, mais en ce qui concerne les immigrants, il reste toujours ce désir de critiquer leur environnement. Je ne sais pas, mais peut-être c'est lié au mode de vie soviétique.

Lorsqu'Asya aborde ce sujet, elle se réfère quant à elle à une certaine fierté des russophones, parfois peut-être agressive, de leur culture :

Nous disons ce que nous pensons, nous ne sommes pas d'accord si quelque chose ne

nous plaît pas. Ce n'est pas correct, il faut parfois écouter l'opinion de l'autre aussi. Nous pensons – et c'est une autre chose qui ne me plaît pas – que nos pays d'origine sont les meilleurs, que telle ou telle chose est meilleure là-bas (Asya).

Mikhaïl cite une situation illustrant les observations d'Asya, où il se montre fier de sa culture :

En ce qui concerne la culture, je dirais qu'il ne faut jamais oublier qui tu es. Il faut te rappeler qui tu es, d'où tu viens et il faut en être fier. Je me souviens qu'un jour je me suis querellé avec une Anglaise pendant mon cours de la culture québécoise justement à cause du fait que les Québécois se veulent un peuple ancien en parlant du folklore du XVIIIe siècle. J'ai ouvertement ricané à ce propos, et cette Anglaise me lance : "Tu ne te comportes pas correctement, c'est la culture". Et moi je réponds : "Non, ce n'est pas une culture, c'est du folklore" ».

De notre côté, nous nous permettons d'offrir une autre interprétation possible de la perception négative de l'environnement étranger de la part des russophones, en nous appuyant sur la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel de Gudykunst. La théorie propose que la tolérance à l'ambiguïté influencerait le type d'informations que l'individu collectera à propos des membres de la culture hôte. Une tolérance limitée de l'ambiguïté présuppose que l'individu perçoit les situations ambiguës comme menaçantes. Dans ce cas, la personne baserait ses perceptions de la société d'accueil sur ses premières impressions avant que toutes les informations ne lui soient disponibles (Gudykunst 2005, p. 432). Cette perspective nous permet de faire un lien avec un autre défi souligné par quelques russophones, à savoir la méconnaissance de tous les « algorithmes » ou bien les règles de conduite dans la société québécoise.

Ce qu'un enfant local vit dans sa famille ainsi que les réponses déjà préétablies et transmises par les grands-parents – les réponses traditionnelles ici – ça, on peut l'ignorer parfois. Alors il y a des difficultés, des démarches, des algorithmes par rapport à la recherche des solutions aux questions des enfants qu'ils apportent de l'école et auxquelles tu ne sais pas toujours quel algorithme ou quel conseil appliquer. Tu ne sais pas toujours si ce que tu faisais dans ton enfance pourrait être applicable ici (Nicolas).

Nous interpréterons ce point de vue en nous référant encore une fois à Gudykunst. Lorsque l'individu est confronté à une autre culture, il éprouve une incertitude prédictive. C'est-à-dire qu'un étranger n'est pas toujours capable de prédire les valeurs et les comportements de la société d'accueil (Gudykunst 2005, p. 421), comme le croit Mikhaïl :

Il y a beaucoup de formalités ici et les gens se comportent d'une certaine manière parce qu'elle est prescrite dans ce code formel. C'est-à-dire qu'ils peuvent te sourire et dire combien tu es génial et combien tout ce que tu dis est intéressant, mais en réalité ils vont partir et tout oublier (Mikhaïl).

## 5.4 Choc culturel

Lorsque nous avons demandé à nos participants de parler de leur expérience en tant qu'immigrants russophones au Québec, la quasi-totalité d'entre eux a décrit ce que Kalervo Oberg (1954) a appelé le « choc culturel ». Nous abordons cette notion avec plus de détails dans le cadre théorique du mémoire. Nous présentons ici le choc culturel tel que vécu par les immigrants russophones en nous référant à Neuliep (2009) pour analyser les résultats obtenus. Nous lui empruntons également sa nomenclature des stades du choc culturel, soit la lune de miel/stade touristique, le choc culturel actif, l'ajustement, l'acculturation et le choc culturel inverse.

Les participants remarquent que les premières semaines ou mois au Québec leur semblaient euphoriques et que cette période dure en moyenne trois mois. Le fait d'avoir été sélectionné par le gouvernement du Québec et/ou d'être enfin arrivé au Canada compense considérablement pour le stress lié aux défis associés avec le changement de l'environnement culturel :

Quand je suis arrivée ici, j'ai pensé : génial ! Comme si j'étais en visite chez quelqu'un (Alena).

Le plus intéressant, c'est qu'au début tu as l'impression que tu as eu du succès parce que tu as eu un parcours assez difficile : ramasser tous ces documents, passer toutes ces entrevues, attendre. Et lorsqu'enfin tu te retrouves ici, tu as l'impression « wow ». La première étape est comme la lune de miel : tout est nouveau, tu réussis à te faire comprendre au magasin, tu réussis à trouver quelque chose, tu te débrouilles. Ce sont les premières impressions (Grégory).

Par exemple, je vois ceux qui viennent d'arriver et je me souviens de moi-même, c'est-à-dire les trois premiers mois et tu n'as qu'une réaction : « Ah ! Je suis arrivé ! Enfin ! » (Alla)

Pour d'autres interviewés, c'est plutôt la vie étudiante et les premières réussites au Québec qui se trouvaient à la base du stade touristique du choc culturel :

Au début, tu éprouves une euphorie quand tu fais tes études, quand tu avances dans la langue, tout est super (Anastasia).

Au début, tout était bien parce que j'étais étudiante : tu rencontres de nouvelles personnes, tout est intéressant, tout est nouveau, tu apprends (Ludmila).

Au contraire, Nadezhda constate que, pour elle, ce sont les trois premiers mois à Sherbrooke qui étaient les plus stressants, car elle vivait encore dans le même rythme qu'avant son arrivée :

Les trois premiers mois, nous vivons encore dans le stress que tout va s'écrouler et changer, que tu cours quelque part et que tu pourrais ne rien obtenir à la fin. Ensuite, tu as l'impression que tout le monde est *lent* ici. Mais tu ne dois pas courir, t'arracher les cheveux et faire des choses à *l'instant* parce que personne ne va rien te demander en avance : on t'a donné un devoir, fais le devoir, tout est planifié de toute façon.

Nos informateurs parlent du stade de lune de miel pour faire un contraste avec la période de défis qu'ils ont eu à vivre par la suite. Il s'agit de la phase du choc culturel actif, où les nouveaux arrivants réalisent qu'ils ne sont pas en mesure d'interagir efficacement avec leur environnement. Les sentiments d'euphorie se transforment en frustration, tension et anxiété (Neuliep 2009. p. 386).

Avec l'arrivée de l'automne, en novembre, et pendant les vacances de Noël quand tout le monde est parti, j'ai eu peur pour ma santé. Au final, je me suis foutu de tout et je suis partie chez moi pour le Jour de l'An. En fait, les premiers temps, l'interaction avec les russophones me manquait parce que je ne maîtrisais pas bien le français (Ludmila).

La maîtrise de la langue française comme facteur d'intégration ressort beaucoup dans le discours des russophones, ce que nous verrons dans la partie « Intégration réussie telle que vue par les russophones ». En ce qui concerne le choc culturel, nous observons que la méconnaissance de la langue française représenterait une des principales barrières pour l'ajustement culturel au Québec. Gudykunst souligne à son tour que la maîtrise de la langue du pays d'accueil constitue un facteur important qui facilite les interactions avec la société d'accueil, ainsi que l'adaptation socioculturelle et psychologique (Gudykunst 2005, p. 442). De plus, le besoin de support social pendant cette période, surtout pour ceux qui ne maîtrisent pas la langue de la société d'accueil, pourrait motiver les russophones à rechercher davantage les interactions avec leur communauté ethnique. Une des participantes de notre recherche caractérise le choc culturel actif comme une période d'une « petite mort » pour un étranger :

Lorsque tu déménages dans un autre pays, tu perds tous tes amis, mais pas tout de suite. Et environ dans une année, il t'arrive un état d'une petite mort. C'est-à-dire que tu n'as plus tes amis, mais tu n'as pas encore de nouveaux amis, et si tu en as tu es très chanceux. Tous tes proches s'éloignent, tu fais une dépression (Nadezhda).

Nous remarquons le niveau d'anxiété très élevé chez les russophones pendant le stade du choc culturel actif. Nous trouvons que, dans le cas des russophones de notre corpus, il s'agit à la fois de l'anxiété-

état<sup>40</sup> liée à l'incertitude vécue par la majorité des étrangers dans un nouvel environnement culturel et de l'anxiété-trait liée à l'anticipation des conséquences négatives de leurs différentes interactions<sup>41</sup>. La présence de l'anxiété-trait pourrait rendre l'ajustement culturel plus difficile et faire en sorte que le niveau d'anxiété de l'ajustement interculturel serait en dessous du seuil maximum de l'anxiété de l'individu. Dans ce cas, selon Gudykunst, l'attention de l'individu ne sera pas portée uniquement sur son anxiété, mais plutôt sur sa capacité à s'ajuster (Gudykunst 2005, p. 422), comme on le voit dans le témoignage d'Alena:

Mon expérience a été pénible. J'ai suivi des cours de français avant mon départ, je faisais des exercices et j'avancais très bien. Arrivée ici, j'ai eu comme une dépression. Et c'est tout. J'ai tout oublié. Pour moi, le Cégep était une très grande épreuve. J'avais beaucoup de difficultés. Je ne retenais pas l'information. Je ne dormais pas ici. Et tout ça en même temps : dépression, manque de sommeil, crise anxieuse. Une chance que cela est derrière moi maintenant (Alena).

Anastasia lie son choc culturel actif avec la maîtrise insuffisante de la langue française affectant ses interactions avec les Québécois dans le milieu universitaire, ainsi qu'à l'incertitude par rapport à la vie après l'université :

Lorsque tu atteins un certain niveau, tu arrêtes et tu comprends : « Ah-huh, les études vont bientôt terminer et tu n'as pas encore de travail ». Et c'est là que commence le stress. Tu te lances partout, tu cherches qui pourrait t'embaucher. Dans mon cas, tout a été stable, mais encore là afin de réussir ici, il faut travailler fort et faire des efforts inimaginables dans toutes les directions parce que tu arrives dans un pays étranger. Je me suis débarrassée de ma gêne il a un an ou peut-être un peu plus, deux ans et demi après mon arrivée. Mais avant c'était très dur. Je pleurais à l'université parce qu'une fille me disait pendant un travail d'équipe : « Je vais tout faire moi-même, c'est difficile pour toi, tu ne comprends rien ».

Nous observons donc que le sentiment de ne pas être inclus dans le groupe caractérise également le choc culturel actif. Rappelons que dans le cadre de la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude, quatre besoins sont primordiaux pour l'ajustement interculturel d'un étranger : besoin de prédictibilité, d'inclusion dans le groupe, d'évitement de l'anxiété et du sain maintien du soi. Nous constatons que pendant le stade du choc culturel actif, les comportements des membres de la société hôte ne sont pas prévisibles pour les russophones, ce qui empêche le sain maintien du soi et, conséquemment, le développement du sens de l'inclusion dans la société québécoise. Selon la théorie de Gudykunst, si

40 Nous empruntons ces notions de Gudykunst (2005) et nous les expliquons dans le cadre théorique.

41 Voir 5.3. Particularités des russophones et leurs défis d'intégration.

l'étranger ne réussit pas à bien communiquer avec les membres de la culture hôte, son besoin d'inclusion dans le groupe ne sera pas satisfait (Gudykunst 2005, p. 43). C'est ce que nous observons dans le témoignage d'Anastasia et de certains autres interviewés :

Je sais que si je connaissais la langue ce serait, bien sûr, beaucoup plus facile de me faire des amis. J'ai attendu un an et j'étais assez fatiguée après cette année parce que je n'avais pas d'amis, j'étais toute seule » (Alena).

Pendant les premières recherches d'emploi lorsque tu envoies tes curriculum vitae en vain, sans aucune réponse, tu as le sentiment que personne n'a besoin de toi ici. Tu deviens déçu : tu es un spécialiste, tu peux faire des choses, tu essaies de trouver ta place, mais tu es refusé (Ivan).

Enfin, deux informateurs parlent de l'impression d'avoir été traités comme un enfant. Si on se fie à Neuliep et Winkelman pour expliquer les témoignages qui suivent, ce sentiment résulte de ce que l'étranger vit pendant le choc culturel actif : « La vie ne fait plus de sens et l'individu peut se sentir impuissant, désorienté, méprisé par les autres ou traité comme un enfant » (Neuliep 2009, p. 387) :

Ensuite, tu vas à la francisation. En fait, ils te coupent de la vraie vie pour six mois. Après la francisation – j'ai déjà vécu plus de six mois ici – j'ai été confronté à un choix : quoi faire après ? Mon français était encore terrible après la francisation, l'idée d'aller travailler à l'usine me dégoûtait parce que j'avais toujours eu un travail intellectuel et respectable : l'université, les affaires. Alors j'ai décidé de tuer le temps et d'aller à l'école de soir pour les adultes et faire une autre francisation. C'était un cauchemar parce qu'ils nous traitaient comme des retardés : la relation n'était pas mauvaise, elle était beaucoup trop bonne. Imagine d'être placé dans une école maternelle et d'être nourri avec une petite cuillère ! (Grégory)

Nous ne sommes pas allés à la francisation au Cégep. Nous y sommes allés trois jours. Après trois jours, nous avons eu l'impression d'être dans une crèche pour les enfants (Natalia).

À partir des témoignages de nos interviewés, nous concluons que le choc culturel actif chez les russophones peut durer entre un et deux ans et demi avant qu'ils ne commencent la période de rétablissement, soit la phase d'ajustement ou de réorientation. Pendant la période du choc culturel actif, les immigrants ont souvent tendance à voir leur culture comme étant plus différenciée que la culture hôte (Gudykunst 2005, p. 434). C'est peut-être pour cette raison que certains répondants remarquent une approche négative des russophones envers leur nouvel environnement et parfois une fierté très prononcée de leur culture d'origine.

Deux participants de notre recherche parlent d'une envie de retourner dans leur pays d'origine qu'ils ont plus ou moins éprouvée pendant la phase du choc culturel actif. Nous avons mentionné dans le cadre théorique que, selon certaines approches sur le choc culturel comme celle de Furnham et Bochner (1986), l'individu vit le choc culturel inverse lorsqu'il décide de revenir dans son pays d'origine. Aucun de nos informateurs n'a quitté le Canada à cause d'un choc culturel, mais nous concluons que l'envie de le faire en constitue une partie et résulte de la phase du choc culturel actif.

Lorsque je voyais encore la vie en rose au Canada ou plutôt lorsqu'il était pour moi le pays d'un rêve non-réalisé, je suis tombé sur un article sur une personne qui est allée au Canada, a essayé de se réaliser... et alors après quelques années de séjour au Canada elle est revenue dans sa patrie. Cela m'a paru étrange : comment la personne a-t-elle pu partir ? À cette époque, l'Ukraine était déjà un pays assez pauvre, alors comment une personne peut-elle quitter un pays riche et rentrer chez elle ? Mais en étant moi-même ici, je ne répéterais peut-être pas son action, mais au moins je la comprends. Et peut-être... peut-être dans un sens ça reste à l'intérieur de moi (Ivan).

Nadezhda a déjà vécu le choc culturel inverse avant d'arriver au Canada. C'est cette expérience qui l'a aidée à voir son intégration au Québec autrement. D'ailleurs, le témoignage de Nadezhda montre que l'envie de retourner dans son pays d'origine fait partie d'une phase temporaire. La répondante souligne que la perception de « là-bas » est souvent irréaliste pendant le choc culturel :

Quand tu as quitté ta maison, il te semble que c'est mieux là-bas que ça l'est en réalité. Après quelques temps, tu veux rentrer. Le problème est que lorsque tu reviens, tu comprends que ce n'est plus le même endroit, qu'il a changé, que les gens ont changé, que tes intérêts ont changé aussi. Tout a changé (Nadezhda).

Pendant la phase de réorientation, les étrangers deviennent plus informés à propos de la culture hôte, ils y perçoivent des variations et apprennent à accepter la nouvelle culture. Comme résultat, ils ont moins tendance à voir la société hôte d'une façon négative (Gudykunst 2005, p. 434-435). Nous remarquons ce passage dans le discours de nos interviewés :

Quand tu arrives ici, il te semble que tout est si bien, si bien, mais après tu vois que finalement tout n'est pas si bien et tu commences à comparer : peut-être, chez nous tout était mieux. Ensuite tu te dis : « Attends ! Mais tu n'étais pas satisfaite de l'état des choses dans ton pays ». Il y a des choses que tu n'acceptes pas, et pour pouvoir t'intégrer il faut du temps et de la patience (Alena).

Les premiers mois, bien sûr, c'est difficile du point de vue culturel. D'un côté, les manières de vivre et les aliments sont inhabituels, les normes de vie sont différentes. D'un autre côté, au fur et à mesure que tu interagis avec la société tu comprends que c'est un peu différent ici, que les valeurs culturelles sont un peu différentes. Tu commences à avoir des problèmes, tu te heurtes aux obstacles, tu comprends que tout

n'est pas si bien. Il te faut survivre à cette période d'adaptation<sup>42</sup>. Selon mon estimation, c'est 1-2 ans. Ensuite, tu t'adaptes et tu comprends qu'ici tout n'est pas si effrayant. Tu vois les côtés positifs et négatifs. Tu es capable de tout évaluer d'une manière rationnelle (Alla).

Les témoignages des autres participants montrent aussi que pendant la période d'ajustement, les immigrants commencent à gérer leurs réactions négatives. Selon Gudykunst, ce contrôle aiderait à éviter les réponses fondées sur des préjugés. Une des manières de le faire est de changer sa perception de la relation personne-environnement, c'est-à-dire repenser cette relation et réinterpréter les situations stressantes pour l'étranger du point de vue positif (Gudykunst 2005, p. 442-443). Tout comme Gudykunst, Asya considère que la gestion de ses perceptions de la société hôte est importante pour un ajustement culturel réussi :

Il ne faut pas se décourager. Bien sûr, c'est difficile au début, et on s'ajuste à un nouveau pays, à une nouvelle culture. Il faut voir que c'est normal. Cela ne veut pas dire qu'il y a quelque chose de mauvais, que ce n'est pas pour vous. Il faut juste se calmer et comprendre que c'est temporaire, que ce pays – le Canada – deviendra aussi votre chez vous. J'ai rencontré beaucoup de gens négatifs qui vivent ici depuis longtemps et qui ne voient plus rien de bon. Chaque fois, je me prenais la tête à cause de ça et je me stressais : qu'est-ce que nous allons faire ? Et je me créais des problèmes inutiles.

Tous les informateurs ayant suivi une formation au Québec soulignent un impact significatif concernant le fait que fréquenter un établissement scolaire québécois a eu sur leur ajustement culturel :

Mon intégration au Canada a commencé à Québec, à l'université. C'était une tentative de perfectionner la langue, une tentative de comprendre un peu la culture et les gens parce qu'elle [la culture] est quand même très différente. Au cours des premiers mois, je me suis complètement plongé dans mes études, elles m'ont un peu aidé à franchir cette barrière psychologique et, en étant toujours parmi non seulement des francophones, mais des Québécois, à comprendre comment ils vivent, ce qu'ils mangent, quels sont leurs intérêts (Ivan).

La théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel explique que la qualité et la quantité des contacts que les étrangers entretiennent avec la société d'accueil influenceraient le niveau d'anxiété et ainsi la qualité de l'ajustement interculturel. Dans le cas des russophones qui ont fait leurs études au Québec comme Ivan, nous voyons que la communication verbale avec les Québécois a contribué à diminuer l'incertitude par rapport au comportement de ces derniers et à obtenir

42 Ce que Alla a appelé la « période d'adaptation » constitue en fait ce que nous appelons dans notre mémoire le choc culturel actif. La phase d'ajustement qui a été également appelée la phase d'adaptation par Kealey (1978) est décrite par Alla comme la période où « tu t'adaptes et tu comprends qu'ici tout n'est pas si effrayant ».

plus d'informations sur la culture québécoise. Pour Asya, l'université a aussi aidé à développer des amitiés avec les membres de la société d'accueil. Comme l'explique la théorie de Gudykunst, la satisfaction suite aux amitiés avec les membres de la culture hôte approfondirait la connaissance de cette culture chez l'étranger et faciliterait l'ajustement interculturel (Gudykunst 2005, p. 438-439). Comme nous l'avons déjà mentionné, le fait de réussir à bien communiquer avec les membres de la société d'accueil satisferait le besoin d'inclusion dans le groupe chez l'étranger. Nous voyons dans les témoignages présentés que l'approfondissement des connaissances sur la société québécoise grâce à l'université a permis cette communication efficace et a donc fourni le sentiment d'inclusion :

L'université m'avait beaucoup aidée dans l'intégration. Oui, l'université. Vraiment. Et elle m'aide toujours. C'est-à-dire le fait que tu as fait tes études, que tu as réussi à faire quelque chose, ça m'aide beaucoup et ça aide comment les gens te perçoivent, c'est très apprécié et respecté. Et je me suis prouvée moi-même que je suis capable de le faire, même si c'est une langue étrangère et que j'ai des enfants, etc. Et j'ai beaucoup d'amis, j'ai rencontré beaucoup de personnes. Oui, l'université m'a beaucoup apporté (Asya).

Nous ne pouvons pas négliger les différences interculturelles comme facteur d'ajustement culturel, un sujet qui ressort de nos entrevues. Le discours de nos répondants se rapproche beaucoup de celui de Gudykunst sur ce sujet. Ainsi, Gudykunst précise que l'ouverture aux étrangers varie selon les cultures. L'ouverture aux étrangers présuppose que la société est prête à accueillir les étrangers en leur fournissant des opportunités de participation dans l'interaction sociale de cette société. Plus la société d'accueil est ouverte aux étrangers, plus les étrangers se sentent à l'aise et moins anxieux dans leurs interactions avec cette société (Gudykunst 2005, p. 444). Nos informateurs ont remarqué à plusieurs reprises que l'ouverture et la tolérance de la société québécoise ont considérablement facilité leur adaptation à un nouvel environnement culturel :

Tu arrives dans un pays étranger, tu ne connais pas les règles, tu ne connais pas la langue, tu parles avec un accent et tout le monde l'entend. Une chance que les gens ici y sont habitués, car ce pays est assez tolérant. Oh ! En ce qui concerne l'intégration dans la société locale, je suis exceptionnellement reconnaissante spécifiquement aux gens d'ici. Je n'ai jamais vu des gens si ouverts. Premièrement, ils m'ont vraiment aidée avec la langue parce que oui, je parlais avec des erreurs, mais je parlais, je parlais et c'est tout (Anastasia).

Nous voyons dans le témoignage d'Anastasia que la société d'accueil pourrait constituer un important appui informatif en ce qui concerne les problèmes linguistiques. Asya souligne entre autres l'importance de s'adresser à la société d'accueil pour obtenir des informations nécessaires pour l'ajustement d'un étranger :

Les gens au Québec sont très ouverts, prêts à t'aider. Tu n'as qu'à poser des questions, parce qu'il y a des gens qui ne posent pas de questions et considèrent que personne ne leur explique rien. Mais il faut tout simplement poser ta question ou appeler ou bien aller directement et poser ta question.

Nous constatons donc que les immigrants russophones reconnaissent le rôle de la société d'accueil comme étant un moyen de gérer leur incertitude afin de s'intégrer d'une manière plus efficace. Le type d'information que les gens visent à obtenir afin de gérer leur incertitude dépend aussi des modèles communicationnels des cultures. Les résultats de nos entrevues deviennent beaucoup plus clairs lorsque nous étudions les résultats de la recherche exploratoire de Gudykunst sur la gestion de l'anxiété/incertitude interculturelle, laquelle compare des cultures à contexte bas et des cultures à contexte haut (Gudykunst 1983).

Dans les interactions avec les collègues au travail ou bien tout simplement avec l'environnement, peu importe, tu ressens toujours une tension par rapport à ce que tu peux dire ou non, où tu peux aller ou non, c'est-à-dire quels sujets tu peux ou ne peux pas aborder, etc. Même nos amis [québécois] nous ont reproché de filtrer en quelque sorte nos conversations avec eux, même si on est amis depuis déjà quatre ans (Anatoly).

L'étude de Gudykunst explique que les membres des cultures à contexte haut, comme les pays de l'ex-URSS, sont plus prudents lors des interactions avec les étrangers que les membres des pays à contexte bas, comme le Canada. Plus encore, les témoignages comme « tu ne peux pas être ouvert aux inconnus en Russie » appuient la position des chercheurs cités par Gudykunst comme Barnlund (1975) et Nakane (1974) qui prétendent que les gens des cultures à contexte haut évitent les interactions avec les étrangers (Gudykunst 1983, p. 53). Gudykunst avance que dans les cultures à contexte haut, les situations ambiguës ne sont pas bien tolérées, ce qui nous renvoie encore une fois à notre supposition que la tendance des immigrants russophones à critiquer leur environnement serait liée à cette intolérance de l'ambiguïté.

Enfin, plusieurs de nos informateurs font un lien entre les similarités que partagent la culture d'accueil et leur culture d'origine, et le niveau de difficulté d'ajustement à leur nouvel environnement culturel. En se référant à Berry (1997), Neuliep (2009) remarque le même lien. Comme certains de nos interviewés, il conclut que plus les cultures se ressemblent, moins l'immigrant sentira le stress d'acculturation. Une des participantes de notre recherche affirme d'ailleurs ceci :

Il faut toujours regarder où tu t'intègres, parce que si tu t'intègres dans un pays avec une culture similaire, comme ici par exemple, elle va probablement t'aider, parce que tu as

déjà toutes les compétences et habilités pour comprendre la musique, la littérature... Elle [la culture] ne te retient pas. Si tu déménages dans un pays où la culture est absolument différente, tu ne peux pas faire certaines choses, être comme les autres (Nadezhda).

À ce sujet Natalia va jusqu'à dire :

Je ne pense pas que les Russes aient quelconque problème d'intégration. Quand nous sommes arrivés ici, les magasins étaient les mêmes, les aliments étaient les mêmes.

Enfin, un facteur de l'ajustement interculturel qui a été soulevé par Gudykunst et nos répondants est la masculinité-féminité culturelle. Les membres des cultures dites masculines où les rôles des hommes et des femmes sont très différenciés font plus de distinction entre les relations hommes-femmes que les membres des cultures féminines où il n'y a pas beaucoup de différenciation entre les rôles masculins et féminins. Ainsi, les femmes étrangères issues d'une culture masculine auraient moins de difficulté à s'adapter à une culture féminine, qu'une femme étrangère issue d'une culture féminine aurait de difficulté à s'adapter à une culture masculine (Gudykunst 2005, p. 446). Cette approche nous explique le témoignage qui suit, où la participante fait comprendre que les pays de l'ex-URSS appartiennent aux cultures masculines, tandis que la société québécoise est clairement représentée comme étant de culture féminine :

Compte tenu de notre formation soviétique, l'adaptation des hommes ici se passe d'une autre manière. On le voit ici aussi, mais plus chez les personnes âgées : qu'est-ce que c'est qu'être un homme ? C'est être fort, ne pas pleurer, ne pas montrer ses émotions, toujours trouver une solution. Mais nous, on a un autre facteur qui s'y rajoute : être un gagne-pain, c'est-à-dire l'homme doit toujours être le soutien de famille. Et si tu ne réalises pas cette fonction... plusieurs de nos hommes tombent dans la dépression. Pour cette raison, juste pour préserver ce rôle important, ils acceptent de baisser leur statut social. Chaque fois que je rencontre nos hommes, je vois que le plus important, c'est être un gagne-pain. Les hommes d'ici ne sont absolument pas comme ça... Et le mariage entre un homme et une femme est égal ici, ils sont des gagne-pain d'une manière égale. On le voit dans la famille, au travail, tu le vois vraiment ! Mais pas chez nous... Il devrait y avoir un programme spécial pour les hommes... Quel est le problème de nos hommes ? Ils ne peuvent pas parler de leurs problèmes aux hommes russes. Pourquoi ? Parce qu'encore une fois il s'agit de la transmission des valeurs : un homme doit être un soutien de famille. Et si tu ne corresponds pas à cette image, tu es... un *schmuck*. Alors il ne peut pas partager ses problèmes avec les Russes pour qu'ils ne pensent pas qu'il est un *schmuck*, mais il ne peut pas en parler avec les hommes d'ici non plus, car ils ne vont pas le comprendre (Alla).

Nous concluons à partir de ce témoignage que les hommes russophones connaissent plus de difficultés que les femmes pendant leur parcours d'intégration. La pression ressentie par des hommes russophones,

en tant qu'hommes issus d'une culture masculine, se fait sentir dans cette attestation de Anatoly qui a déjà enseigné le russe d'une manière bénévole :

Ma femme me dit : « Quand est-ce que tu vas commencer à rapporter de l'argent ? Tu aurais pu aller travailler pendant ce temps-là. Tu n'as pas encore trouvé un travail, mais tu offres des cours gratuitement. Tu investis tellement du temps en cela, tu passes du temps à préparer ces cours, mais est-ce que quelqu'un l'apprécie ? Y a-t-il une utilité quelconque ? » Elle me soumet constamment à cette épreuve.

La dernière étape du choc culturel est la phase d'adaptation, dite d'acculturation. Selon nos informateurs, cette étape commencerait 5-6 ans après leur arrivée. Si on se fie à Neuliep, cette étape est caractérisée par la participation active de l'étranger dans la culture hôte, pendant laquelle il développe une compétence de communication avec la société d'accueil, cultive une santé psychologique, une identité culturelle et un sentiment d'intégration (Neuliep 2009, p. 388-389). Nous remarquons dans tous les témoignages que les russophones définissent une intégration réussie de la même manière, parfois en mettant l'accent sur l'un ou l'autre des facteurs soulevés par Neuliep. Par exemple, Anatoly décrit la phase d'acculturation de la façon suivante :

Aujourd'hui, la société pour nous est multinationale. Je me sens chez moi à Sherbrooke, je connais certains écueils, je sais à qui m'adresser si j'en ai besoin. Je me sens confortable ici. Nous ne nous sentons pas étrangers ou immigrants. C'est-à-dire qu'historiquement nous avons un certain bagage, mais nous nous sentons quasiment locaux (Anatoly).

Pour Nicolas, qui ne se donnait pas l'objectif de changer ou de s'intégrer du point de vue culturel, la phase d'ajustement comprend plutôt le développement des compétences de communication efficace avec la société hôte, surtout au travail, et le maintien d'une santé psychologique, qui dans son cas présupposait un certain rejet du changement de l'identité culturelle :

En ce qui concerne l'intégration, vous voyez mon degré d'intégration. Pour moi, « nous » c'est quand même là-bas. C'est-à-dire qu'il s'agit d'aucune intégration culturelle de ma part et j'en suis *extrêmement* reconnaissant à cette société, contrairement à celle de la France : elle ne me tourmente pas. C'est si tu commences à créer des inconvénients autour de toi liés à ta culture et à tes habitudes sur le plan professionnel par exemple que les problèmes commencent. Je parle des habitudes d'interaction différentes, par exemple quoi dire et quoi ne pas dire aux réunions.

Les russophones de notre corpus ne sont pas arrivés au Québec en même temps, mais au moment des entrevues, la majorité des participants du corpus se trouvait à la phase du rétablissement du choc culturel ou à la phase de réorientation. L'analyse du choc culturel tel que vécu par les russophones a été nécessaire pour la compréhension du rôle de la culture dans leur intégration dont nous parlerons plus

loin. Avant de passer à l'analyse des résultats concernant le rôle de la culture, nous nous arrêtons sur la question de l'intégration réussie, telle que vue par les participants de notre recherche.

### 5.5 Intégration réussie telle que vue par les russophones

Cette catégorie réunit l'analyse et les réponses à la question portant sur l'intégration réussie selon les répondants. Évidemment, tous les russophones n'ont pas les mêmes objectifs et donc nous ne pouvons pas présumer que leur définition de l'intégration réussie sera la même. Néanmoins, les réponses obtenues font preuve d'une certaine homogénéité, malgré le profil assez diversifié des répondants.

Dans le cadre théorique, nous avons précisé que l'intégration peut signifier à la fois le processus et le résultat. L'intégration-résultat présuppose la participation égalitaire des immigrants dans la société d'accueil comme son résultat final, tandis que l'intégration-processus prend en compte plusieurs facteurs. Nous présentons d'abord l'intégration-résultat selon les définitions que nos participants donnent à l'intégration réussie. Ensuite, nous abordons l'intégration-processus selon les informations données par nos informateurs.

Nous commençons par introduire la réponse de Nicolas, car elle fait une sorte de résumé de notre cadre théorique sur l'acculturation, tout en introduisant les témoignages des autres participants :

Le mot « intégration », *integratio* soit rétablissement, a minimum deux significations. La première se trouve à la surface, c'est ce qu'on appelle « naturaliser ». La deuxième est le rétablissement de l'intégrité personnelle, et il y a ici, à mon avis, beaucoup de choses intéressantes, surtout sur le plan culturel. Un immigrant sur une nouvelle terre est comme un œuf cassé. Mais il essaie de rétablir son intégrité, car cela ne fait pas plaisir de vivre comme un œuf cassé, ni à l'immigrant, ni à son environnement. Il y a une variante consistant à coller sa coquille fermement à la va-vite et conséquemment observer l'environnement hostilement. Cela, c'est une manière d'atteindre l'intégrité personnelle. Une autre variante est de créer une nouvelle coquille à partir des fragments cassés et du nouveau matériel disponible. La troisième variante est d'être, dès le début, un poussin qui n'a rien à casser : le stade de la coquille est derrière lui, l'intégrité personnelle est atteinte et le stress extérieur – l'immigration – n'affecte que la vitesse et le caractère de son développement. Bien sûr, une personne réelle réunit ces trois étapes, mais dans des proportions différentes. C'est la culture qui prédétermine à quel point la personnalité s'est éloignée du premier cas et à quel point elle s'est approchée du troisième. C'est dire que la culture personnelle prédétermine la fragilité initiale de la personnalité. Et le moins il y a de cassé dans l'âme de l'individu, le plus facile il est de se naturaliser.

La définition de l'intégration de Nicolas est très proche de celle de Deciu Ritivoi (2002), qui perçoit l'ajustement culturel comme une réconciliation. Le témoignage de Nicolas nous renvoie au défi que nous avons mentionné dans le cadre théorique, à savoir le maintien d'une cohérence identitaire interne. Comme on peut le voir, dans son témoignage, Nicolas mentionne les deux types d'acculturation présents dans le travail d'Arshba (2012). Il parle d'abord de la séparation, où l'immigrant choisit de rejeter la culture hôte. Ensuite, il parle de l'acculturation, où l'individu s'identifie à la fois à sa culture d'origine et à la culture hôte. Finalement, la troisième variante d'acculturation dont Nicolas parle dans son témoignage ressemble beaucoup à l'approche cumulative et progressive de Young Yun Kim (1989) qui reconnaît l'existence de plusieurs types d'ajustements selon les individus. Rappelons que cette approche privilégie la préservation de l'identité d'origine de l'immigrant, tout en soulignant que la communication avec la culture hôte permet à l'individu de mieux fonctionner dans le nouvel environnement culturel. En plus de cela, le regard sur l'intégration de Nicolas et de la majorité de nos informateurs rejoint l'approche interactionniste de George H. Mead. C'est dire que la personnalité de l'individu est formée dans sa relation avec d'autres individus. Dans le cas de l'immigrant russophone, la société québécoise influence « le caractère de son développement ».

Grégory complète la définition de Nicolas en faisant un contraste entre l'intégration et l'assimilation, où l'immigrant s'approprie des normes et valeurs de la culture hôte tout en renonçant aux normes et valeurs de la sienne. Quant à lui, Grégory ne privilégie aucun de ces modèles, car il trouve que tout dépend des objectifs de chacun :

Une personne venue toute seule arrive quelque part en Gaspésie par exemple, où il n'y a pas de russophones et personne n'en a entendu parler. *Grosso modo* il se dissout. C'est une intégration évidente. La seconde intégration est une intégration-bloc. C'est comme si tu joues au Lego : tu fais un grand jouet, tu as fait ton bloc et ce bloc entre parfaitement dans une grande structure. Alors d'un côté, tu es une partie considérable d'une grande structure ; d'un autre côté, de ton bloc. Ainsi, il y a deux variantes d'intégration : se dissoudre et tout oublier ou faire partie de ta communauté et en même temps être un membre actif de ton environnement. Il n'y a pas de bonheur ou de succès absolus applicables à tout le monde. Alors tout d'abord tu dois tout bêtement comprendre si, psychologiquement, tu as besoin de cela. Ceux qui en ont besoin, ils s'intègrent et cela leur fait plaisir.

Comme nous pouvons le constater, selon cette vision, l'intégration présuppose surtout la participation active de l'individu dans la vie de la société d'accueil ou bien dans la vie de la société d'accueil et de sa communauté ethnique en même temps, comme le suggère à son tour Catherine :

[L'intégration réussie], c'est quand la personne commence à se sentir libre, à se permettre de vivre selon les traditions qu'il avait dans son pays, mais sans enfreindre les normes locales. C'est dire que la personne ne doit pas devenir un Canadien, pourquoi le faire ? Elle n'est pas née au Canada! Elle reste elle-même, mais elle est capable en même temps d'interagir avec les Canadiens.

Finalement, Alexandra nous fournit une troisième définition, qui emprunte à la fois les propos de Nicolas et de Grégory :

Si on prend le dictionnaire, on trouvera peut-être que l'intégration veut dire quelque chose comme « rassembler les petits morceaux dans quelque chose d'uni ». Et peut-être quand tu te retrouves dans un autre pays, l'intégration ne présuppose pas se dissoudre dans une société étrangère, surtout s'il s'agit d'une personne déjà accomplie sur le plan des valeurs. Alors l'idée de se réunir ensemble [entre russophones] pour se rappeler nos racines me plaît. Je crois que ce soit génial quand tu prends le meilleur et le réunis. Voilà pourquoi je pense que l'intégration réussie, c'est de prendre le meilleur.

Tout comme Nicolas, Alexandra croit que l'individu dont la personnalité est déjà formée ne devrait ni s'assimiler, ni se refermer. Comme Grégory, elle propose de faire partie des deux cultures à la fois, de la culture hôte et de la culture d'origine, en sélectionnant le meilleur des deux. Cette conception de l'intégration rejoint l'approche de Goï (2012) et de Belgacem (2012). Une des stratégies que l'individu peut adopter lors d'une confrontation à une culture étrangère, selon Goï, est une adaptation par le moyen d'une « fluidité identitaire » opportuniste (Goï 2012). Belgacem explique que cet opportunisme présuppose l'acquisition des avantages de sa nouvelle culture (Belgacem 2012, p. 55).

En résumé, l'intégration-résultat telle que présentée par les immigrants russophones de notre corpus est étroitement liée à la notion d'identité culturelle et peut être comprise à travers l'approche interactionniste. Comme nous l'avons déjà mentionné, nos participants considèrent qu'une intégration réussie présuppose une participation active dans la société québécoise, soit l'interaction avec celle-ci. Grâce à ces interactions, l'identité culturelle se trouve toujours en production. La position de nos répondants s'accorde avec celle de Deciu Ritivoi qui propose que l'ajustement culturel devrait présupposer deux conceptions de l'identité culturelle<sup>43</sup> et donc viser à la fois la survie de son identité d'origine et le changement de cette identité (Deciu Ritivoi 2002, p. 7). Si nous devons expliquer le choix de ce modèle d'intégration plutôt qu'un autre, nous nous référerions à l'explication de nos quatre répondants qui, tout comme Gydykunst et Kim (1984) croient que la transformation culturelle complète

43 Dans le cadre théorique, nous expliquons que dépendamment des approches, l'identité culturelle est perçue comme immuable ou comme flexible et dépendante du contexte culturel.

est très rare ou même impossible chez les adultes. Ainsi, plusieurs de nos répondants ont noté qu'il leur semble impossible de devenir un jour Québécois, souvent à cause de leur incapacité à posséder toutes les compréhensions subjectives. En d'autres mots, plusieurs russophones croient que, même après leur intégration réussie dans la société d'accueil, ils resteront, jusqu'à un certain degré, étrangers. Nous remarquons même dans le témoignage d'Alexandra présenté ci-dessus, l'emploi du qualificatif « étranger » pour parler de la société d'accueil. Alexandra mentionne plus loin dans son entrevue : « S'intégrer, cela ne veut pas dire arriver dans un pays et devenir un Québécois. Je ne deviendrai jamais une Québécoise et c'est normal parce que j'ai d'autres racines ». Ivan et Alla confirment :

Il me semble que l'intégration réussie n'existe peut-être pas pour une personne adulte. Avoir un bon travail, une maison et une famille, peut-être, tout le monde en rêve même dans son pays, c'est-à-dire que ce ne sont pas des questions d'intégration. Partager les mêmes valeurs dont vit la société, franchir et ne pas avoir la barrière linguistique, ça c'est une autre chose (Ivan).

Pour moi, cela [être bien intégré] ne veut pas dire vivre comme un Québécois de souche parce que tu peux faire semblant, mais tu ne seras jamais comme ça parce qu'à l'intérieur tu es quand même différent (Alla).

Passons maintenant à l'intégration-processus. Les participants de notre recherche distinguent deux volets du processus d'intégration : le volet socio-économique et le volet psychologique. Nous avons déjà vu, dans le témoignage de Ivan, qu'«avoir un bon travail, une maison et une famille » n'est pas toujours considéré comme un facteur d'intégration tel quel, surtout si on le prend indépendamment des autres critères. Aussi, la quasi-majorité de notre corpus voit le processus d'intégration comme un processus qui doit comprendre les deux volets à la fois, car les facteurs socio-économiques permettent aux immigrants d'être membres actifs de la société québécoise, tandis que les facteurs psychologiques assurent que l'individu ne se sente pas étranger dans la culture hôte :

S'intégrer avec succès, c'est premièrement éviter les conflits émotionnels, c'est dire que la personne ne se sent pas déchirée sur le plan culturel, qu'elle ne s'ennuie pas de sa culture d'origine et qu'elle a appris à aimer la culture locale. Deuxièmement, tout va bien avec son travail. C'est une condition très importante et on ne peut pas l'éviter. Alors, il y a deux parties : morale et matérielle. Comme je dis, l'intégration c'est éviter un conflit dans sa tête : il faut réunir les deux cultures en soi (Anatoly).

Nous présentons d'abord les facteurs socio-économiques cités par nos interviewés dans leurs réponses à la question : « Selon vous, qu'est-ce qu'une intégration réussie ? »

### 1. Éducation québécoise (3<sup>44</sup>)

Comme en avons déjà parlé plus haut, l'éducation constitue pour certains répondants un lieu important de l'apprentissage de la culture québécoise et de la prise de conscience des comportements des Québécois. Gudykunst explique que la communication dans la culture d'origine est principalement automatique et inconsciente. La prise de conscience permet aux étrangers de s'ouvrir aux nouvelles informations, de créer de nouvelles catégories et d'apprendre des nouvelles manières de communiquer avec la société d'accueil (Gudykunst 2005, p. 423).

### 2. Travail (3)

À part sa fonction évidente de support financier, le travail peut aussi assumer un rôle éducatif. En outre, le travail créerait les conditions importantes d'interaction avec les Québécois. Selon la théorie de Gudykunst, travailler en coopération avec les membres de la société hôte diminuerait le niveau d'anxiété de l'étranger en terme de prédictions des comportements des membres de cette société. Ce point de vue explique le témoignage de Catherine :

Le travail est très important en raison de tes collègues parce que tu commences tout de suite à t'intégrer. Tu peux tout apprendre en une semaine en interagissant et en communiquant activement avec les locaux (Catherine).

Précisons ici que certains participants, notamment ceux qui sont venus au Québec dans le cadre d'un contrat de travail, distinguent l'intégration dans la vie professionnelle de l'intégration dans la culture :

Si la personne travaille, elle va être plus satisfaite et conséquemment se considérer intégrée. Mais l'intégration dans la culture et l'intégration au travail ce sont quand même des choses complètement différentes (Ludmila).

### 3. Savoir communiquer avec la société d'accueil (7)

Nous incluons dans cette catégorie la connaissance de la langue française et ce que Gudykunst appelle les « scripts<sup>45</sup> ». La méconnaissance de la langue ne permet pas à l'immigrant de développer des aptitudes à communiquer efficacement avec la société d'accueil et conséquemment, il risque de se sentir étranger et de garder le même niveau de stress lors des interactions avec les membres de cette société.

44 Les chiffres à côté des facteurs désignent le nombre de participants ayant lié la catégorie en question avec l'intégration réussie. Cela ne veut pas nécessairement dire que les autres répondants n'ont pas parlé du facteur en question dans leur interview, mais cela signifie que le facteur n'a pas été directement lié à l'intégration réussie.

45 Nous expliquons dans le cadre théorique que les scripts sont une série de comportements standardisés auxquels l'individu recourt souvent. Bien sûr, les scripts varient selon les cultures.

Pour moi, c'est [un immigrant intégré avec succès] bien sûr une personne qui maîtrise la langue, s'entend bien avec les gens grâce à son caractère et qui a une relation consciente envers l'immigration, car il y a beaucoup de choses basées précisément sur le non-verbal. Tu dois bien comprendre où tu t'en vas et connaître la langue, car sans langue il n'y aura aucune intégration. Ce n'est pas une idée fixe que la maîtrise de la langue est une panacée, c'est juste que la connaissance de la langue t'ouvre des portes (Mikhaïl).

#### 4. Amis québécois (4)

Quatre russophones proposent de prendre une position active par rapport à la qualité des interactions avec les Québécois et à l'ouverture aux interactions en général.

C'est avec les locaux qu'on peut parler de la vraie intégration. Quand tu commences à avoir des amis québécois, là tu peux dire que tout est bien, que l'intégration est accomplie. Mais il s'agit d'amis qui peuvent t'appuyer et qui te comprennent (Anastasia).

[Tu es intégré] quand la barrière entre toi et les gens qui parlent une autre langue disparaît, quand tu commences à communiquer plus, quand tu n'as pas de préjugés, quand tu n'as pas peur et quand tu as une position active dans la vie (Nadezhda).

Le dernier commentaire a surtout beaucoup en commun avec la théorie de Gudykunst. Plus précisément, ce sociologue souligne que les préjugés et les perceptions négatives des comportements de l'autre nuisent à l'interaction et donc à l'ajustement culturel. Au contraire, l'ouverture morale ferait en sorte que l'étranger s'attend d'être perçu avec la même ouverture et conséquemment il éprouve moins d'anxiété lors des interactions avec les membres de la société d'accueil. C'est un autre exemple du changement de la manière de penser la relation personne-environnement dont nous avons parlé lors du choc culturel.

Passons maintenant aux facteurs psychologiques de l'intégration réussie selon les russophones de notre corpus.

##### 1. Harmonie avec soi-même (7)

Pour introduire le sujet des facteurs psychologiques, nous trouvons pertinent de mentionner l'écart entre les attentes et les expériences réelles de l'étranger que Gudykunst cite comme un des problèmes importants de l'ajustement psychologique (Gudykunst 2005, p. 434). Nos participants soulignent l'importance d'être informés par rapport au pays où ils immigreront, d'être conscients des étapes d'intégration et de définir ses objectifs personnels pour « être en harmonie avec soi-même » dans un nouvel environnement culturel :

[L'intégration réussie], c'est d'être en harmonie avec soi-même. Je ne parle pas de la profession : pour certains il est important de pratiquer la même profession qu'ils pratiquaient chez eux, d'autres se sentent parfaitement bien avec un salaire minimum, car ils ont beaucoup de temps pour leurs enfants et pour aller se promener. Alors c'est de trouver cette harmonie avec soi-même : avoir ce que tu as voulu, car chacun voit son propre objectif dans l'immigration. Puis il me semble important de se faire des étapes (Asya).

Dans son entrevue, Alexandra remarque à son tour que les objectifs d'immigration influencent les attentes de la personne et donc sa vision de l'immigration réussie :

Il est important de se donner le bon objectif dès le début. Si tu es une personne qui dit : « Je ne suis venue ici que pour offrir un meilleur futur pour mes enfants », tu peux aller travailler au McDonald's ou dans un magasin quelconque si cela te convient. Si ton objectif est de développer ton potentiel, il faut commencer par ceci.

Alors le premier facteur psychologique que nos répondants nomment, c'est de se sentir à l'aise dans la société d'accueil, ne pas avoir l'impression d'être étranger et surtout de ne pas regretter le fait d'avoir immigré :

Pour moi, le meilleur indice de l'intégration, c'est quand la personne venue ici est contente qu'elle soit venue, peu importe comment les circonstances se sont présentées ici : que la personne travaille ou non, qu'elle étudie ou non, mais elle est contente en général (Alla).

L'intégration réussie, c'est quand tu te sens égal aux locaux (Anastasia).

## 2. Acceptation de la culture hôte (6)

Le second facteur psychologique de l'intégration réussie selon nos participants est de savoir porter un regard critique sur sa culture d'origine et d'aimer la culture d'adoption :

Il faut être ouvert aux traditions locales et les aimer. C'est-à-dire, il ne faut pas critiquer les traditions locales, même entre vous. Il faut commencer à aimer le lieu où vous habitez. Et ainsi, pas à pas vous vous intégrez (Natalia).

Les gens ici pensent et développent à leur manière et il faut le respecter et non pas dire que c'est mieux chez nous. Je dis toujours qu'il ne faut pas amener votre pays avec vous. Si vous avez quitté votre pays, c'est peut-être parce que vous n'aimiez pas quelque chose chez vous et vous êtes partis en cherchant du meilleur (Asya).

Les manières de définir l'intégration réussie des russophones de notre corpus correspondent tout à fait à celles de Gudykunst que nous avons exposées dans le cadre théorique. En ce qui concerne l'intégration-résultat, nos informateurs mettent en avant deux visions selon les objectifs de l'immigration. Ainsi, un

immigrant bien intégré peut désigner quelqu'un qui est généralement satisfait avec la culture d'adoption et qui interagit activement et efficacement avec les « locaux ». Selon la seconde perspective, un immigrant qui n'a pas eu l'objectif de s'intégrer réellement, mais qui en même temps a développé des stratégies d'interaction efficaces avec les membres de la société hôte, peut paraître bien intégré aussi. En outre, nos répondants distinguent deux types d'intégration-processus, socioculturel et psychologique. L'intégration socioculturelle réussie présuppose que l'immigrant participe activement à la vie de la société hôte : il est très bien informé par rapport à cette société et conséquemment interagit efficacement avec ses membres. L'intégration psychologique réussie est mesurée par les sentiments de bien-être et de satisfaction générale des russophones qui résultent de leur immigration.

## CHAPITRE VI : RÔLE DE LA CULTURE POUR LES IMMIGRANTS RUSSOPHONES

### 6.1 Place de la culture dans les pays d'origines des immigrants russophones

*Quel est le rôle de la fondation d'un bâtiment ? C'est la base !  
Une société devient une société parce qu'il y a la culture (Nicolas).*

Sous cette catégorie sont regroupées les questions portant sur la place que la culture occupait dans la vie de nos participants lorsqu'ils vivaient encore dans leur pays de provenance, entre autres : Selon vous, quelle importance la culture a-t-elle dans votre pays ? Quelle importance accordiez-vous à votre culture dans votre pays d'origine ?

La totalité des russophones de notre corpus accentue le grand rôle de la culture. Les nuances ressortent dans les définitions de la culture et lorsque nos répondants tentent d'expliquer l'importance de son rôle. Dans le chapitre précédent, nous avons présenté un point de vue, selon lequel l'ex-Union soviétique serait « un trauma psychologique très grave pour tout le peuple » qui a été une des sources de la rupture intergénérationnelle du code culturel. En parlant de la place de la culture, Nicolas tient surtout à souligner le grand abîme qui sépare la Russie contemporaine et la civilisation européenne, dont autrefois la Russie faisait partie.

Tout ce qui est resté en Russie (ce qui n'a pas été explosé par les communistes) comme les cathédrales et l'architecture dont on n'a pas honte de montrer aux touristes est assez pour être fier (c'est une pratique soviétique, être fier). Cela crée une illusion. Alors on se croit les descendants d'une culture séculaire (Nicolas).

D'ailleurs, le témoignage de Anatoly illustre la dernière phrase de Nicolas :

Cela me fait un peu chaud au coeur qu'on a des racines. J'aime que notre peuple ait des racines très très profondes et qu'on n'est pas né hier, que notre histoire n'est pas seulement centenaire, mais qu'elle est séculaire. Cela me fait chaud au coeur qu'on ait vécu plusieurs épreuves et cela donne une certaine garantie qu'on en survivra encore. On sent une unité.

Nous recourons à la notion de « communauté imaginaire » de Benedict Anderson, sur laquelle nous élaborons dans le cadre théorique, afin d'expliquer la perception de l'état de la culture russe selon Nicolas. En empruntant cette approche, Stuart Hall explique que les membres des « communautés imaginaires » modernes (des nations modernes) s'imaginent partager une narration et des origines

communes à travers les traditions et l'intemporalité (par exemple, nous observons dans le discours de Anatoly comment cette narration partagée crée le sentiment d'unité). Néanmoins, avance Hall, plusieurs traditions perçues comme anciennes par les membres des « communautés imaginaires » sont en réalité récentes ou inventées (dans le témoignage de Nicolas, l'architecture « crée une illusion » de cette intemporalité). La vision de Nicolas correspond tout à fait à celle décrite par Hall qui cite les pays de l'ex-URSS comme un exemple de ces origines mythiques (Hall 1996, pp. 614-615). Nicolas explique cette invention plus loin dans son témoignage :

En fait, il y a présentement un certain conflit culturel en Russie. D'un côté, il reste encore une ombre de la culture russe, c'est comme le père d'Hamlet, une essence virtuelle. D'un autre côté, il existe une culture soviétique vivante qui se masque avec des moulages de la culture russe. En réalité, c'est la culture américaine. Maintenant se forme une nouvelle culture post-soviétique selon les nouvelles règles. Tout est en discordance complète !

Ludmila Proujanskaia a caractérisé cette situation avec la phrase suivante : « Alors, on prie pour la Sainte Russie... sous le signe de Coca-Cola » (Proujanskaia 2002b). Quelques autres répondants mentionnent à leur tour la perte des anciennes traditions russes :

On croit toujours en Russie que nos traditions sont démodées et pas intéressantes, mais que les traditions des autres nationalités, disons des pays développés, sont toujours meilleures. Alors les gens ont une tendance à oublier consciemment leurs traditions et à commencer à fêter Halloween et la Saint-Valentin. Je pense que bientôt ils vont commencer à fêter Noël en échangeant les cadeaux<sup>46</sup>. Les industries veulent tout commercialiser et les nôtres [les Russes] « avalent » tout ça (Natalia).

Selon nos autres informateurs, en plus d'« avaler » les traditions des autres pays, les Russes perdent leur culture et négligent son importance.

En fait, le développement culturel chez nous est très fort, la Russie est un pays très riche. Mais il me semble que tout ce qui se passe présentement en Russie est une dégradation totale. Je trouve que nous *avons* vraiment beaucoup de grands poètes nationaux dont le pays était fier. Aujourd'hui s'il y en a, ce sont des exceptions et nous ne les connaissons pas. Et les enfants, la nouvelle génération, ne s'y intéressent même pas. Et dans la plupart des cas, tout comme la religion, tout cela disparaît petit à petit. Maintenant il y a un surplus de tout, et le peuple ne comprend plus ce qu'est la culture russe. Elle n'existe quasiment pas présentement. Ce que *nous*, notre génération, perçoit comme un pays culturellement riche, c'est le pays qui existait dans les années 1970-1990. C'était quelque chose d'uni, quelque chose de grand ! (Anastasia)

46 L'Église orthodoxe conserve le calendrier « julien » selon lequel Noël est fêtée le 7 janvier. En Russie et dans plusieurs pays de l'ancienne URSS les cadeaux sont échangés au Jour de l'An.

Aujourd'hui, tout le monde s'en fout [de la culture]. Disons pas tout le monde, mais la majorité du peuple. Quand je parle avec mes connaissances et mes amis, ils sont plongés dans leurs propres problèmes, ils n'ont pas le temps pour la culture. Alors la langue se perd, un certain charme se perd. Je pense que la culture est la seule chose qui nous unit, peu importe où on s'en va. La culture, c'est la seule chose que nous pouvons amener avec nous, c'est quelque chose de très important (Lisa).

Si nous revenons à l'idée d'une narration et des racines partagées par les membres d'une « communauté imaginaire », il faut dire que certains russophones de notre corpus définissent la culture comme une histoire partagée par un peuple.

La culture, c'est-à-dire notre histoire ? Elle joue un grand rôle. Même si on prend l'exemple de l'école, de nos sources, où nous acquérons tout cela : l'école a investi beaucoup de temps à enseigner la littérature, faire en sorte que les enfants lisent. Les enfants avaient toujours des sorties scolaires, assistaient aux conférences, allaient aux théâtres. Même les films, même aujourd'hui : mes enfants aiment beaucoup regarder les films soviétiques, « nos films » comme on [la génération soviétique] les appelle. La culture est partout, dans l'alimentation, dans les vêtements, dans la communication, dans le respect (Asya).

Nous remarquons quand même que dans ce témoignage, l'histoire partagée renvoie plus à l'histoire soviétique. En continuant l'idée de Nicolas, avec laquelle nous avons commencé ce chapitre, Anatoly parle d'une nouvelle évolution culturelle et de ce qui est considéré comme la base de l'invention des identités culturelles post-soviétiques :

La culture contemporaine est juste en train de se former, mais la culture ancienne se folklorise, c'est-à-dire elle reste figée sur une certaine étape et est présentée comme une certaine culture ukrainienne ou bien slave. Mais maintenant là-bas [en Ukraine] l'accent est plus sur la culture ukrainienne. Et à vrai dire, la question de culture me déchire. À un certain moment, je ne faisais pas de différence entre la culture russe et la culture ukrainienne, surtout en prenant en compte qu'en URSS ils ont habilement contourné cette question en disant que c'était toute une culture unie. Alors je ne sais pas pourquoi, mais pour moi c'est [la culture] folklorisé.

Anatoly n'est pas le seul à parler de la folklorisation de la culture et de « l'accent » sur la culture ethnique dans les pays de l'ancienne URSS. Le discours de nos répondants sur ce sujet a beaucoup en commun avec ce qui est décrit par Stuart Hall. En citant Wallerstein (1984), Hall conclut que les nationalismes de la modernité font preuve d'une envie d'être assimilés dans l'universel et en même temps d'être particuliers. Nos répondants d'origine ukrainienne parlent d'ailleurs d'une nouvelle vague de nationalisme qui essaie de mettre en avant l'identité ethnique ukrainienne à travers le folklore :

Il y a présentement beaucoup de nationalisme en Ukraine, la culture se mélange. C'est-à-dire, elle se mélange beaucoup avec le nationalisme : tout ce qui a un emprunt d'ukrainien

devient un héritage, un objet de fierté nationale. Mais en même temps, lorsque cela devient outré, cela prend une forme de nationalisme inutile (Ivan).

En ce moment, la culture en Ukraine vit un grand essor, peut-être à cause de la situation avec la Russie. En fait, tout cela vit un essor depuis la chute de l'URSS. Quand j'allais encore à l'école, il y avait les événements folkloriques, les *koliadkas*<sup>47</sup> traditionnelles, etc. Cela a toujours existé. Après la chute de l'URSS tout cela a vécu un essor et cela est devenu permis et fêté (Ludmila).

Alors, pour certains russophones de notre corpus, surtout ceux d'origine ukrainienne, la culture est définie à travers le folklore. Hall explique que les identités culturelles modernes se situent entre le passé et le futur, et les « communautés imaginaires » modernes conçoivent parfois l'identité nationale comme provenant d'un peuple originel (Hall 1996, p. 615).

Quand j'habitais à Moscou, je ne sentais aucune culture. En fait, il y a des musées là-bas, oui, c'est un héritage. Peut-être que les cultures se sont mélangées là-bas et ont fusionné. Voilà pourquoi il n'y a pas de folklore prononcé à Moscou. Mais chez nous, quand on habitait en Ukraine, l'art populaire a toujours été dominant, parce que les musées chez nous ne sont pas de même échelle que les musées des beaux-arts à Moscou. Mais on avait l'opportunité de participer aux événements populaires, et on chantait et on dansait. Pour moi, la culture, c'est d'abord les traditions populaires et en plus ce qu'on appelle la culture classique : la musique, la littérature et les films (Ludmila).

Dans le but d'interpréter les témoignages ci-dessus, nous avons recouru à la notion de « communauté imaginaire » d'Anderson. Si les nations sont imaginées, les objets d'attachement le sont aussi. Notamment, il souligne que c'est à travers la langue que le sentiment d'appartenance est cultivé et qu'une communauté est imaginée (Anderson 1991, p. 154). Cette approche nous aide à comprendre le rôle majeur que la langue joue pour la communauté de la langue russe à Sherbrooke. Comme nous racontent les fondateurs de la communauté, leur objectif était de réunir les 15 anciennes républiques soviétiques et tous ceux qui aiment la langue russe. Quelques répondants nous informent qu'après la crise de Crimée en 2014, on voit apparaître une nouvelle communauté purement ukrainienne, mais que plusieurs Ukrainiens choisissent de rester dans la communauté russophone originelle. Malgré les vagues de nationalisme décrites par nos interviewés, les membres de la communauté de la langue russe se voient unis, ne serait-ce que par le passé soviétique commun et la langue russe (« nos films » soviétiques, « je ne faisais pas de différence entre la culture russe et la culture ukrainienne... c'était toute une culture unie ») :

---

47 Koliadkas sont des chansons rituelles autrefois chantées en Ukraine à l'occasion de Noël.

C'est ici que j'ai compris qu'il existe une différence entre les Russes et les Ukrainiens. En URSS, nous parlions tous la même langue. À l'école, nous apprenions la littérature ouzbek aussi, mais encore là lorsque nous apprenions l'histoire; dans notre compréhension l'histoire n'était pas seulement l'histoire de l'Ouzbékistan, car tu grandis parmi plusieurs nationalités (Alexandra).

Nous allons voir dans la partie « Transmission culturelle » de ce chapitre que la langue est une composante culturelle prédominante pour les immigrants russophones de notre corpus et qu'ils tiennent tous à la transmettre à leurs enfants. Selon Anderson, la langue a le pouvoir de créer une communauté unique en son genre, par exemple par la poésie et la chanson (Anderson 1991, p. 145). Certains participants de notre recherche parlent de la place importante que la musique occupe dans le maintien de l'équilibre de leur identité culturelle au Québec :

Pour moi personnellement, j'ai remarqué que pendant une certaine étape de ma vie j'ai commencé à écouter plus de musique russophone. Quand j'habitais en Russie, je n'ai presque jamais écouté la musique russophone, mais ici j'ai commencé à écouter certains chanteurs que j'écoutais très peu quand j'étais chez moi. Parce qu'il y a un déséquilibre. Quand tu es entouré de la communauté francophone et qu'il y a tout le temps la langue française, tu vis une transition. Néanmoins, on continue à rester Russes et on veut équilibrer notre transition d'une quelque façon (Mikhaïl).

Anderson prétend aussi que le sentiment d'appartenance nourri par la langue peut être observé dans le cas des hymnes nationaux : des gens qui ne se connaissent pas vivent une expérience particulière de simultanéité (Anderson 1991, p. 145). Une de nos participantes illustre cette idée :

Nous fêtons toujours toutes les grandes fêtes nationales. Nous allions sur la place centrale, les gens chantaient l'hymne, moi aussi je chantais. J'avais vraiment ce sentiment : cela m'est proche, c'est à moi. C'est comme une famille, c'est très important. Et bien sûr, j'ai une grande fierté que c'est mon pays, mes poètes, mes écrivains, mes musiciens (Catherine).

Finalement, certains russophones de notre corpus définissent la culture à travers l'architecture, l'art et les institutions culturelles comme les musées et les théâtres auxquels les gens ont accès, surtout dans les grandes villes.

J'aime le fait que j'ai vécu dans une grande ville, c'est une culture aussi. Là-bas, c'est dans l'air ! Premièrement, il y a beaucoup d'événements et tu écoutes la musique, tu lis, tu échanges avec les gens. Même la communication avec les gens [tourne autour de la culture]. Par exemple, quelqu'un a lu un livre intéressant et alors toi aussi, tu as envie de le lire. Quelqu'un d'autre a écouté de la musique. Puis encore quelqu'un d'autre t'a dit : « Moi, je suis allé à ce cinéma », et alors toi aussi, tu veux aller à ce cinéma. Alors bien sûr, pour le développement personnel, cela joue un *très* grand rôle (Alena).

Alla résume que la culture se comprend à la fois à travers les valeurs sociales et à travers les institutions culturelles. Sa définition s'approche beaucoup de celle émise par Stuart Hall, selon laquelle la culture est un style de vie particulier où sont partagées les valeurs d'une communauté, d'une nation ou d'un groupe social (Hall 1997, p. 2):

La culture est une valeur morale, cela implique que tu dois être une personne cultivée : respecter certaines normes et règles, partager certaines valeurs. Mais si on comprend aussi la culture comme la présence des institutions culturelles, on peut dire que la culture fait partie de notre style de vie : nous [les russophones] allons au théâtre et au cinéma.

En ce qui concerne la conception de la culture mettant l'accent sur l'héritage artistique, Michail limite l'accès à cette culture non seulement à la ville de provenance des gens, mais aussi à leur classe sociale :

Tout dépend de la classe sociale à laquelle tu appartiens. Ma position est celle-ci : étant donné que je suis Saint-Pétersbourgeois, je suis convaincu que les Saint-Pétersbourgeois, par définition, ne peuvent pas être incultes ou ne pas être portés à l'art. C'est parce qu'ils habitent dans une ville qui est imprégnée de cela. C'est impossible d'habiter dans une ville où tu es entouré de la beauté et ne pas être porté à l'art ou à quelque chose comme ça (Michail).

En introduisant le concept d'étranger dans le cadre théorique, nous avons mentionné que selon Gudykunst et Kim, les individus sont inconscients de leur culture jusqu'à ce qu'ils ne se trouvent dans un environnement culturel étranger. Nous observons les participants de notre recherche partager le même point de vue lorsqu'ils parlent de l'importance qu'ils accordaient à leur culture avant d'immigrer au Québec. Natalia raconte qu'elle n'éprouvait pas vraiment le besoin d'aller au théâtre lorsqu'elle habitait en Russie, mais qu'elle a ressenti le manque du théâtre russe lorsqu'elle est allée au théâtre au Québec. Nadezhda conclut :

Je pense que la personne n'y réfléchit pas [au rôle de la culture]. Elle vit tout simplement dans un certain environnement culturel et jusqu'à ce qu'elle ne le change, elle ne comprend pas vraiment qu'elle en a besoin ou non. C'est parce que c'est [la culture] un système de traditions et de valeurs d'un individu, jusqu'à ce qu'il ne le change.

Le manque de certaines composantes de la culture dans le discours des immigrants se fait surtout sentir lorsque ces derniers parlent de la place que leur culture occupe dans leur vie au Québec, sujet que nous aborderons dans la partie « La nostalgie comme une étape d'intégration ».

## 6.2 Les traditions orthodoxes comme culture folklorique

Le livre « Les Canadiens russes. Leurs passé et présent » (*Russian Canadians. Their Past And Present*) sous la direction de Jeletzky (1983) a montré le rôle prééminent de l'Église orthodoxe dans la survie des communautés russophones et dans la préservation de l'héritage culturel russe à l'étranger. Plus précisément, nous avons déjà mentionné dans le cadre contextuel que plusieurs communautés russophones ont cessé d'exister au fil des années, mais que celles qui étaient attachées à une église ont perduré longtemps. Aussi, nous avons été intéressée à explorer le rôle (culturel et du point de vue de l'intégration) de l'Église orthodoxe pour la communauté de la langue russe de l'Estrie. Nous avons donc décidé de poser quelques questions sur l'importance accordée à l'Église orthodoxe et à ses traditions par les immigrants russophones de notre corpus et par la société de leur pays de provenance. Nous n'avons pas pris en compte le fait que la communauté de la langue russe n'est pas attachée à une église ni à une position politique. Ainsi, dix participants sur quinze se considèrent de religion orthodoxe, mais peu parmi eux sont pratiquants. En observant le groupe Facebook de la communauté, nous remarquons que certains membres du groupe postent des informations concernant l'église orthodoxe russe à Mansonville, félicitent la communauté à l'occasion des grandes fêtes orthodoxes (notamment Noël et Pâques) ou même proposent du covoiturage à Mansonville pour assister à l'office orthodoxe. Néanmoins, ni l'existence ni la survie de la communauté russophone à Sherbrooke ne dépendent de l'Église orthodoxe. D'ailleurs, un de nos répondants remarque cette différence entre la communauté de la langue russe de l'Estrie et une communauté russophones aux États-Unis, dont font partie quelques membres de sa famille :

Pour nos parents aux États-Unis, l'Église russophone s'est révélée le noyau de tout, *grosso modo* une communauté. Mis à part les offices de l'église, la communauté russophone n'a pas d'autres activités ensemble. Tous les moments de leur communication, où les gens échangent les nouvelles, ont lieu après l'office. Et j'ai des amis à Montréal aussi, ils sont grecques-catholiques mais ils fréquentent l'Église orthodoxe parce qu'ils y ont trouvé plus d'interaction (Anatoly).

Ludmila mentionne à son tour que dans certaines villes canadiennes, l'Église peut jouer le même rôle qu'une communauté ethnique et assister l'immigrant dans son adaptation psychologique :

Les gens cherchent un appui quelconque. Quand les gens arrivent ici, ils ont une communauté pour les aider. L'Église est en quelque sorte la même chose. C'est-à-dire, il y a là-bas [à l'église] un groupe de personnes à qui les gens peuvent demander conseil. C'est une sorte d'orientation. Tu n'es pas seul, tu es dans un groupe quelconque. Peut-être, cela aide psychologiquement.

Les résultats de nos entretiens montrent que la quasi-totalité des répondants font une grande différence entre la foi et l'Église. Ainsi, pour la majorité des russophones orthodoxes non-croyants ou non-pratiquants de notre corpus, les traditions de l'Église orthodoxe font partie de la culture et ne sont pas toujours liées au fait d'être croyant ou pratiquant.

Lorsque nous parlons de l'importance de l'Église orthodoxe dans les pays d'origine de nos répondants, plusieurs avouent qu'aller à l'église ou fêter les fêtes orthodoxes faisait partie de leur vie chez eux, souvent parce que « tout le monde les fêtait » :

Je dirais que j'accorde de l'importance non pas aux traditions religieuses, mais aux croyances religieuses. Mais je fêtais les fêtes orthodoxes parce que tout le monde les fêtait (Alla).

Je crois que ma famille éloignée était véritablement croyante, car ils étaient vieux-croyants. Ils étaient vraiment croyants malgré le communisme. Et en plus de la pratique des rites, ils aspiraient au perfectionnement de l'esprit. Mais ce que je vois aujourd'hui, ce sont les rites. Ce n'est pas vraiment la croyance, c'est de la ritualisation. Tu dois absolument faire bénir ton gâteau de Pâques, mais cela n'a aucun rapport avec la croyance. Ce sont plutôt les traditions (Grégory).

Deux répondantes disent qu'aller à l'église constitue pour elles une forme de divertissement :

Je vais à l'église dans le sens touristique. Nous avons quelques traditions qui font partie de la religion, par exemple cuire les gâteaux de Pâques. Moi, je le fais. Et cela n'est aucunement lié à ma croyance à Dieu, mais il existe une telle tradition et je sais tout simplement qu'il faut cuire les gâteaux ce jour-là (Ludmila).

Je pense que ma famille ne fêtait que Pâques et encore là, pas beaucoup. Plutôt, cela me semblait intéressant d'aller voir comment cela se passe à l'église parce que c'était de l'action. C'est à cette procession religieuse et aux chants que j'assistais des fois, mais pas souvent. En fait, la religion a un côté éducatif. Elle comprend des aspects culturels aussi (Nadezhda).

Lisa, qui a cessé d'être pratiquante au Québec, reconnaît le rôle éducatif de l'Église :

Toute notre famille est baptisée et les fêtes [orthodoxes] nous sont très importantes. Nous sommes allés à l'église plusieurs fois. Je pense que c'est important, car c'est cela qui nous unit. En plus, surtout quand nous avons 15-16 ans, au lieu de faire quelque chose de stupide nous allions à l'église. Et je pense que le fait même d'aller à l'église nous a protégés de beaucoup de choses. Cela fait environ deux ans que je ne vais plus à l'église. Je continue à suivre les traditions, mais je ne vais plus à l'église pour le faire. Mais mes parents et ma sœur qui demeurent à Montréal, ils continuent de fréquenter l'église. Mais par exemple Pâques est notre fête familiale et nous nous réunissons (Lisa).

Ainsi, pour certains répondants, les fêtes orthodoxes représentent aussi des moments passés en famille. Lorsque nous posons la question sur la place de la religion orthodoxe et de ses traditions dans son pays d'origine, Alena raconte :

Une place importante, elle est au premier plan. La fête de Pâques par exemple et en général j'allais à l'église plus souvent avant mon arrivée ici. Cela m'aidait. Il y a des gens qui n'y vont pas, mais moi j'avais envie d'y aller et de me rassembler en famille. Cela me manque ici.

Michaïl explique la relation des russophones avec l'Église orthodoxe du point de vue historique :

Ma jeunesse s'est déroulée pendant la période de la chute de l'URSS et le développement d'un nouvel État jeune qui s'appelle la Fédération russe. Toutes les choses culturelles et ecclésiastiques étaient très à la mode. Naturellement, en tant que jeune individu de 16 à 18 ans je n'ai pas échappé à cela, j'ai suivi tout cela. Et j'y étais intéressé et je respectais tout cela. Maintenant, pour moi c'est d'un côté une partie de la culture parce qu'elle [la religion/l'Église] a énormément influencé toutes les civilisations occidentales y compris celle russe ; de l'autre, pour moi c'est une sorte de Église orthodoxe ltée.

Catherine trouve à son tour que les traditions orthodoxes représentent quelque chose de familial, mais qu'elles pourraient être aussi une mode :

Il me semble que dans les dernières années, le peuple en Ukraine est devenu beaucoup plus proche de l'Église. Peut-être, c'est à la mode. Tout le monde veut tout savoir aujourd'hui. Il y a beaucoup de gens fanatiquement croyants, mais il y a aussi des gens qui sont tout simplement croyants et qui vivent selon cela [la religion orthodoxe]. Je sais qu'en Ukraine les fêtes ecclésiastiques ont toujours été fêtées, je le voyais tout le temps. Puis les gens les fêtent chez eux toute la journée, ils se rassemblent, toute la famille se rassemble. C'est-à-dire, il y a une tradition des fêtes (Catherine).

Finalement, les témoignages de certains russophones de notre corpus montrent que l'Église orthodoxe fait partie des nationalismes dont nous avons parlé dans la partie précédente de ce chapitre.

[La religion] joue un grand rôle parce qu'après la chute de l'URSS, chez nous [en Ukraine] et en Russie aussi, ils ont commencé à restaurer toutes ces traditions et l'importance de l'Église. La situation en Ukraine n'est pas facile présentement et il me semble qu'avec l'Église, il est plus facile d'affronter les problèmes (Asya).

Avec tout ce qui s'est passé en Ukraine il y a deux ans, avec toutes ces confrontations, l'orthodoxie [religieuse] aurait joué un rôle considérable. C'est parce qu'après les années 1990, après tout cet athéisme les gens éprouvaient un manque de quelque chose. Et ils ont trouvé une issue, c'est dans la religion qu'ils l'ont trouvée. C'est à ce moment que s'est passé la division du patriarcat en patriarcat de Moscou et patriarcat de Kiev. À ce moment, les gens ont commencé à faire leur choix, certains ont même renoncé à l'orthodoxie, car ils y voyaient un autre moyen de propagande (Ivan).

En continuant la pensée de Ivan, Ludmila explique que l'Église orthodoxe aurait remplacé l'idéologie communiste :

En Ukraine, tout comme en Russie, la religion vit un essor. Presque tout le monde est devenu super croyant, même les criminels. Et je ne comprends pas cela. Il me semble qu'un être humain a toujours besoin d'une soi-disant foi. En URSS, les gens croyaient au communisme, c'est-à-dire il fallait toujours aspirer à quelque chose d'idéaliste et de sacré. Probablement, après la chute de l'URSS et la disparition de l'idéologie, la religion est devenue quelque chose sur laquelle tu pouvais aligner ton comportement et ta vision.

Pour conclure, réitérons que compte tenu de l'absence d'attachement de la communauté russophone de Sherbrooke à l'Église orthodoxe, cette dernière ne contribuerait pas à la survie de l'héritage russe au sein de la communauté russophone en question. Le rôle de l'Église dans la préservation et la transmission des traditions des émigrants se limite aux initiatives personnelles. Par exemple, deux répondants fréquentent l'église orthodoxe à Mansonville dans le but de préserver les traditions russes.

Mon opinion de l'Église est assez médiocre, mais je crois que les gens que j'ai rencontrés à l'église ici sont formidables ! Et à Montréal, les gens sont unis, on dirait, par une force quelconque. C'est inimaginable ! Je croyais que cela n'existe plus, que cela existait peut-être il y a 100 ans. Les gens tombent quasiment à genoux, embrassent les icônes, etc. C'est une église montréalaise, mais elle est à Mansonville aussi<sup>48</sup>. Nous avons commencé par Mansonville, et là-bas il y a un camp d'été pour les enfants. Mon fils y est allé aussi. Il y a 25 enfants qui parlent parfaitement russe. Cela ne me dérangeait pas qu'il se levait tôt le matin et allait à l'office. Et il y a eu des koliadkas pour Noël et ils ont fait un spectacle. Et les enfants là-bas sont très unis, ils veulent participer à tout cela, ils sont curieux. Ils sont comme une famille (Anastasia).

Croyants ou non, la majorité des russophones de notre corpus continuent à suivre « la tradition des fêtes » orthodoxes au Québec sans nécessairement aller à l'église. Dans les mots de Anatoly, dans ce cas les gens sont attachés à une « Église folklorique ».

### **6.3 Nostalgie et rôle de la culture pour les russophones à l'étranger**

Cette partie est consacrée aux résultats et à l'analyse des réponses sur la question : Quelle importance accordez-vous à votre culture maintenant, en tant qu'immigrant russophone en Estrie ? Le mot « nostalgie » résume bien comment les participants de notre recherche perçoivent le rôle de la culture d'origine pour un immigrant. Nous précisons sans délai que le mot « nostalgie » est employé ici dans le

<sup>48</sup> Dans ce témoignage, il s'agit de l'Église de Séraphin de Sarov qui fait partie de l'Église orthodoxe russe hors frontières. Cette église se trouve à Montréal, mais fait aussi les offices au Monastère de la Sainte Transfiguration à Mansonville.

sens que lui accordent nos répondants et qui se rapproche de celui proposé par Fisher (1989). Comme nous l'expliquons dans le cadre théorique, selon l'étude de Fisher citée par Deciu Ritivoi, la nostalgie représente une des étapes de l'adaptation à un nouvel environnement culturel et elle facilite la transition vécue par un immigrant (Deciu Ritivoi 2002, p. 31). Pour synthétiser, la nostalgie constitue un autre moyen de garder en équilibre l'identité culturelle des immigrants.

Les russophones de notre corpus remarquent que la nostalgie fait partie de l'intégration ou plutôt constitue une de ses étapes. Par exemple, lorsque nous avons demandé si la participation aux activités de la communauté russophone contribuerait à l'intégration de ces derniers au Québec, Anastasia a fait le lien entre la nostalgie et l'intégration :

[La participation aux activités de la communauté russophone] et intégration ? Peu probable que cela contribue à l'intégration. C'est plus une nostalgie. Mais d'une façon, la nostalgie est aussi liée à l'intégration parce qu'il y a plusieurs critères de l'intégration. Certaines personnes ne sont pas psychologiquement capables et retournent chez eux parce qu'ils s'ennuient trop des endroits, des magasins, des gens, de tout ce qui est chez eux. Un des objectifs de la communauté était en quelque sorte d'aider les immigrants à s'adapter dans le sens de ne pas se sentir solitaires dans un pays étranger (Anastasia).

Michaïl affirme qu'il est important pour un immigrant d'avoir accès à sa culture d'origine en raison des différences entre son environnement culturel habituel et sa culture d'adoption. Comme l'avait remarqué Deciu Ritivoi, la nostalgie permet à l'étranger de réfléchir sur son passé et sur la continuité (Deciu Ritivoi 2002, p. 31) :

Aujourd'hui grâce aux nouvelles technologies tu ne sens aucun problème si tu as besoin de t'imprégner de quelque chose [en lien avec ta culture d'origine]. Tu peux consulter l'internet, tu peux parler à quelqu'un. Avant, probablement, il existait un problème parce que tout est complètement différent ici. Tout simplement différent.

Alla adopte un point de vue différent. Pour elle, le besoin de « s'imprégner » de sa culture est surtout fort au début de l'adaptation culturelle des immigrants, mais souvent ces derniers n'y ont pas vraiment accès, que ce soit pour des raisons de temps ou d'argent. Pour cette raison, la nostalgie peut devenir plus profonde :

Je sens qu'ici tu es privé de la culture parce que ta source de revenus est faible pendant ton installation. Ton revenu ne te permet pas vraiment de sortir. Je suis obsédée par l'idée d'aller au théâtre. Avant nous allions au théâtre chaque mois. Puis nous allions aux différentes expositions, ici il y en a moins. Et tu n'as pas toujours le temps pour cela. En plus, chez toi tu es plus détendu, mais ici il y a la question de langue, etc. Je crois que tu ne peux pas changer ta culture d'origine, elle reste à l'intérieur du porteur de cette culture, les valeurs restent aussi. Je crois que c'est important, mais je crois que c'est surtout important

dans les premières années après l'arrivée de la personne. C'est parce que les premiers temps sont plus durs et la culture [d'origine] offre un appui moral (Alla).

Contrairement à Alla, Catherine récemment arrivée au Québec raconte qu'elle consacre ces premiers temps à l'apprentissage et non pas à la nostalgie :

Présentement, j'essaie de comprendre la culture locale. Naturellement, ma culture est toujours avec moi, mais maintenant je suis plus intéressée à apprendre la culture locale pour commencer à interagir avec les gens et échanger sur les choses.

Le prochain témoignage de Anatoly illustre ce que décrit Alla. Anatoly souligne qu'après quelques années, il s'identifie plus avec la société d'accueil qu'avec son pays d'origine. Néanmoins, il confirme que la culture d'origine, ou plutôt ses membres, représente une sorte de réconfort :

Maintenant dans notre vie de tous les jours, le rôle de la culture n'est pas si important. La seule chose que nous faisons parfois est de regarder des films, que ce soit les vieux films comme les films soviétiques ou les films contemporains des années 1990-2000. Nous regardons aussi les très nouveaux films sortis en 2015 par exemple, parce que nous nous intéressons à ce qui se passe chez eux là-bas. Mais, pour nous, c'est maintenant ce qui se passe *chez eux* et non pas *chez nous*. Chez eux. C'est-à-dire, nous sommes déjà un peu séparés de cela. La culture est plutôt sur le plan des souvenirs, elle me fait chaud au cœur que nous ne sommes pas les seuls comme ça. Cela m'est intéressant de rencontrer les Polonais, les Tchèques, bref les nôtres. Pas seulement les Ukrainiens et les Russes, mais avec tous nos voisins de l'Europe de l'Est (Anatoly).

Comme nous pouvons le constater avec le dernier témoignage, une sorte de nostalgie reste importante, même pour les immigrants pour qui la culture hôte est devenue leur « chez nous ». Même si Anatoly s'identifie avec sa nouvelle culture, nous remarquons dans son discours un besoin de continuité et d'équilibre de l'identité culturelle, qui s'exprime en son intérêt de rencontrer les gens avec un parcours similaire au sien.

Quelques répondants remarquent qu'ils ont senti l'attachement à leur culture juste au Québec. Encore une fois, ils l'expliquent par le besoin d'équilibre de l'identité culturelle au cours de leur transition culturelle.

Ici j'ai senti plus d'attachement [à la culture russe], de plus en plus avec le temps. J'ai l'impression que ce n'est qu'ici que je me suis sentie véritablement Russe. Je ne peux même pas expliquer pourquoi. Probablement, parce que cela me manque inconsciemment. Et en arrivant ici, tu constates que tout est si différent ici. Il me semble que la culture russe est beaucoup plus haute que la culture d'ici. Et quand je vois ce qui se passe ici, par exemple les événements culturels, je ressens un manque de quelque chose. Donc, en organisant toutes ces expositions, c'est comme si je me rapproche avec ma propre culture et

j'essaie d'y initier les gens autour de moi (Lisa).

On peut comparer cela [le rôle de la culture d'origine] avec la culture et la langue française. Quand j'ai commencé à les apprendre, tout ce qui concernait la France, comme les écrivains français et la langue française, était pour moi quelque chose de magique. Je lisais en français avec passion, tout cela m'était intéressant. Mais quand je suis venue ici, j'ai vécu la même chose par rapport à la langue russe. C'est tout simplement une partie de quelque chose que tu n'as peut-être pas perdue, mais de laquelle tu te trouves loin. C'est une dissonance : tu as quelque chose, tu veux obtenir quelque chose d'autre ; tu obtiens cette autre chose et il te semble que tu as perdu quelque chose d'important en même temps. Peut-être, ce quelque chose a été une partie de la culture qui t'avait manqué. Elle a commencé à me manquer, ses traits subtils ont commencé à me manquer. Sans eux, le tableau ne serait pas complet (Ivan).

Ludmila explique que l'attachement à sa culture et le sentiment d'appartenance à ce que Anderson a appelé la « communauté imaginaire » deviennent évidents lorsque la personne se retrouve dans un nouvel environnement culturel.

Quand j'ai déménagé de l'Ukraine à Moscou, étonnamment déjà à l'université on n'avait pas vraiment des communautés, mais des groupes nationaux. Et tous ceux qui venaient de l'Ukraine étaient considérés compatriotes. En fait, à ce moment-là, lorsque j'ai quitté ma maison pour la première fois et lorsque je m'ennuyais de chez moi, que j'ai vraiment senti l'appartenance à un groupe national, mais non pas au pays. Naturellement, quand nous sommes arrivés au Canada j'ai éprouvé les mêmes sentiments.

Une possible explication de ces témoignages se trouve dans le point de vue d'Edward Hall, selon lequel l'individu ne sera pas capable de prendre conscience de sa propre culture s'il n'a pas fait face à une culture différente de la sienne, car il lui manquera les bases pour évaluer son être culturel (Hall, E.T. 1979, p. 209). En plus, nous observons comment cette conscience accentue un sentiment d'identification avec un groupe de personnes, même inconnues, qui forme une « communauté imaginaire ».

Ivan raconte qu'il recourt à la littérature pour combler ce manque des « traits subtils » de sa culture d'origine. Natalia ressent la même chose et comble le besoin de s'approcher de la culture russe par le moyen des livres et la musique russophones. Comme nous l'avons noté plus haut, la langue se trouve à la base du sentiment d'appartenance à une « communauté imaginaire ».

La littérature est devenue beaucoup plus importante pour moi ici qu'en Russie. En ce moment, je lis « Histoire de l'État russe » de Karamzine. J'ai des doutes que j'aurais pensé à le lire en Russie. Peut-être, c'est à cause de l'attachement à la culture que j'ai commencé à le lire. J'ai commencé à lire plus de grands classiques russes ici parce que cela me

manque ici, cette âme russe me manque. Je la trouve dans Dostoïevski, je l'ai toujours trouvée là-bas. J'ai même remarqué que j'écoute la « Radio russe » ! En Russie, je n'aurai jamais mis cette station !

Terminons cette partie du chapitre avec un témoignage d'un de nos participants qui introduit le sujet de la prochaine partie de ce chapitre :

La culture, c'est notre richesse, la culture russe est surtout très riche, il faut sans doute la préserver. Ce ne sont pas juste des mots, c'est la vérité. Il faut la préserver, il faut en être fier. Et ces racines te donneront un point d'appui (Grégory).

#### **6.4 Transmission culturelle**

*Toutes les connaissances compliquent la vue  
parce que ce sont les éléments qu'il faut équilibrer.  
Plus d'éléments il y a, plus il est difficile de trouver un équilibre.  
Mais plus de plaisir que vous avez en maîtrisant cet art (Nicolas).*

Dans les parties précédentes, nous avons vu comment la culture d'origine pour les russophones de notre corpus a été conçue en tant que rituel. Nous voulons dire par cela que l'accent a été mis sur l'importance que nos participants accordaient au maintien de leur héritage culturel et son lien avec l'intégration réussie. Dans cette partie, nous présentons et analysons les résultats sur la culture en tant que transmission. Ayant eu pour objectif d'évaluer le rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones d'une manière plus complète, nous avons donc posé une question sur l'importance que nos informateurs accordent à la transmission de leur culture d'origine à leurs enfants au Québec.

Nous allons voir que l'importance accordée à la transmission culturelle aux enfants varie d'un immigrant à l'autre parce que les objectifs de cette transmission, et les regards sur ce qu'est l'intégration réussie, sont différents. Néanmoins, un aspect de la transmission culturelle qui est omniprésent dans toutes les entrevues, c'est l'importance cruciale attachée à la langue russe. Qui est plus est, les russophones interrogés confirment la proposition de Stuart Hall sur la langue (1997). Selon Hall, la culture est basée sur le « sens partagé » et la langue constitue un médium à travers lequel les gens forment ce sens et interagissent (Hall 1997, p. 1). Dans le cas de nos informateurs, si la nécessité

de transmettre d'autres composantes de la culture d'origine a été souvent mise en question, la langue a toujours été présentée comme une partie primordiale de la culture d'origine et, parfois, comme la culture même .

Il y a des composantes que je veux garder, mais je ne crois pas qu'il faut vraiment s'attacher à cela [sa culture d'origine]. De toute façon, c'est une sorte de passé. Il y a des choses que je considère importantes à garder. Par exemple, je veux élever mes enfants dans le respect de ceux qui sont plus âgés, parce qu'ici l'enfant est le roi dont les parents courent après. Mais peut-être ce n'est pas correct de forcer un enfant d'apprendre cela parce que tu es Slave et que tu en as besoin. Mais oui, je veux lui apprendre plusieurs langues : l'ukrainien et le russe, le français et l'anglais. Premièrement, cela influence le développement de l'enfant. Deuxièmement, pour qu'il puisse communiquer avec ses ancêtres, c'est bien aussi (Alexandra).

Une des premières raisons de l'importance de la langue russe soulignée par nos participants est la possibilité de rester en contact avec leurs ancêtres. Si on reprend l'idée de Benedict Anderson, la langue maternelle des immigrants transmise à leurs enfants est un moyen de garantir une continuité et un lien avec la « communauté imaginaire » :

Je me fie sur l'expérience négative de nos connaissances qui ont baragouiné en français avec leurs enfants parce que quelqu'un les a convaincus qu'il faut faire comme ça. Au final, les enfants ne savent quasiment pas parler russe et ils ne peuvent pas communiquer avec leurs grands-parents. Donc, ils ont déjà en partie perdu l'accès au bagage culturel. Tout cela est loin, mais c'est quand même intéressant. Notre mentalité slave fait en sorte qu'on est un peu différents et c'est une richesse (Anatoly).

Asya, dont les enfants maîtrisent déjà parfaitement le russe, mentionne l'importance de certaines traditions culturelles pour préserver le lien de ses enfants avec la culture de leurs parents. En même temps, elle reconnaît l'importance de l'identification des enfants avec la culture québécoise pour leur intégration réussie. Asya raconte qu'elle était même une participante et organisatrice très active des activités de la communauté de la langue russe de l'Estrie. Voici comment elle en explique les raisons :

Premièrement, je voulais que mes enfants connaissent la culture, qu'ils connaissent d'où ils viennent. Peut-être, je voulais préserver les racines et le lien avec eux. Puis cela développe la culture générale des enfants, c'est bien pour la langue [russe] aussi. Puis, c'était très important de laisser une partie [de la culture d'origine] dans le cœur de mes enfants parce que c'est la culture locale qui se développe davantage chez eux. Je ne les empêche pas de s'intégrer. Je vois une transformation, je vois comment ils subissent une mutation. Je ne les empêche pas de le faire parce qu'ils grandissent ici, ils doivent agir, ils doivent être un des leurs, c'est-à-dire cela [la culture québécoise] ne doit pas leur être étranger, c'est on peut dire leur patrie. En même temps, je ne leur laisse pas oublier d'où ils viennent et je leur demande de respecter certaines règles et une culture qui existe dans notre famille, que nous avons aussi. Je le dis encore, ils seront porteurs de cette culture par la suite et je veux la

voir dans mes petits-enfants aussi, et je ne veux pas avoir des problèmes sur ce niveau avec mes futurs beaux-enfants. Alors je veux que ce soit une symbiose de ce que nous avons maintenant et d'où nous venons. Je veux qu'on parle toujours la même langue.

Comme nous pouvons le voir, « la même langue » entre parents et enfants ne se limite pas à la langue dans le sens linguistique. Les parents tiennent à ce que les parents et leur culture ne soient pas étrangers pour les enfants, dans le sens émis par Gudykunst. Voici un autre témoignage qui partage ce point de vue :

Au début, il y [dans la transmission culturelle] avait une sorte d'égoïsme : si mon fils abandonne la culture russe, il arrêtera de me comprendre. Mais deuxièmement, il aura un avantage concurrentiel s'il va parler bien le russe, peu importe quel domaine il choisira. Puis, c'est un grand bagage culturel, la fierté pour nos ancêtres. Je suis fier de mes ancêtres et je veux lui expliquer qui ils sont (Grégory).

En même temps, tout comme Asya, tous les informateurs reconnaissent que le futur de leurs enfants ou de leurs futurs enfants se passera au Canada. Pour cette raison, ce n'est pas la langue russe qui constitue leur priorité, mais le français et l'anglais.

Je n'y pense pas vraiment [à la transmission de ma culture d'origine à ma fille]. Je crois que ça va être mieux si elle connaît la culture locale parce que nous avons déménagé ici. Je pense que les problèmes arrivent quand tu mets trop de restrictions. Si vous avez déménagé dans un autre pays, ce sera mieux si l'enfant maîtrise parfaitement, dans ce cas, le français. [Ce sera mieux ] si elle connaît les auteurs français et les livres français. Maintenant elle doit apprendre le français, elle doit véritablement s'intégrer ici. Je n'insiste pas qu'elle écrive en russe. Bref, il faut plus intégrer les enfants. Le plus qu'ils communiquent, le mieux c'est. Je ne tiens pas vraiment à ce qu'elle fête les fêtes [russes] parce que toutes les fêtes sont relatives. [La musique] si elle a l'importance sur le plan international, oui (Nadezhda).

Je vais accorder un grand rôle [à la transmission de la culture russe aux enfants] et bien sûr, à la langue russe, mais je ne sais pas si ça va être leur première langue ou seconde langue. Je ne connais pas – et ce sont en partie mes propres questions – toutes les finesses de la culture russe. Ici, ils nous disent à la francisation : « N'oubliez pas votre langue et surtout ne l'abandonnez pas, ne limitez pas vos enfants ». Et j'en suis d'accord (Anatoly).

Anastasia avance que la transmission des traditions culturelles, telles que les fêtes russes, peut créer un conflit psychologique ou social pour l'enfant. Aussi, la culture peut être transmise sous forme de langue, de littérature et de connaissance de ses ancêtres. En outre, comme tous les autres répondants, elle est convaincue que la connaissance de la langue russe (ou toute autre langue) est un avantage :

Comme je comprends, mon fils croit déjà que sa patrie est ici. Il va suivre et s'habituer aux traditions et aux fêtes locales. Nous fêtons toujours beaucoup le Jour de l'An, mais ici Noël vient avant. Alors quand les enfants lui demandent : « Qu'est-ce que tu as reçu pour

Noël ? », il répond : « Je n'ai pas encore eu le Jour de l'An ». C'est donc un conflit : « Maman, pourquoi ce garçon a déjà reçu ses cadeaux et moi non? » Alors je perds tout cela, malheureusement je ne lui transmets aucune tradition. Mais il lit des livres en russe, cela c'est une richesse. C'est un avantage, comme je lui dis.

S'il y a des événements ou des fêtes importantes, j'essaie de les raconter à ma fille. Ici, nous ne fêtons pas Noël russe, mais au moins nous essayons de lui rappeler. Sinon c'est difficile parce que quand les enfants commencent l'école, tout le monde fête Noël catholique et attend les cadeaux du Père Noël. Donc, nous fêtons Noël [catholique] et le Jour de l'An parce que ce sont les traditions, mais nous parlons de Noël russe (Alla).

Mikhaïl, qui travaille dans une école russophone au Québec, est pourtant convaincu que les enfants n'ont aucun problème avec l'intégration dans la société hôte et dans l'adaptation à la culture québécoise. Aussi, il souligne le rôle déterminant des parents dans la transmission et la préservation de la culture russe auprès des prochaines générations. Qui est plus est, pour Mikhaïl comme pour Asya, la transmission culturelle ne se limite pas à la connaissance de la langue russe :

Je vois à quelle vitesse les enfants assimilent tout ce qui se passe ici. Et au fur et à mesure qu'ils grandissent, la notion de culture russe leur devient de plus en plus abstraite. Je crois qu'il ne faut pas oublier ses racines et qu'il faut faire des efforts pour que les enfants aient une ancre, soit qu'ils sont ethniquement Russes, au moins ethniquement. Et ils doivent comprendre ce que cela signifie. Et cela ne veut pas dire baragouiner une langue. Je connais les enfants qui sont déjà nés ici et dont les parents ne s'occupent pas beaucoup d'eux, parce que ces parents souffrent à cause de l'immigration et ils doivent affronter beaucoup d'obstacles. Ainsi, 80-90 % du temps les enfants communiquent avec leurs pairs francophones ou anglophones, mais ces 10-20 % qui restent ne sont pas suffisants pour la transmission de la culture russe ou la langue russe.

Nicolas partage la vision de Mikhaïl. Il croit que c'est la famille qui doit faire des efforts pour transmettre la culture russe aux enfants. Cette culture offre des « peintures » supplémentaires dans la vie des enfants. Il reconnaît l'utilité de la connaissance d'une autre langue, mais pour lui cette connaissance n'équivaut pas à la maîtrise d'une culture :

L'individu essaie toujours de transmettre certains outils ou, si j'étais peintre, certaines peintures. Les enfants utiliseront certaines peintures, mais pas les autres, mais je voudrais quand même les mettre dans la palette. Et elles ne vont pas s'y retrouver par elles-mêmes. Même du point de vue d'une sorte de gymnastique pour le cerveau, ce sont des exercices. Mais dans ce cas on juge vraiment du point de vue très utilitaire. Cela n'est plus une culture. Nous essayons donc d'y accorder notre temps autant que nous pouvons, et notre slogan est : « Vive la culture russe ! »

Nous remarquons donc que même si la majorité des répondants donne la priorité à l'intégration des enfants dans la culture québécoise, il y en a certains pour qui l'identification des enfants avec la culture

d'origine de leurs parents joue un rôle aussi important. En répondant à la question de la transmission de sa culture d'origine à ses enfants, Natalia réplique sans hésitation :

Certainement, oui. Certainement oui parce que nous avons une petite Russie chez nous. Nous ne parlons pas français chez nous, nous n'avons même pas de télé, nous ne regardons pas les chaînes en français. Nous avons toute une bibliothèque de livres russes. Alors dans notre appartement, l'enfant va toujours se sentir Russe. Nous sommes pour la Russie. Tu sais, il y a certains qui ne l'aiment pas, qui critiquent ses habitants, qui critiquent sa politique, etc. Mais mon état d'esprit est celui que je ne dis pas « là-bas en Russie », je dis « chez nous ».

Mon fils ira à l'école et il devra connaître la langue et la culture [québécoises]. Et il les absorbe déjà. Mais nous parlons avec notre famille par Skype et nous fêtons les fêtes en ligne. C'est-à-dire, il absorbe notre culture de toute façon, car peu importe où nous allons, nous gardons un lien avec la famille. Donc, ses parents lui transmettent déjà la culture. Je crois qu'il l'absorbe, car nous vivons comme nous vivions avant : nous n'avons pas changé en tant que personnes, nous ne sommes pas devenus Français [Québécois] ni Canadiens. Nous ne sommes qu'Ukrainiens habitant à l'étranger (Catherine).

Anatoly conclut qu'il ne faut pas être extrême dans l'apprentissage d'aucune des deux langues et cultures. Il donne un exemple de sa famille éloignée aux États-Unis qui, jusqu'à ce que les enfants commencent l'école, ne leur apprennent pas l'anglais :

Aussi, la langue russe est leur langue parlée à la maison avec la famille et ils limitent les contacts de leurs enfants avec les enfants locaux. C'est-à-dire, les enfants sont plongés dans l'environnement russophone jusqu'à sept ans. Ils parlent russe avec leurs grands-parents. Ils savent que tout le monde autour d'eux parle anglais et qu'à un moment donné ils vont l'apprendre.

Dans son témoignage, Ludmila résume ce que signifie la transmission culturelle pour nos participants :

Plus la personne connaît de langues différentes et plus la personne a absorbé différentes cultures, mieux c'est. Il me semble qu'il faut donner des opportunités [à ses enfants] : plus tu donnes, mieux c'est. La connaissance des langues est surtout importante aujourd'hui quand les gens sont tous mobiles et tu ne sais pas où sera ton prochain emploi. Tout le monde déménage, tout le monde voyage à travers le monde. [Connaissance des langues], c'est une possibilité de trouver un emploi partout dans le monde. En plus, nous venons de là-bas [de l'Ukraine et de la Russie] et nous voudrions que les enfants se souviennent de leurs racines, qu'ils puissent communiquer avec leurs grands-parents et leurs cousins qui demeurent là-bas. Il me semble que la langue est le plus grand héritage culturel. Puis les traditions. Et je suis heureuse que mes enfants parlent russe et qu'ils connaissent leur culture. Je ne pense pas qu'ils s'identifient seulement avec le Québec ou seulement avec la Russie. Je pense que c'est quelque chose qui est mélangé.

Donc, la totalité des russophones de notre corpus croit que la langue russe constitue l'héritage fondamental de leur culture qu'il faut transmettre à leurs enfants. La littérature, la musique, l'histoire et certaines traditions sont aussi importantes pour beaucoup de participants. Les raisons de cette transmission culturelle sont : offrir une richesse supplémentaire et «un avantage concurrentiel » à leurs enfants, garder le lien avec leur famille et assurer une continuité historique de la famille à travers une double identité culturelle des enfants.

## **CHAPITRE 7 :**

### **RÔLE DES ACTIVITÉS DE LA COMMUNAUTÉ DE LA LANGUE RUSSE DANS L'INTÉGRATION DES IMMIGRANTS RUSSOPHONES**

Dans ce chapitre, nous présentons les résultats et l'analyse de nos observations directes et des réponses des participants de notre recherche portant sur les activités organisées par la communauté de la langue russe de l'Estrie (Sherbrus) et sur les objectifs de cette communauté. Plus précisément, nous explorons les activités de la communauté de la langue russe de l'Estrie en tant qu'une forme de médiation culturelle<sup>49</sup>. Nous allons donc découvrir les objectifs de cette médiation culturelle et son rôle dans l'intégration des immigrants russophones.

#### **7.1 Objectifs de la communauté de la langue russe et l'intégration**

Nous présentons d'abord les objectifs de la communauté de la langue russe de l'Estrie tels que vus par deux de ses fondatrices et un membre du comité organisateur. Nous commençons par une explication du choix des mots « de la langue russe » dans le nom de la communauté :

Nous sommes devenues amies avec les filles et nous avons décidé de fonder une communauté de la langue russe. Communauté de la langue russe et non pas des Russes. Pourquoi ? Parce que ce n'était pas une idée avec un caractère nationaliste. Nous avons essayé de trouver un nom dont le sens ne provoquerait aucun conflit nationaliste (Anastasia).

---

<sup>49</sup> Voir cadre théorique.

Comme l'écrivent les fondatrices de Sherbrus dans un article publié dans « Regards », journal communautaire de Sherbrooke : « L'organisme a pour but de réunir les 15 anciennes républiques soviétiques, mais aussi tous ceux qui aiment la langue russe. Ça faisait un bout de temps qu'elles voulaient créer une telle communauté, dans le but de réunir les passionnés de la culture » (Sherbrus 2014, p. 16). Cela confirme ce que nous avons déjà dit à propos des « communautés imaginaires ». Le premier objectif de la communauté de la langue russe de l'Estrie est donc de rassembler ceux qui s'identifient avec une « communauté imaginaire » dont la langue russe constitue la base. Comme l'illustre bien Anatoly : « Intuitivement, nous considérons et considérons tous les russophones comme une famille éloignée ». Alors quels sont les objectifs visés par la création d'une telle « communauté imaginaire » au Québec ?

Pour moi, personnellement, les objectifs ont changé. Je faisais tout cela pour mon enfant et pour préserver les traditions. Mais cela n'est plus le cas, car personne ne veut rien faire et personne n'en a besoin. C'est comme si je dois tirer les oreilles aux gens. Alors si nous allons garder la communauté, les objectifs seront plutôt de montrer notre culture et nos traditions. Les gens locaux sont véritablement intéressés à la culture russophone et on a plus de rétroaction de leur part. Ils sont plus intéressés, c'est de l'exotisme pour eux. J'ai toujours besoin de rétroaction, surtout quand tu fais tout cela bénévolement. On voit que les locaux viennent à n'importe quelle fête. Les activités leur manquent même s'il y en a beaucoup ici, à Sherbrooke. Je pense qu'il y en a même trop, et chaque année ce sont les mêmes activités à Sherbrooke, les gens en ont assez. Alors s'il y a quelque chose d'intéressant, les gens viennent. Donc, si on va continuer, ce sera sous forme du club de la langue russe pour les gens qui s'intéressent à l'histoire de la langue et qui veulent parler, etc. (Anastasia)

Même si les témoignages des autres russophones de notre corpus et nos observations directes contredisent la supposition que personne parmi les russophones n'a besoin des activités organisées par Sherbrus, leurs témoignages confirment leur rôle passif dans l'organisation de ces événements. Mis à part le comité organisateur composé au moment de notre recherche de quatre personnes (deux hommes, dont un Russe et un Ukrainien, et deux femmes, dont une Russe et une Ukrainienne), il ne paraît pas y avoir d'autres membres actifs au sein de la communauté. Ce sujet a été discuté pendant la rencontre du comité organisateur et apparaît être la raison principale pour laquelle la communauté a quasiment arrêté toutes ses activités au moment de l'analyse des résultats de notre recherche. Au cours de la rencontre du comité en février 2016, les membres se sont penchés sur des questions liées au futur de la communauté. En parlant de la Journée internationale de la femme, une fête qui est très célébrée dans plusieurs pays de l'ancienne URSS, les membres du comité ont décidé d'organiser seulement une sortie entre amies russophones. Cela constitue un grand contraste avec la première année d'existence de la

communauté, où Sherbrus a fait un concert afin de célébrer cette journée. « L'année dernière, il y avait 30 Québécois sur 50 personnes présentes. Alors, la motivation ? On veut que les nôtres nous appuient aussi », explique la présidente au cours de la rencontre. En essayant de comprendre les raisons de cette implication limitée et de trouver les moyens de redonner une vie à la communauté, le comité organisateur constate qu'il faut parfois appeler personnellement les nombreux membres de Sherbrus afin de les inciter à participer. En outre, le comité explique que la Crise de Crimée n'est pas passée à côté de la communauté. « Les Ukrainiens ont fondé une communauté nationaliste ukrainienne. Ils ont même appelé notre membre [du comité organisateur] en essayant de la "recruter". Ils se sont même chicanés avec les Ukrainiens qui sont restés dans la communauté de la langue russe », précise la présidente.

Même les répondants ayant participé à certaines soirées de Sherbrus en tant qu'animateurs avouent de le faire seulement quand les membres du comité le leur demandent. La majorité cite le manque de temps comme la raison principale de leur faible implication. Quatre participants mentionnent la période d'arrivée au Québec, les intérêts différents, le statut familial et les questions politiques comme étant les raisons de ne pas fréquenter les activités de Sherbrus. Plus spécifiquement, Ludmila explique qu'elle habite à Sherbrooke depuis plusieurs années et la communauté n'a été fondée qu'en 2014. Donc, elle s'est déjà fait un réseau d'amis et partage sa culture avec les Québécois en participant au Buffet des nations organisé par le Service d'aide aux Néo-Canadiens depuis une dizaine d'années. Nicolas, qui demeure également depuis longtemps à Sherbrooke, dit ne pas avoir les mêmes intérêts que les membres de Sherbrus et, à la place, prend part activement dans la vie d'une paroisse orthodoxe. Ivan explique que 99 % des membres de la communauté russophone à Sherbrooke sont des familles avec des enfants, ce qui la rend un peu plus fermée pour les immigrants célibataires. Enfin, Alexandra cite la Crise de Crimée comme une des raisons pour lesquelles elle a choisi de se joindre à la nouvelle communauté ukrainienne.

Si on se fie aux premiers témoignages présentés plus haut, selon l'une des fondatrices de la communauté, réunir les russophones dans une communauté avait pour objectif d'assurer la transmission culturelle aux enfants des immigrants et la préservation de la culture et des traditions communes auprès des immigrants russophones eux-mêmes. Selon Proujanskaïa, les sentiments de fierté pour la « grande culture » de leur patrie et le besoin de préserver les liens avec la Russie caractérisent

l'immigration postsoviétique, ce qui explique la renaissance des activités de transmission culturelle au sein des communautés russophones (Proujanskaïa 2002a).

Au fur et à mesure de l'existence de Sherbrus, les objectifs de la communauté se sont élargis à l'initiation de la société québécoise à la culture russe. En effet, ces nouveaux objectifs sont évidents à travers les publications publiques de Sherbrus. Nous parlons notamment des deux articles parus dans « Regards » (2014, p. 16 et 2015, p. 13) qui ont pour but la promotion des activités de Sherbrus auprès du public francophone. Les affiches que nous avons trouvées sur les réseaux sociaux et dont la version imprimée a été distribuée par les membres de la communauté, ont été rédigées en français et en russe. Nous pouvons même dire que les affiches visent majoritairement le public francophone, car le titre et les informations concernant la date, le lieu et les contacts sont écrits seulement en français.

Dans son témoignage, Ludmila élabore davantage sur les objectifs évoqués par Anastasia :

J'ai eu l'impression qu'il y avait toujours une partie faite pour les russophones, afin qu'ils socialisent, et une partie pour les gens locaux, afin de les attirer aux événements et leur montrer une partie de la culture [des russophones]. En fait, c'est une tournure des événements très intéressante. Nous habitons ici depuis longtemps et même si des idées comme ça apparaissent, ces communautés n'ont jamais [été axées sur les Québécois]. Même la communauté à Montréal n'est aucunement axée sur l'environnement local, elle n'existe que pour la socialisation [des russophones]. Ils ont une école pour préserver la langue russe et c'est plutôt pour sauvegarder sa propre culture et non pas pour transmettre la culture [aux Québécois]. J'ai parlé à Anastasia, ils ont mis des efforts pour populariser leurs activités. Ils ont donné des concerts aux maisons de retraite et ont fait des publicités dans les journaux locaux. Ils ont organisé des événements en deux langues, russe et français. Cela ne s'est jamais fait à Montréal. Bien sûr, les russophones seront toujours plus nombreux [à ces activités]. En plus, si on pense que même les communautés bénévoles comme ça ont besoin de support financier pour exister, étonnamment il y a plus de chance de le recevoir de la part des locaux que des russophones.

Ainsi, la préservation de ses traditions, la transmission culturelle aux enfants et l'initiation des Québécois à la culture des russophones constituent les trois objectifs principaux de la communauté de la langue russe de l'Estrie. Dans leurs témoignages, les membres de la communauté interrogés soulignent l'importance clé de l'un ou l'autre de ces buts. Ludmila et trois autres participants de notre recherche parlent de la grande importance du partage de leur culture avec la société d'accueil. Asya, une autre fondatrice de Sherbrus, est convaincue que les activités culturelles de la communauté aideraient à briser les stéréotypes :

[Les objectifs sont] de partager notre culture avec les Canadiens, les Québécois, et montrer qui nous sommes. Tout le monde nous associe avec la langue russe, les ours et la vodka, mais il y a beaucoup derrière notre culture, il y a un très grand héritage. Nous voudrions montrer cela parce qu'il existe ici les stéréotypes imposés depuis l'école par les films américains. Au final, comme je l'avais déjà dit, les gens ne savent que l'ours, la vodka, la chapka, c'est tout. Mais quand ils commencent à apprendre davantage, ils s'exclament : « Oh, nous ne savions pas ceci et nous ne savions pas cela ! » Donc, notre objectif était de montrer notre culture et notre histoire. Tout s'est séparé maintenant, mais nous voudrions montrer plus spécifiquement nos racines, l'Union soviétique, qui nous sommes : les Russes, les Slaves, les Ukrainiens, les Biélorusses, peu importe. Et pourquoi nous regardons parfois tout le monde d'en haut, ce n'est pas pour rien.

Cet objectif d'apprendre à la société hôte de voir au-delà de ses codes culturels et des stéréotypes par le moyen des activités culturelles, reflète le regard anthropologique sur la médiation culturelle. Ce regard<sup>50</sup> voit le dialogue interculturel comme un des buts de la médiation culturelle. Lisa, artiste russe qui organise ses expositions au Québec et qui utilise son art pour rapprocher les cultures, confirme :

Il faut absolument organiser des événements comme ça et toutes les expositions possibles pour que les gens voient ce que nous avons apporté de là-bas. Surtout maintenant quand les médias nous [les russophones] projettent d'un côté négatif. Tout cela n'est pas vrai. Nous devons donc montrer nos côtés positifs.

Sur ce plan, la culture des russophones contribuerait à une meilleure intégration des immigrants dans la société québécoise. En nous appuyant sur la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de Gudykunst, nous pouvons penser qu'en offrant plus d'informations sur eux et leur culture, les russophones se rendent moins étrangers pour les membres de la société d'accueil. Selon Gudykunst, plus la société hôte est ouverte aux étrangers, plus elle fournit d'opportunités de participation dans ses interactions, et le mieux ceux-ci s'adaptent à leur nouvel environnement culturel (Gudykunst 2005, p. 444). Anatoly, fondateur du club de la langue russe, raconte que c'était un des objectifs de son club et de son implication bénévole au sein de plusieurs organismes en Estrie :

Si on se rend un peu plus ouvert aux autres, nous éliminons certaines barrières et nous renversons les stéréotypes, ce qui pourra indirectement permettre à quelqu'un de trouver un emploi. En brisant ces stéréotypes, nous aidons nous-mêmes ou quelqu'un de notre communauté à trouver un travail. Les gens diront : « Ils sont en fait des gens agréables et il ne faut pas avoir peur d'eux. Oui, ils voient le monde un peu différemment, mais ils sont intéressants. Et si on les embauchait aussi facilement que les autres? » Cela, c'était le but initial de mon club. Et cela pourrait être aussi l'objectif de notre communauté et de nos

50 Dans le cadre théorique, nous donnons l'exemple de J. Caune (1999) et E. Hall (1979).

activités en général.

Quelques autres membres de Sherbrus sont d'accord avec Anatoly que les idées de la communauté ont beaucoup de potentiel, mais les buts que la communauté « pourrait » avoir et les objectifs réels ne correspondent pas toujours. Pour Alexandra, montrer sa culture à la société d'accueil développe la culture générale de ses membres, mais ce sont les interactions au sein de la communauté russophone qui aident vraiment à l'intégration des immigrants. Alexandra affirme que c'est l'entraide qui devrait être l'objectif d'une communauté ethnique : « Nous pouvons nous entraider et c'est génial quand nous partageons notre expérience pour que les autres ne commettent pas les mêmes erreurs que nous. Je crois que cela doit être le premier objectif ». L'interviewée avance que les bonnes relations entre les membres contribueraient au développement d'un réseau d'entraide, même sur le plan professionnel. « Nous avons quelque chose en commun, nous devons être comme une famille ». Donc, pour certains russophones l'intégration peut être favorisée davantage par le lien que ceux-ci entretiennent avec leur « communauté imaginaire ». Si pour Alexandra ce lien peut favoriser l'adaptation des immigrants à travers l'entraide, pour Ivan les activités de la communauté de la langue russe sont liées à la nostalgie comme étape de l'intégration. Comme nous pouvons le voir, Alexandra comprend le concept de nostalgie à l'instar de Fisher (1989) et Deciu Ritivoi (2002):

La communauté de la langue russe a été fondée plus pour les enfants que pour les adultes, pour que ces premiers n'oublient pas leur culture, pour qu'ils apprennent davantage sur leurs fêtes et qu'ils les apprécient. C'est aussi pour les adultes qui veulent échanger. Surtout pour ceux qui sont attachés à leurs traditions et pour qui il est important d'avoir quelqu'un qui peut partager cette tradition avec eux. Ce ne sont pas les mêmes émotions lorsqu'on fête le Jour de l'An ou Noël avec les Québécois ou toute autre nationalité que lorsqu'on les fête avec les gens du pays qui a créé cette tradition.

D'ailleurs, les traditions liées à la célébration du Jour de l'An ne sont pas partagées avec le public francophone. Certains répondants nous racontent qu'en 2014 et en 2015, plusieurs russophones se sont rassemblés pour fêter le Jour de l'An ensemble. Comme nous le comprenons, les invitations et les informations ont été distribuées par le principe de bouche à l'oreille, par téléphone et par courriel aux membres. Il en va de même pour l'événement « Sapin<sup>51</sup> » pour les enfants que nous avons observé en décembre 2015 : la communauté n'a pas fait d'annonce promotionnelle ouverte au grand public, mais

51 Le « Sapin » est une activité organisée pour les enfants dans plusieurs pays de l'ancienne URSS dans le temps des fêtes (fin décembre- début janvier). Le « Sapin » comprend des jeux interactifs et un concert au cours duquel apparaît le Père Noël.

le comité organisateur avait envoyé une annonce aux membres de Sherbrus par courriel. L'annonce a été également publiée en russe dans le groupe Facebook de la communauté.

La majorité des répondants insiste sur le fait que, selon son expérience, l'objectif de la communauté russophone est de « passer du temps dans un environnement qui ressemble à leur environnement habituel » :

En réalité, il me semble que l'objectif des activités n'est que le divertissement. Ce n'est qu'un passe-temps, léger et agréable parce que c'est beaucoup plus facile de parler russe que français. La culture est plus compréhensible parce que nous partageons une histoire. Dans l'environnement francophone, tu ne connais pas parfaitement les limites. Pour cette raison, on a l'impression que c'est plus facile auprès des nôtres. C'est un moyen de relaxer. Les dernières soirées qu'on a eues, comme les fêtes de quelqu'un, étaient comme une fenêtre pour l'âme : on a pu se débarrasser de toutes les tensions autour de nous (Anatoly).

Même si nos répondants ne lient pas la fonction de divertissement avec l'intégration, si on se fie à la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de Gudukynst, les gens avec qui l'immigrant « partage l'histoire » sont pour lui un important appui psychologique. D'ailleurs, le témoignage de Anatoly présenté ci-dessus en est un exemple : « On a pu se débarrasser de toutes les tensions autour de nous ». Peut-être, pour voir leur communauté comme un des moyens de faciliter l'intégration, certains répondants auraient souhaité y voir une association plus encadrée d'entraide des russophones.

L'objectif est juste pour avoir du plaisir, pour avoir une vie sociale. Un passe-temps pourrait aboutir à une profession, mais pour cela il devrait y avoir de l'ampleur et de la permanence. Mais dans notre cas, il s'agit d'un niveau amateur (Grégory).

En prenant l'exemple des cours de la langue russe, Grégory soutient que cela aurait pu devenir un emploi pour certains membres de la communauté si les gens avaient de la motivation à mener le projet au bout. En continuant sur l'idée que la communauté de la langue russe pourrait offrir plus qu'un loisir à ses membres, et devenir un vrai appui à l'intégration, Anatoly précise :

J'ai plutôt une idée de ce à quoi cela [les activités de Sherbrus] pourrait servir. Par exemple, on aurait pu avoir les premiers amis [russophones] dès le début. Mais en renonçant aux interactions [avec les russophones], personnellement j'ai manqué l'occasion de recevoir des pistes, d'entendre des expériences d'intégration, c'est-à-dire d'apprendre ce qu'il faut éviter comme erreurs. La communauté pourrait et devrait servir de l'aide dans l'intégration.

Pour conclure, nous pouvons dire que pour nos répondants, il existerait au sein de la communauté russophone deux types d'objectifs : les objectifs observables et les objectifs souhaités. Un groupe des

russophones de notre corpus voudrait voir la communauté de la langue russe comme un organisme d'entraide des immigrants russophones. Comme nous avons pu le comprendre, cela pourrait permettre aux immigrants d'avoir accès aux conseils d'intégration d'une manière plus encadrée et organisée. Anatoly raconte que le programme d'immigration du Manitoba demande que le candidat à l'immigration fournisse une lettre officielle de la part de sa communauté culturelle et que celle-ci le soutienne pendant la première année de l'intégration. La communauté ethnique de l'immigrant prend donc la responsabilité d'aider le nouvel arrivant avec des conseils et, au besoin, même financièrement. Nous supposons que les membres de la communauté russophone à Sherbrooke voudraient que Sherbrooke soit une communauté dotée d'une responsabilité semblable à celle du Manitoba. « Je suis une ancienne travailleuse sociale et en jugeant en tant que professionnelle je crois qu'il manque, dans l'intégration des immigrants russophones ici, un certain appui social, par exemple à l'arrivée de l'immigrant », précise Alla. En ce qui concerne les objectifs observables, certains participants de notre recherche sont contents de dire qu'en initiant les Québécois à leur culture, les activités culturelles de leur communauté favoriseraient indirectement leur intégration dans la société hôte. Selon la majorité des interviewés, le divertissement et le sentiment de nostalgie se trouvent à la base de toutes leurs activités. Le témoignage de Nicolas résume bien ces objectifs réels évoqués par la majorité des russophones de notre corpus :

Si on regarde l'histoire d'immigration, il y avait toujours beaucoup de communautés comme ça dans des pays et des contextes différents. La majorité était liée à l'Église, mais il y en avait des complètement laïques aussi de ce type. Je pense que leur objectif est dans l'entraide et dans l'expression individuelle. Supposons qu'une personne veut faire quelque chose comme coudre des costumes, chanter ou danser. Sans une telle communauté, ce serait impossible. Une personne sait chanter ; l'autre, danser ; encore une autre, faire des gâteaux. En se réunissant, elles peuvent organiser certaines activités. Si la langue française et la connaissance des gens locaux ne constituaient pas une barrière, ces gens fréquenteraient les soirées du peuple local. Le code culturel est commun, et il est impossible d'affronter des problèmes de compréhension ou de compréhension imaginée à l'infini. En outre, puisque les souvenirs d'enfance sont radicalement différents avec les gens locaux, cela manque aux gens [russophones]. L'enfance est toujours avec nous et se souvenir de Tchebourachka<sup>52</sup> est un élément important pour l'équilibre psychologique d'une personne. J'ai même lu une recherche sur la fréquence de la dépression chez les femmes immigrantes de la première génération habitant dans les quartiers ethniques ou non. Selon les résultats, la fréquence de la dépression hors quartiers ethniques est plus élevée. Donc, il y a même un rôle médicinal qui est important pour certains.

Comme nous pouvons le voir dans ce témoignage-résumé, les activités de la communauté de la langue

52 Tchebourachka est un personnage tiré d'une histoire pour les enfants de l'écrivain Edouard Ouspenski. L'histoire a été adaptée en une série de films d'animation.

russe peuvent constituer à la fois une chance de participer à une vie sociale sans barrières linguistique ou psychologique, et une occasion de partager des émotions nostalgiques, faisant partie de l'intégration psychologique.

## **7.2 Rôle des activités de Sherbrus dans l'intégration des russophones participants**

Dans la section précédente, nous nous sommes concentrée sur les objectifs de la communauté de la langue russe de l'Estrie et leur place dans l'intégration des immigrants tels que vus par nos répondants. Dans cette partie, nous explorons le lien réel entre les activités organisées par Sherbrus et l'intégration des immigrants russophones y participant. À l'origine, nous avons posé quelques questions incitant nos participants à réfléchir sur le rôle de la communauté russophone dans leur intégration.

Huit sur quinze russophones de notre corpus croient que les activités de la communauté de la langue russe de l'Estrie aident leur intégration au Québec. La majorité (7 sur 8) souligne l'apport informatif offert par la communauté. C'est-à-dire, nos répondants apprécient surtout l'impact des autres immigrants russophones qu'ils ont rencontrés grâce aux activités organisées par Sherbrus. Les événements culturels organisés par la communauté russophone constituent donc un lieu de rencontre pour les immigrants russophones avec les russophones. Le rôle d'informateurs joué par les compatriotes est apprécié par nos participants pour la raison évoquée par Nicolas dans son témoignage à la fin de la partie précédente de ce chapitre : la barrière linguistique et la différence des codes culturels font en sorte que les immigrants russophones se sentent plus à l'aise de s'adresser à leurs compatriotes pour obtenir des informations, notamment sur les questions administratives.

[Les activités organisées par Sherbrus] aident à te sentir dans ton environnement ici. Tu ne perds pas ta maison et tu vois qu'il y a des gens ici avec lesquels tu peux te reposer et échanger sur certaines choses non compréhensibles par les gens locaux. Cela aide l'intégration. Quand tu viens [aux activités], cela t'aide dans la transmission des informations. Par exemple, tu ne comprends pas comment marche le système scolaire ou universitaire ici ou bien comment payer les taxes. Nos gens ont déjà passé par tout cela et peuvent te partager leur expérience et t'aider. C'est juste parce que nous [et les Québécois] percevons les choses un peu différemment. Cela aide à relaxer. Quand tu parles ta langue, le stress dans ta tête est soulagé, tu n'as besoin de rien traduire ou de dire quelque chose plus exactement (Nadezhda).

Oui, cela aide dans le sens que j'ai pu trouver des connaissances que je peux appeler et leur demander comment résoudre une question. Ces personnes me donnent une réponse plus

rapidement parce que mon mari [Québécois] ne comprend pas parfois ces choses (Alena).

Bien sûr, cela aide à l'intégration. Premièrement, sur le plan moral parce que tu te sens enfin parmi les tiens et tu n'as pas de barrière linguistique. Même si tu maîtrises très bien le français, à un moment donné tu vas trébucher contre une phrase et penser : « Comment peut-on traduire ceci pour que ce soit exact ? » En russe, tu communique librement. Puis, sur le plan informationnel, en français tu peux comprendre 95 % d'informations, mais en russe tu assimiles plutôt 100 %. Cela donne un appui moral de savoir que tu n'es pas seul avec tes problèmes (Alla).

Nous pouvons conclure que les participants à notre recherche accordent une grande importance à ce que Gudykunst et Kim ont appelé les scripts. Même après avoir vécu plusieurs années au Québec, plusieurs russophones restent encore conscients de leur manière de communiquer et de se comporter en présence des Québécois. Ainsi, la plupart des répondants avouent que les activités organisées par la communauté de la langue russe représentent pour eux une sorte de repos.

Deux sur huit répondants ayant affirmé que Sherbrus les aide dans l'intégration ont mentionné que la communauté favorise le sentiment d'inclusion et constitue dans ce sens un appui dans l'intégration psychologique :

C'est une occasion de sentir que quelqu'un a besoin de toi ici. Peut-être, c'est justement une telle communauté qui donne l'opportunité de sentir que tu peux te réaliser d'une manière. Au moins, les gens t'inviteront quelque part ou te demanderont quelque chose (Ivan).

On peut comparer cela au monde animalier. Les abeilles se rassemblent dans une ruche et échangent, cela aide énormément. C'est aussi un simple déchargement psychologique et une raison commune pour régler des problèmes locaux de chaque personne. Quand tu n'es pas tout seul, mais que tu te sens membre d'une communauté, tu te sens plus stable. C'est même plus intéressant pour les Québécois comme ça : les gens n'ont pas juste une rencontre avec toi, mais avec toi en tant que représentant d'une culture (Grégory).

Le dernier témoignage présuppose que les immigrants russophones peuvent rencontrer les Québécois grâce aux activités culturelles organisées par leur communauté. En effet, nos observations montrent que les Québécois fréquentent régulièrement les événements de Sherbrus ouverts au public. En 2015, le spectacle « Le printemps, les fleurs et l'amour » organisé pour célébrer la première année d'existence de la communauté de la langue russe de l'Estrie a rassemblé 145 personnes, dont seulement 25-30 russophones. Après le spectacle, un grand nombre de personnes approchaient les artistes pour partager leurs impressions et échanger sur la culture des russophones. En 2014, l'événement intitulé « Journée

internationale d'astronomie » a rassemblé 53 personnes, dont plusieurs francophones. Encore une fois, nous avons remarqué plusieurs interactions entre les Québécois et les membres de la communauté russophone ayant fait une présentation au cours de l'activité. Une autre activité organisée en 2014, « Soirée de la poésie russe consacrée à Alexandre Pouchkine », n'a pas connu autant d'ampleur que les deux autres activités (17 personnes présentes, dont la majorité russophones avec leurs enfants), mais nous avons observé une discussion très animée entre une Québécoise, son amie Russe et une artiste ayant lu un extrait de Pouchkine en français au cours de la soirée. La totalité des participants de notre recherche a assisté à une ou plusieurs activités organisées par Sherbrus et certains y ont même participé en tant qu'organisateur ou artistes. En parlant du rôle de ces activités dans l'intégration des immigrants russophones dans la société québécoise, nous avons donc demandé à nos informateurs s'ils avaient rencontré des Québécois pendant ces soirées. Même si nos répondants avouent avoir vu les Québécois aux activités de la communauté de la langue russe et même si certains de nos participants disent avoir parlé aux Québécois pendant ces activités, quatorze sur quinze russophones de notre corpus ont répondu qu'ils n'avaient pas vraiment rencontré les Québécois. C'est-à-dire, aucun des échanges avec les Québécois présents aux activités de Sherbrus n'a eu de suite hors du contexte des événements de la communauté et n'a donc contribué à l'intégration des immigrants russophones. Plusieurs russophones n'ont même pas porté attention au public québécois : « Je me suis moi-même aidé dans l'intégration. Il y en avait des photographes, mais je n'ai pas vraiment rencontré des gens. C'était plutôt "bonjour-bonjour". C'est tout » (Asya). C'est peut-être une des raisons pour laquelle sept sur quinze répondants ont répondu que les activités de la communauté russophone n'ont pas contribué à leur intégration dans la société québécoise. D'ailleurs, la présidente de Sherbrus explique que dans un sens la communauté aide les nouveaux arrivants à s'adapter à leur nouvel environnement culturel, mais que la vraie intégration dans une société se passe à travers ses membres :

Un des objectifs de la communauté était d'aider les immigrants à s'adapter un peu et à ne pas se sentir solitaires dans un pays étranger. Puis leur offrir une occasion de communiquer avec les gens qui parlent la même langue qu'eux et qui peuvent les appuyer. Mais vivre une intégration normale n'est possible qu'avec les locaux. Pas avec les nôtres (Anastasia).

Anastasia ajoute que, dans son cas, la communauté de la langue russe était une autre opportunité de se faire un réseau de contacts parmi les Québécois. En tant que présidente de la communauté et membre active de la Fédération des Communautés Culturelles de l'Estrie, elle a pu rencontrer beaucoup de gens locaux et même serrer la main du maire de la ville de Sherbrooke. « Mais je ne vois quasiment aucun avantage [sur le plan d'intégration] pour la communauté elle-même. Les gens viennent aux activités

comme s'ils venaient à un concert : ils ont parlé [aux Québécois] et ils partent ensuite. Afin de s'intégrer ici, ils doivent recourir à leurs propres intérêts », continue Anastasia. En effet, lorsque nous demandons à nos informateurs ce qui détermine leur choix d'activités, nous observons qu'ils ne basent pas leur choix sur l'occasion de partager leur culture avec les Québécois, ils ne cherchent pas à participer à ces activités activement non plus. Ce que la majorité des interviewés souligne comme raison d'assister à une soirée russophone, c'est le divertissement et l'interaction avec les autres russophones :

Je regarde les sujets des soirées et si cela m'intéresse, je vais y aller s'il y a un concert avec des chansons russes ou ukrainiennes ou bien une exposition quelconque. Quelque chose de divertissant (Lisa).

Je vais aller à toutes les activités. J'aime parler avec les gens et les voir. On a toujours un sujet de conversation, on parle tous la même langue. Il y a quelque chose en commun, telles que les blagues de nos films, les chansons. Tu peux dire une phrase et quelqu'un va la continuer pour toi. Alors il y a quelque chose qui maintient la culture et ce feu (Asya).

Six autres membres de la communauté russophone partagent le point de vue d'Anastasia sur l'importance de chercher l'intégration en dehors de la communauté russophone :

Au contraire, au lieu d'aller socialiser quelque part où vont les locaux, tu vas socialiser avec tes anciens compatriotes. Dans ce sens, la communauté russophone à Sherbrooke est un peu différente, ce qui est peut-être pas mal, mais je n'y vois pas de grand rôle dans l'intégration (Ludmila).

Ivan souligne à son tour qu'afin de surmonter la barrière linguistique par exemple, il faut privilégier la communication avec les francophones et non pas avec ses compatriotes. Lorsque nous demandons à Ivan s'il cherche à rencontrer d'autres russophones, il répond :

D'un côté, oui ; de l'autre côté, non. Je ne veux pas blesser personne, mais c'est une question de briser la barrière linguistique. Quand tu parles beaucoup avec les russophones, cela prendra peut-être longtemps avant que tu brises cette barrière. Si tu veux complètement maîtriser une langue, tu dois te trouver dans un espace limité où tu pourras communiquer exclusivement en cette langue-là.

Pour conclure, nous pouvons dire que la vision des participants de notre recherche sur le rôle des activités de la communauté russophone dans l'intégration se trouve en lien avec la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement culturel de Gudykunst (2005) et du regard de Deciu Ritivoi (2002) sur la nostalgie. Ainsi, une partie des interviewés considère la communauté de la langue russe comme un appui à leur intégration sur le plan informatif et psychologique, car elle permet aux

immigrants avec un parcours similaire d'échanger leur expérience et de développer un sentiment d'inclusion et d'appartenance. Gudykunst affirme que l'ajustement culturel est plus efficace si l'immigrant est appuyé à la fois par la société hôte et par ses compatriotes. Une autre partie de nos informateurs souligne que la communauté russophone ne contribue pas à l'intégration dans la société d'accueil, mais qu'elle constitue une occasion de partager des émotions nostalgiques avec ses compatriotes, ce qui aiderait la santé psychologique des immigrants, selon Ritivoi. Deciu Ritivoi prétend que la nostalgie est en fait une des étapes d'intégration, car elle contribue au meilleur passage d'un environnement culturel à l'autre. La vision de Gudykunst est proche de celle de ce groupe de répondants, car le sociologue croit que l'immigrant accumule les informations sur la société d'accueil en interagissant avec ses membres, mais que les compatriotes peuvent offrir un appui psychologique à l'immigrant.

## CONCLUSION

Ce mémoire, né d'un intérêt personnel pour l'intégration des immigrants au Québec et surtout les immigrants russophones, porte sur le rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie. Plus spécifiquement, cette recherche constitue une étude de cas des immigrants russophones à Sherbrooke, membres de la communauté de la langue russe de l'Estrie (Sherbrus). Cette communauté a suscité notre intérêt de par ses différences avec d'autres communautés russophones au Québec. Premièrement, celle-ci a obtenu un statut officiel auprès de la Fédération des Communautés Culturelle de l'Estrie (FCCE). En étant membre de la FCCE, la communauté partage les objectifs des autres associations culturelles de « répondre aux besoins d'intégration des personnes issues des communautés culturelles au sein de la collectivité estrienne<sup>53</sup> ». Deuxièmement, la majorité des activités culturelles organisées par Sherbrus est animée en deux langues et vise non seulement le public russophone, mais également le public francophone. Troisièmement, Sherbrus se distingue des autres communautés culturelles de l'Estrie par sa composition. Le site de la FCCE définit une association membre comme « une association monoethnique estrienne dûment constituée et formée par plusieurs individus en provenance de la même communauté<sup>54</sup> ». La particularité distinctive de la communauté de la langue russe par rapport aux autres communautés culturelles de l'Estrie est donc le fait qu'elle est basée sur une langue et non pas sur une appartenance ethnique.

Nous n'étions certainement pas la seule à nous intéresser à la question de l'intégration des immigrants dans les régions du Québec. Cette question a été largement étudiée par des chercheurs des domaines du travail social, d'éducation, de psychologie, de communication, de linguistique, etc. Ce qui se dégage de ces discours scientifiques, c'est que l'emploi, l'accès aux services publics (tels que les services de santé et d'éducation et les cours de langue) et l'ouverture de la société d'accueil constituent les trois piliers de la rétention des immigrants dans les régions québécoises et les facteurs favorisant l'intégration. Les recherches sur les immigrants russophones ou leurs communautés ethniques sont considérablement moins nombreuses au Québec et au Canada. Les recherches et la littérature sur les russophones au Canada et au Québec remarquent toutes l'importance de la culture et de l'histoire russes dans la

---

53 <http://fcestrie.net/la-federation/>

54 <http://fcestrie.net/nos-membres/>

question de l'immigration des russophones. Pourtant, les recherches sur les communautés russophones ne sont pas nombreuses au Québec et elles s'intéressent plutôt à l'immigration russophone à Montréal. Cela dit, nous voulions contribuer à combler ce manque de connaissance sur l'intégration des minorités ethniques dans les régions du Québec. Notre mémoire se place dans la continuité des recherches de communication interculturelle consacrées à l'immigration et à l'intégration, mais il apporte un nouvel éclairage sur ces questions de par le fait qu'il s'intéresse à la médiation culturelle comme un facteur d'intégration. D'ailleurs, notre mémoire est la première recherche sur les russophones en Estrie ; c'est aussi la première recherche à explorer directement la question du rôle de la culture et des activités culturelles dans l'intégration des immigrants russophones au Québec.

Donc, en explorant la question du rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie, nous avons choisi de porter notre attention aux membres de Sherbrooke. Nous voulions connaître les particularités de l'intégration des immigrants russophones ; la place qu'ils accordent à leur culture d'origine en tant qu'immigrants ; comment ils conçoivent l'intégration réussie et le rôle de Sherbrooke dans leur intégration au Québec. Nous avons entrecroisé les témoignages de nos participants avec le contexte socioculturel et historique de leur immigration, ainsi qu'avec les théories, les approches et les concepts sur lesquels repose notre mémoire, notamment la théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel, la communication interculturelle, l'approche interactionniste, les études concernant la nostalgie et l'identité culturelle.

Il ressort de notre analyse que les russophones participant à notre recherche perçoivent l'anxiété, notamment la crainte des évaluations négatives de la part des Québécois et/ou de leurs compatriotes, comme un des principaux défis dans leur intégration. Ce facteur affecte la manière dont les russophones passent à travers le choc culturel : plusieurs croient que les interactions avec les membres de la société hôte sont primordiales pour l'ajustement culturel, mais que l'incertitude et l'anxiété pourraient empêcher l'adaptation. En même temps, nos répondants ne croient pas qu'une personne adulte puisse complètement s'intégrer dans une nouvelle culture et « vivre comme un Québécois de souche ». L'intégration réussie nécessite donc pour eux d'éprouver une satisfaction générale avec la culture d'adoption et de maintenir une saine santé psychologie (intégration psychologique) ; de développer une interaction efficace avec les membres de la société d'accueil et de participer activement à la vie de la société hôte (intégration socioculturelle). En cela, leurs propositions se rapprochent de

celles présentées par Gudykunst dans sa théorie de la gestion de l'anxiété/incertitude de l'ajustement interculturel.

La culture d'origine de nos répondants au Québec est ritualisée ; son rôle pour les immigrants russophones peut être résumé en un seul mot : la nostalgie. Nous retrouvons chez nos participants ce que Fisher (1989) et Deciu Ritivoi (2002) nomment la « nostalgie » envers sa culture d'origine. Celle-ci permet à l'immigrant de conserver l'équilibre de son identité culturelle et constitue une des étapes de son adaptation dans une nouvelle société. Les activités culturelles organisées par Sherbrus représentent exactement cela pour nos interviewés. En outre, plusieurs d'entre eux considèrent les interactions avec d'autres russophones de la communauté de la langue russe comme un appui à leur intégration sur le plan informatif et psychologique. Finalement, plusieurs de nos répondants croient que l'organisation par Sherbrus des événements ouverts aux Québécois aide à briser les stéréotypes et à rendre la société plus ouverte aux étrangers, ce qui contribue indirectement à l'intégration réussie des immigrants russophones.

Les communautés culturelles n'évoluent pas en vase clos. Au cours de la rédaction de notre mémoire, nous avons constaté que la communauté de la langue russe de l'Estrie a presque arrêté d'organiser des activités culturelles. Le dernier événement ouvert au public francophone a eu lieu en mars 2015, tandis que la dernière soirée officielle ouverte à tous les russophones de la communauté a été tenue en décembre 2015. Une de nos participantes a constaté sa préférence pour la communauté ethnique ukrainienne, tandis que deux autres membres se sont tournés vers la communauté russophone de l'Église orthodoxe. Nous constatons qu'une désunion apparaîtrait au sein de la communauté de la langue russe de l'Estrie et, conséquemment, le changement des objectifs de celle-ci.

En septembre 2016, guidée par l'intérêt de notre recherche, nous avons visité les églises orthodoxes de la municipalité de Rawdon. Nous avons croisé quelques russophones à l'église de la Sainte Vierge de Kazan qui nous ont raconté que plusieurs russophones fréquentent cette église et partagent un repas ensemble après les offices. Quelques descendants des immigrants de l'Empire russe font également partie de leur communauté. L'église de la Sainte Vierge de Kazan fait partie de l'Église russe orthodoxe Hors-frontières, tandis que l'Église Saint-Séraphin-de-Sarov à Rawdon appartient à l'Église orthodoxe d'Amérique, une distinction que les russophones rencontrés et le participant à notre

recherche Nicolas marquent avec beaucoup d'émotion. D'après ce que nous avons observé et compris au cours de notre recherche et même après sa fin, l'Église russe orthodoxe Hors-frontières constitue une communauté russophone très unie qui compte parmi ses paroissiens les descendants des immigrants de la Révolution de 1917 et qui préserve les valeurs traditionnelles russes d'avant-révolution. Il serait donc extrêmement intéressant de poursuivre les recherches sur les communautés russophones qui, par le moyen de l'Église, n'ont jamais rompu avec l'héritage de la Russie impériale et qui se distinguent en cela des autres communautés russophones tant religieuses que laïques.

## BIBLIOGRAPHIE

### Livres

ANDERSON, Benedict. *Imagined Communities*, London, Verso, 1991, 224 p.

ARSHBA, Otari. *Immigration, intégration, naturalisation : expérience des pays occidentaux*, Moscou, Delo, 2012, 320 p. (en russe)

BACHMANN, Christian, LINDENFELD, Jacqueline, SIMONIN, Jacky. « De la sociologie phénoménologique aux analyses linguistiques », *Langage et communication sociales*, Paris, Hatier-Credif, 1981, pp. 116-140.

BERELOWITCH, Alexis, RADVANYI, Jean. *Les 100 portes de la Russie. De l'URSS à la CEI, les convulsions d'un géant*, Paris, Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, 1999, 303 p.

CAREY, James. *Communication As Culture : Essays On Media And Society*, New York, Routledge, 1992, 241 p.

CAUNE, Jean. *Culture et Communication. Convergences théoriques et lieux de médiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006, 182 p.

CAUNE, Jean. *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999, 294 p.

DEWEY, John. *The Public and Its Problems*, Chicago, Gateway books, 1946, 224 p.

FILLIEULE, Renaud. « George Herbert Mead », *Sociologies de l'envers. Éléments pour une autre histoire de la pensée sociologique*, Paris, Ellipses, 1994, pp. 147-161.

GALLANT, Nicole, BILODEAU, Annie, LECHARME, Aline. « Le capital d'ouverture à l'immigration et la diversité en région », *Les collectivités locales au coeur de l'intégration des immigrants : questions identitaires et stratégies régionales*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, pp. 187-210.

GLASSER, Barney G., STRAUSS, Anselm L. *The Discovery Of Grounded Theory : Strategies For Qualitative Research*, New Brunswick, Aldine Transaction, 1999, 271 p.

GOÏ, Cécile. « Itinéraire(s) avec l'interculturel : rencontre(s) altérite(s) et didactique », *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européens, 2012, pp. 107-130.

GUDYKUNST, William B. « An Anxiety/Uncertainty Management (AUM) Theory Of Strangers' Intercultural Adjustment », *Theorizing About Intercultural Communication*, London, SAGE Publications, 2005, pp. 419-457.

GUDYKUNST, William B., KIM, Young Yun. « Chapter 2. An Approach To The Study Of Intercultural Communication », *Communicating With Strangers. An Approach To Intercultural Communication*, New York, McGraw-Hill, 1984, pp. 19-35.

GUDYKUNST, William B., KIM, Young Yun. « Chapter 13. Strangers' Adaptation To New Cultures », *Communicating With Strangers. An Approach To Intercultural Communication*, New York, McGraw-Hill, 1984, pp. 205-222.

HALL, Edward T. *Au-delà de la culture*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, 234 p.

HALL, Stuart. « The Question Of Cultural Identity », *Modernity. An Introduction To Modern Societies*, Malden, Blackwell Publishers, 1996, pp. 596-623.

HALL, Stuart. « XIV. Identité culturelle et diaspora », *Identité et cultures. Politiques des Cultural studies* », Paris, Éditions Amsterdam, 2008, pp. 311-325.

HALL, Stuart. « XV. Penser le diaspora : chez-soi de loin », *Identité et cultures. Politiques des Cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, pp. 311-325.

HORKHEIMER, Max et ADORNO, Theodor W. «La production industrielle des biens culturels : raison et mystification des masses », *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 131 – 176.

JELETZKY, T.F. « Introduction », *Russian Canadians. Their Past And Present* (ed. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. xi-xxiii.

JELETZKY, T.F. « Russian Immigration To Canada After World War II », *Russian Canadians. Their Past and Present* (ed. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. 67-88.

KAUFMANN, Jean-Claude. *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011, 128 p.

KOLENEKO, Vadim. « Perceptions du Canada en Russie d'avant-révolution 1801-1917 », *Sur le Canada. Almanach historique et culturel*, No. 3, Moscou, IVI RAN, 2007, pp. 11-38 (en russe).

KOSACHEVA, N.G. « The Doukhobors », *Russian Canadians. Their Past and Present* (ed. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. 11-47.

LAFORTUNE, Jean-Marie, sous la direction de. *La médiation culturelle. Le sens des mots et l'essence des pratiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 222 p.

LAPERRIÈRE, Anne. « L'observation directe » *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (dir. B. Gauthier), Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, pp. 311-336.

LESSARD-HÉBERT, Michelle, BOUTIN, Gérald, GOYETTE, Gabriel. *La recherche qualitative : fondements et pratiques*, Montréal, Éditions Nouvelles AMS, 1997, 124 p.

MOGILJANSKY, M.I. « The First Russian Settlers In Canada », *Russian Canadians. Their Past And Present* (ed. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. 1-9.

MOUCHTOURIS, Antigone. *Sociologie de la culture populaire*, Paris, L'Harmattan, 2007, 198 p.

NAZAROV, Mikhail. *Mission de l'immigration russe. Volume III*, Moscou, Rodnik, 1994, 416 p. (en russe)

NEULIEP, James W. « Chapter 12. Acculturation, Culture Shock, and Intercultural Competence », *Intercultural Communication. A Contextual Approach*, Thousand Oaks, SAGE, 2009, pp. 373-401.

OKTAY, Julianne S. *Grounded Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 173 p.

PERVUSHIN, N.V. « Historic Preconditions For The Post-World War I Exodus From Russia », *Russian Canadians. Their Past And Present* (ed. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. 63-66.

PONOMAREFF, C.V. « Russian Immigration To Canada, 1917-1939 », *Russian Canadians. Their Past And Present* (ed. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. 49-61.

QUIVY, Raymond, VAN CAMPENHOUDT, Luc. *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2006, 256 p.

RIABOUSHINSKY, Dimitry (dir.) *L'étranger russe. Livre d'or de l'immigration. Premier tiers du XXe siècle. Dictionnaire encyclopédique et biographique*, Moscou, Rosspen, 1997, 742 p.

SAVOIE-ZAJC, Lorraine. « L'entrevue semi-dirigée », *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (dir. B. Gauthier), Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, pp. 311-360.

SPRECKELS, Janet, KOTTHOFF, Helga. « Communicating Identity In Intercultural Communication », *Handbook Of Intercultural Communication*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2007, pp. 415-439.

YAROSHEVSKY, F.J. « Immigration In The 1970 », *Russian Canadians. Their Past And Present* (dir. T.F. Jeletzky), Ottawa, Borealis Press, 1983, pp. 89-99.

#### Articles de périodiques et journaux

ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine. « Langue et identité culturelle », *Enfance*, vol.44, No 4, 1991, pp. 305-309.

ADORNO, Théodore W. « L'industrie culturelle », *Communications*, No. 3, 1964, pp. 12-18.

BELGACEM, Dalila. « Identité et culture. Quelle construction identitaire pour l'enfant de migrant », *Les Cahiers dynamiques*, vol. 4, No 57, 2012, pp. 51-56.

BELKAÏD, Nadia, GUERRAOU, Zohra. « La transmission culturelle. Le regard de la psychologie interculturelle », *Empan*, No 51, mars 2003, pp. 124-128.

BERRY, John W. « Immigration, Acculturation And Adaptation », [En ligne], *Applied Biology : An International Review*, Vol. 46, No. 1, 1997, pp. 5-68, <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1464-0597.1997.tb01087.x/epdf> (Page consultée le 27 août 2016).

CHAMPAGNE, Stéphanie. « Monastère hors frontières », [En ligne], *La Presse*, Montréal, le 14 mars 2003, p. E3 , [http://collections.banq.qc.ca:8008/lapresse/src/pages/2003/P2003-01/03/14/E/82812\\_20030314LPE03.pdf](http://collections.banq.qc.ca:8008/lapresse/src/pages/2003/P2003-01/03/14/E/82812_20030314LPE03.pdf) (Page consultée le 2 octobre 2015).

COURTOIS, Stéphanie. « La politique du multiculturalisme est-elle compatible avec le nationalisme québécois ? », *Globe*, Vol. 10, No. 1, 2007, pp. 53-72.

GUDYKUNST, William B.« Uncertainty Reduction And Predictability Of Behavior In Low- And High-Context Cultures : An Exploratory Study », *Communication Quarterly*, Vol. 21, No. 1, 1983, pp. 49-55.

MORIN, Edgar. « L'industrie culturelle », *Communications*, No. 1, 1961, pp. 38-59.

POISSON, Yves. « L'approche qualitative et l'approche quantitative dans les recherches en éducation », *Revue des sciences de l'éducation*, Vol. 9, No. 3, 1983, pp. 369-378.

PROUJANSKAĀ, Ludmila. « Les Russes au Québec : entre l'anglais et le français », [En ligne], *Le Devoir*, 25 octobre 2002a, <http://www.ledevoir.com/non-classe/11943/dix-ans-d-immigration-russe-les-russes-au-quebec-entre-l-anglais-et-le-francais> (Page consultée le 30 août 2016).

PROUJANSKAĀ, Ludmila. « 1991-2001 – Dix ans d'immigration postsoviétique au Québec », [En ligne], *Le Devoir*, 24 octobre 2002b, <http://www.ledevoir.com/non-classe/11837/1991-2001-dix-ans-d-immigration-postsovietique-au-quebec> (Page consultée le 30 août 2016).

PROUJANSKAĀ, Ludmila. « Le Québec "à la russe" », [En ligne], *Le Devoir*, 2 février 1998, <http://vigile.quebec/archives/pol/integration/proujanskaiarusse.html> (Page consultée le 30 août 2016).

REGARDS. « La communauté de la langue russe de l'Estrie », *Regards*, Vol. 9, No. 7, avril 2014, p. 16.

REGARDS. « La communauté de la langue russe de l'Estrie célèbre sa première année d'existence avec : le printemps, les fleurs et l'amour », *Regards*, Vol. 10, No. 6, mars 2015, p. 13.

VATZ-LAAROUSSI, Michèle. « La régionalisation de l'immigration et ses enjeux pour la réussite scolaire des jeunes », *Canadian Issues*, 2011, pp. 23-28.

## Mémoires et thèses

BILLETTE, Amélie. *Les immigrants russophones à Montréal, une ou plusieurs communautés ?*, Mémoire (M.A.), Université du Québec, 2005, 161 p.

GUROV, Roman. « *Le facteur québécois* » dans *les relations entre la Russie et le Canada*, Exposé des grandes lignes d'une thèse de Doctorat, 2012, Moscou, RUDN, 23 p. (en russe)

## Ressources Internet

BOUCHARD, Gérard, TAYLOR, Charles. « Fonder l'avenir. Le temps de la réconciliation. Rapport », *Ministère du Conseil exécutif du Québec*, [En ligne], 2008, 310 p., <https://www.mce.gouv.qc.ca/publications/CCPARDC/rapport-final-integral-fr.pdf>.

CATHEDRALE RUSSE ORTHODOXE ST-PIERRE ET ST-PAUL. « Bibliothèque Pouchkine », *Cathédrale russe orthodoxe St-Pierre et St-Paul*, [En ligne], 2012, <http://peterpaul.sobor.ca/ru/%D1%80%D1%83%D1%81%D1%81%D0%BA%D0%B0%D1%8F%D0%B1%D0%B8%D0%B1%D0%BB%D0%B8%D0%BE%D1%82%D0%B5%D0%BA%D0%B0/> (Page consultée le 21 septembre 2015), (en russe).

DISRAELI, Benjamin. « Speech On The Third Reading Of The Bill For The Repeal Of The Corn Laws », *The Victorian Web. Literature, history, & culture in the age of Victoria*, [En ligne], le 9 novembre 2005, <http://www.victorianweb.org/history/polspeech/dizcorn.html> (Page consultée le 21 septembre 2015).

DPRS, Direction de la Planification de la Recherche et des Statistiques. *Portraits régionaux 2004-2013 Caractéristiques des immigrants établis au Québec et dans les régions en 2015*, [En ligne], juin 2015, 53 p., [http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/PUB\\_Portraits\\_regionaux2004-2013.pdf](http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/PUB_Portraits_regionaux2004-2013.pdf) (Page consultée le 21 septembre).

Fédération des Communautés Culturelles de l'Estrie (FCCE). *La Fédération*, [En ligne], 2016, <http://fcestrie.net/> (Page consultée le 25 août 2016).

LA PRESSE CANADIENNE. « Québec incite les régions à trouver le moyen de séduire les immigrants », *ProQuest*, [En ligne], le 10 mai 2010, <http://ezproxy.usherbrooke.ca/login?url=http://search.proquest.com.ezproxy.usherbrooke.ca/docview/288306611?accountid=13835> (Page consultée le 21 septembre 2015).

LUTTERS, Wayne G., ACKERMANN, Mark S. *An Introduction to the Chicago School of Sociology*, UCI-ICS Worlds Lab # 96-1, [En ligne], 1991, 25 p., [http://userpages.umbc.edu/~lutters/pubs/1996\\_SWLNote96-1\\_Lutters,Ackerman.pdf](http://userpages.umbc.edu/~lutters/pubs/1996_SWLNote96-1_Lutters,Ackerman.pdf) (Page consultée le 20 octobre 2015).

MAHÉ, Annaïg. « Les méthodes qualitatives. Intérêts et limites », *Expertise de ressources pour l'éditions de revues numériques*, [En ligne], le 4 février 2002, <http://revues.enssib.fr/titre/5usages/4qualitatives/1interets.htm> (Page consultée le 21 octobre

2015).

MINISTÈRE DE L'IMMIGRATION, DE LA DIVERSITÉ ET DE L'INCLUSION. *Portraits statistiques L'immigration permanente au Québec selon les catégories d'immigration et quelques composantes 2009-2013*, [En ligne], mai 2014, 100 p., [http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Portraits\\_categories\\_2009-2013.pdf](http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Portraits_categories_2009-2013.pdf).

RAK, Julie, WOODCOCK, George. « Doukhobors », *Historica Canada*, [En ligne], le 4 mars 2015, <http://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/doukhobors/> (Page consultée le 21 septembre 2015).

**ANNEXE I****MESSAGE D'INVITATION****PARTICIPANTS RECHERCHÉS  
aux fins d'une étude sur le rôle de la culture  
dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie**

Bonjour,

Je suis étudiante à la maîtrise en Communication à l'Université de Sherbrooke. Mon mémoire porte sur le rôle de la culture dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie. Je suis à la recherche des *membres de la communauté russophone de Sherbrooke*.

Ma recherche a pour objectif d'identifier le rôle que joue la culture dans l'intégration des immigrants russophones en dehors des grands centres urbains, en Estrie en particulier. Je souhaite réaliser des entrevues individuelles qui se dérouleront dans la langue de votre choix (russe, français ou anglais), selon les horaires et les lieux qui vous conviennent, dans une ambiance qui favoriserait l'échange et la réflexion. Votre participation contribuera à *l'avancement des connaissances sur l'intégration et la rétention des nouveaux arrivants en dehors des grands centres urbains* et vous permettra d'*apprendre davantage sur la diversité culturelle estrienne*.

Vous êtes intéressé? Je serais heureuse de vous donner tous les détails et de répondre à vos questions. Vous pouvez communiquer avec moi au numéro de téléphone suivant : 000-000-0000 ou à l'adresse courriel suivante [Prénom.Nom@USherbrooke.ca](mailto:Prénom.Nom@USherbrooke.ca).

Au plaisir d'échanger avec vous,

Tatiana Romanova.

## QUESTIONNAIRE

1. Quel est votre nom ?
2. Quel est votre âge ?
3. Quel est votre statut civil ?
4. Avez-vous des enfants (nombre, sexe et âge) ?
5. Quelles sont vos occupations (professionnelles ou autres) ?
6. Quel est votre dernier niveau de scolarité complété ?
7. Utilisez-vous régulièrement les réseaux sociaux (nombre d'heures d'utilisation hebdomadaire, réseaux utilisés) ?
8. Depuis quand êtes-vous à Sherbrooke ? (si applicable)
9. Comment avez-vous entendu parler de la communauté de la langue russe de l'Estrie ? (si applicable)
10. Depuis quand participez-vous/assistez-vous aux activités de la communauté dont il est question ici ? ( si applicable)

## GRILLE D'ENTREVUE

<i>Questions principales</i>	<i>Questions complémentaires</i>	<i>Questions de clarification</i>
Pouvez-vous me parler de votre expérience en tant qu'immigrant russophone ?	Selon vous, quels sont les particularités de l'intégration d'un immigrant russophone dans la société québécoise ?	Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?
Pouvez-vous me parler de votre expérience par rapport aux activités culturelles organisées par la communauté russophone de l'Estrie ?	<p>À quelles activités organisées par la communauté russophone de l'Estrie participez/assistez-vous ? (si applicable)</p> <p>Qu'est-ce qui détermine votre choix d'activités organisées par la communauté russophone de l'Estrie, auxquelles vous assistez/participez ? (si applicable)</p> <p>Pourquoi avez-vous choisi de participer activement/ assister, mais ne pas participer activement/ ne pas assister du tout dans les activités organisées par la communauté ?</p> <p>D'après votre expérience, quel sont les objectifs et le rôle de ces activités ?</p> <p>Avez-vous fait quelque chose pendant les activités qui vous ont aidé dans votre intégration ?</p> <p>Avez-vous rencontré des Québécois pendant ces activités ?</p>	<p>Pouvez-vous m'en dire davantage ?</p> <p>Pouvez-vous me donner des exemples ?</p>

<p>Cherchez-vous à avoir plus de contacts avec les autres immigrants russophones ?</p> <p>OU</p> <p>Avez-vous beaucoup de contacts parmi les immigrants russophones ?</p>	<p>Pour quelles raisons ?</p>	
<p>Selon vous, quelle importance la culture a-t-elle dans votre pays ?</p>		
<p>Quelle importance accordiez-vous à votre culture lorsque vous viviez dans votre pays d'origine ?</p>	<p>Pour quelles raisons ?</p> <p>Quelle importance accordiez-vous à la transmission de votre culture à vos enfants ? (si applicable)</p>	
<p>Selon vous, quelle importance les immigrants russophones accordent-ils à leur culture dans leur pays d'accueil ?</p>		
<p>Quelle importance accordez-vous à votre culture maintenant, en tant qu'immigrant russophone en Estrie ?</p>	<p>Pour quelles raisons ?</p> <p>Quelle importance accordez-vous maintenant à la transmission de votre culture à vos enfants ? (si applicable)</p>	
<p>Selon vous, quelle importance la religion orthodoxe a-t-elle dans votre pays ?</p>		
<p>Quelle importance accordiez-vous à la religion orthodoxe et à ses traditions lorsque vous viviez dans votre pays d'origine ?</p>	<p>Fréquentiez-vous l'église orthodoxe ?</p> <p>Célébriez-vous les fêtes religieuses ?</p> <p>Quelle importance accordiez-vous à la transmission des traditions orthodoxes à vos</p>	

	enfants ? (si applicable)	
Selon vous, quelle importance les immigrants russophones en général accordent-ils à la religion orthodoxe dans leur pays d'accueil ?		
Quelle importance accordez-vous à la religion orthodoxe et à ses traditions maintenant, en tant qu'immigrant russophone en Estrie ?	Fréquentiez-vous l'église orthodoxe ?  Célébrez-vous les fêtes religieuses ?  Quelle importance accordez-vous maintenant à la transmission des traditions orthodoxes à vos enfants ? (si applicable)	
Selon vous, qu'est-ce qu'une intégration réussie ?	Que conseilleriez-vous aux immigrants russophones et aux Québécois afin d'assurer une intégration réussie des premiers dans la société d'accueil ?	
<b>Clôture</b>		
Avez-vous quelque chose d'autre à ajouter concernant le rôle des activités culturelles dans l'intégration des immigrants russophones en Estrie ?		

## **GRILLE D'OBSERVATION DIRECTE DES ACTIVITÉS DE LA COMMUNAUTÉ DE LA LANGUE RUSSE DE L'ESTRIE**

### ***Avant l'observation :***

Y a-t-il une affiche/annonce promotionnelle de l'activité ?

Emplacement et diffusion de l'annonce:

Public visé:

Langue de l'annonce :

Description générale de l'annonce

### ***Pendant l'observation :***

Date et heure de la séance d'observation :

Emplacement ou adresse du site :

Durée de l'observation :

Nom de l'activité :

Langue de l'activité :

Nombre de personnes présentes :

Groupes d'âge des personnes présentes :

Langue maternelle, nationalités des personnes organisatrices de l'événement :

Langue maternelle, nationalités du public :

Décrire comment les personnes présentes se regroupent avant et après l'activité et en quelle langue échangent ces personnes, qui rencontrent de nouvelles personnes, personnes qui conversent avec leurs connaissances/leurs familles, etc.) :

Décrire le déroulement de l'activité (plan, thématiques abordées) :

– l'activité se prête-t-elle à des interactions entre les participants ?

– peut-on percevoir des interactions entre les participants ? Si oui, de quel ordre et de quelle intensité (échanges de regards, de politesses, bref échanges verbaux, discussions plus longues) ?

– certaines personnes (Russes/Russes, Russes/Québécois, Québécois/Québécois, etc.) se reconnaissent-ils ?

### ***Notes complémentaires :***

## ANNEXE II

AFFICHES DES ÉVÉNEMENTS ORGANISÉS PAR LA COMMUNAUTÉ DE LA  
LANGUE RUSSE DE L'ESTRIE (SHERBRUS)


**Communauté  
de langue Russe  
de l'Estrie**  
www.sherbrus.ca

## JOURNÉE INTERNATIONALE D'ASTRONOMIE

**Communauté de langue russe vous invite tous à revivre un grand moment de l'histoire spatiale Russe:**  
Сообщество Русского языка в Эстри приглашает Вас принять участие в большом историческом событии.

**Le premier vol d'un homme dans le cosmos (URSS 12 avril 1961 - Yuri Gagarine).**  
Первый полет человека в космос (Юрий Гагарин, 12 апреля 1961г. СССР)

**Introduction par un professeur d'histoire de la Russie Sergei Ignatyev (Ph. D)**  
Презентация профессора русской истории Сергея Игнатьева.

**Projection d'un film de 30 minutes en russe avec sous-titres en français.**  
Показ фильма на русском языке с французскими субтитрами (30 минут), дискуссия, ответы на вопросы.

**Une période de questions et une collation.**  
Чай, кофе, печенье.

**Gratuit pour tous**

**Date: 4 avril 2014 de 18h à 20h**  
**Lieu: 2050 Boul. Portland, Ecole Montcalm, salle 003**  
**Coordinatrice: info@sherbrus.ca ou 819 791 2110, Анна**



**Communauté  
de langue Russe  
de l'Estrie**  
www.sherbrus.ca

**Soirée de la poésie russe  
consacrée à Alexandre  
Pouchkine,  
grand poète russe du 19e siècle**

**La Communauté de la langue russe de l'Estrie vous invite à assister à nos soirées de la poésie russe, classique et moderne.**

Сообщество русского языка Эстри приглашает вас принять участие в наших вечерах классической и современной поэзии.

**Sujet de la soirée : 215e anniversaire d'Alexandre Pouchkine. Son arrière-grand-père était issu de l'Afrique, sa langue d'enfance était le français... Comment est-il devenu le « soleil de la poésie russe » du 19e siècle ?**

215-й день рождения А.С.Пушкина. Прадед его был из Африки, языком его детства был французский... Как же он стал « солнцем русской поэзии » 19 века?

**Le spectacle du théâtre russe d'enfants « Les petits soleils » composé des poésies d'Alexandre Pouchkine.**

Выступление детской театральной студии «Маленькие солнышки» с произведениями А.С.Пушкина.

**Toute la soirée est suivie de la traduction en français.**

Весь вечер сопровождается французским переводом

**Une collation traditionnelle russe : thé et biscuits pour tous.**

Русское чаепитие для всех.

**ENTRÉE GRATUITE! VOUS ÊTES LES BIENVENUES!**

**Date:** 6 juin 2014 de 18h30 à 20h30

**Lieu:** parc de Saint-Alphonse-de-Liguori  
1625, rue du Vermont, près du boulevard Jacques-Cartier N.

**Coordinatrice:** info@sherbrus.ca ou 819 791 2110, Anna

**Le nombre des places étant limité, prière de réserver dès maintenant.**



*La communauté de la langue russe de l'Estrie et  
la Fédération Communauté Culturelle de l'Estrie (FCCE)  
vous invitent à un grand spectacle des chansons russes,  
ukrainiennes, romanésques et de la musique classique*

## *Le printemps - les fleurs - l'amour*

*les chansons folkloriques seront suivies des films.  
Au programme: le groupe «Slavoushka», le trio «Harmonie»  
et une petite talentueuse musicienne de 6 ans Natasha Webb*

*Date: le 28 mars (samedi) 2015 à 16h00*

*Lieu: Arrondissement de Jacques-Cartier, Salle Bonneau 128*

*Adresse: 2050-B Boul de Portland Sherbrooke, QC J1 T9.*

*L'entrée est gratuite. Bienvenue à tous.*

*Renseignement par tel: 819 791 2110 Anna, courriel [info@sherbrus.ca](mailto:info@sherbrus.ca)*



**FCCE**  
FÉDÉRATION  
DES COMMUNAUTÉS  
CULTURELLES  
DE L'ESTRIE